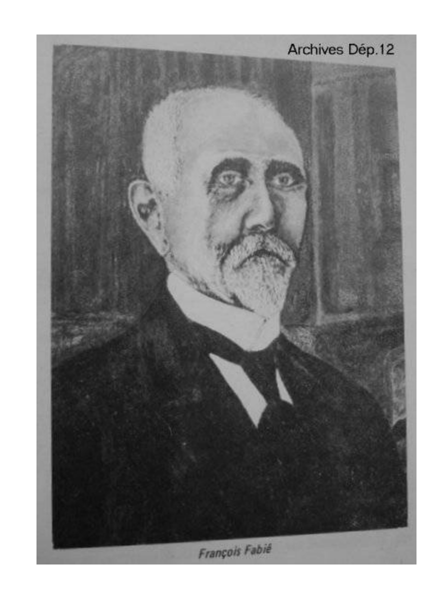


François Fabié

MOULINS D’AUTREFOIS

(1914)

Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

I

Jean Garric, dit « Jeantou », et Aline Terral, appelée familièrement « Line, Linette », ou « Linou du Moulin », naquirent le même jour, le jour de la Saint-Jean, mais à deux années de distance, sur la paroisse de La Capelle-des-Bois, une grande mais pauvre paroisse du haut Ségala, de cette agreste et fraîche partie du Rouergue qui s'étend à l'est et au sud-est de Rodez, et, par plateaux successifs où alternent landes, bois, prairies et cultures, court, entre deux sommets culminants, le Lévezou et le Lagast, puis descend en terrasses plus étroites et profondément sillonnées par le Rance, le Giffou, la Durenque, le Céor et une foule d'autres ruisseaux, vers les gorges encaissées du Tarn et la plaine fertile de l'Albigeois.

Les parents de Jeantou étaient de très chétifs terriens, cultivant un maigre champ, élevant quelques brebis sur un petit pré et une pauvre pâture plantée de cinq ou six gros châtaigniers, mangeant du pain de seigle dans les bonnes années, du pain d'avoine, des pommes de terre et des châtaignes, dans les mauvaises.

Le père Garric, vaguement menuisier, fabriquait quelques meubles pour les maisons les plus pauvres de La Capelle, et plus souvent des clôtures pour les champs et les prés des paysans aisés de la région. Il élaguait aussi les arbres et tressait des corbeilles et des paniers.

Aline était la plus jeune fille du meunier de La Capelle, un meunier relativement cossu, ayant toujours en activité deux couples de meules, une scierie renommée dans tout le pays, plus un bon bout de bien bordant le ruisseau et encadrant l'étang dont l'eau faisait gaiement tourner ses roues.

Le pré de Garric et sa pâture dévalaient en pente rapide au-dessous de sa maisonnette du Vignal jusqu'aux prés et à la châtaigneraie du meunier. Et c'est pourquoi quand Jeantou, sur ses sept ans, ayant troqué ses jupes contre un pantalon de serge et une veste taillée dans une vieille cotte de sa mère, commença à garder les ouailles du père Garric, il aperçut souvent Linon Terral qui, toute frêle et toute mignonne, vive comme une abeille, douce à voir avec ses yeux noisette sous ses fins cheveux blonds, accompagnait souvent sa sœur aînée ou ses deux frères à la garde des bœufs et des vaches du meunier.

Une forte haie de noisetiers, d'églantiers et d'aubépines, jalonnée de chênes, séparait la pâture de Garric des prés de Terral ; et longtemps le petit pâtre se contenta d'épier à travers les branches les jeux, les luttes ou les dînettes des enfants du voisin. Il n'osait ni pénétrer chez eux, ni leur parler, ni même répondre à leurs chants par d'autres chants, comme font souvent chez nous les bergers, d'une colline à l'autre. Jeantou était né timide et doux, un peu pataud ; et à sa timidité naturelle s'ajoutait le sentiment de la pauvreté des siens, comparée à l'aisance et au train de la famille Terral.

Mais les jours coulèrent avec le ruisseau qui faisait grincer la scie et jacasser les trémies du meunier. Jean et Aline atteignirent, lui, treize ans, elle, onze. La sœur aînée de Linou cessa de mener paître les bœufs, et resta à la maison pour aider sa mère, la meunière Rose, de santé délicate, souvent souffrante. Des deux garçons, l'un partit pour le chef-lieu où le père Terral, vaniteux de nature et conseillé par l'instituteur de La Capelle, le fit entrer au collège ; l'autre, Frédéric, Fric, ou plus communément « Cadet », commença son apprentissage du métier paternel, surveillant la scierie ou le moulin, limant les lames dentelées, « piquant » les meules, levant même déjà la hache sur les troncs à équarrir.

Et Aline alla seule au pré de l'étang, et Jeantou sentit grandir son admiration pour l'avenante voisine, sans parvenir, cependant, à vaincre la sotte timidité qui le tenait à l'écart.

La fillette, elle non plus, ne détestait pas ce bon gros garçon aux joues rouges comme les pommes qu'elle gaulait et croquait dans son pré, aux yeux noirs comme les prunelles de la haie qui les séparait. Elle l'eût bien appelé à elle, mais dame ! elle sentait vaguement que ce n'est pas aux filles à faire le premier pas ; et la futée se contentait d'observer son voisin du coin de l'œil – non sans un sourire malicieux parfois, non sans un couplet de chanson ou de cantique, qui pouvait passer pour une invite, mais auquel le petit pâtre ne répondait jamais.

Puis, Linette fut malade des jours, des semaines, plus d'un mois. Et Jeantou, fut triste, triste ; il pleura, le visage dans la glèbe du pré, ou derrière les noisetiers, Linou malade, là-bas, dans cette maison dont il apercevait seulement la toiture par-dessus la chaussée de l'étang !... Si elle n'allait plus venir jamais ! Si elle allait mourir, ainsi, tout à coup ! S'il allait entendre les cloches de La Capelle-des-Bois sonner soudain pour sa « finie » et sa mort !... À cette idée, le cœur du pauvre petit se gonflait à éclater ; une désolation sans bornes le promenait, errant et désemparé ; il contait sa peine aux vieux châtaigniers, au ruisseau qui semblait sangloter comme lui, aux nuages qu'avril chassait sous son souffle de renouveau.

Ah ! s'il avait osé demander à sa mère d'aller prendre des nouvelles ; s'il avait osé, quand son père revenait du moulin portant sur l'épaule leur petite provision de farine, – de quoi pétrir trois ou quatre grosses miches, noires et rugueuses comme l'écorce des chênes, – lui dire :

– Papa, avez-vous vu Linou ? Linou n'est pas morte, au moins ?

Mais le pauvre Jean n'osait pas ; et il continuait à pleurer en cachette et à ajouter à sa prière un Pater pour hâter la guérison de son amie.

Or, les Pater de Jean Garric, et aussi, sans doute, les onze ans de la fillette et la remontée de la sève au printemps, guérirent enfin Linou… Et elle revint au pré, un peu plus pâle d'abord, un peu moins vive, mais encore plus jolie. Quel jour de fête pour le petit berger ! Comme il eût voulu crier son bonheur, ainsi qu'il avait gémi sa peine ! Mais non, car Linette l'eût entendu, et il serait mort de honte.

Cependant, vers les premiers jours de mai, il prit une grande détermination.

Le printemps avait tout refleuri et reverdi : les saules, les peupliers qui bordaient l'étang, là-bas, les poiriers et les pommiers épars sur les coteaux, les aulnes luisants dont la ligne sinueuse dessinait la fuite du ruisseau. Les chênes et les châtaigniers eux-mêmes, quoique plus paresseux, se décidaient, ceux-ci à laisser éclater leurs gros bourgeons vernissés, ceux-là à revêtir leur parure de feuilles menues encore, transparentes, d'un vert tendre et doré. Et que de chants d'oiseaux : appels lointains et moelleux du coucou dans le bois de Roupeyrac qui barrait l'horizon, – délicieuses cacophonies montant des jardins en fleurs chéris des chardonnerets et des pinsons, des haies, où rossignols et fauvettes s'égosillaient, des gros arbres moussus où sacraient et miaulaient les geais, où riait le pivert, où la mésange serrurier limait sans relâche, – tandis que, par-dessus tout cela, là-haut, dans un azur doux et fraîchement lavé, l'alouette s'élevait, tirelirant, répétant mille fois au laboureur, au printemps, à la vie :

– Arrive ! Arrive ! Arrive !

Jeantou était un grand dénicheur. Son humeur paisible et un peu taciturne avait fait de lui un observateur, et son observation s'était exercée sur les mœurs des oiseaux. Nul ne savait comme lui, à La Capelle, l'époque précise et le lieu où chaque espèce fait son nid ; – depuis le troglodyte, qui dissimule le sien sous les racines pendantes des talus plantés de houx, jusqu'au grimpereau, qui s'empare des trous abandonnés du pivert, et, par une maçonnerie adroite, en rétrécit l'ouverture à sa taille. Il avait la patience de guetter pendant des heures les manœuvres savantes auxquelles se livrent certains couples pour aller inaperçus jusqu'à leurs nids. Il interprétait les cris de certains autres, de façon à mesurer, sur leur accent et leur intensité, la distance qui le séparait de leur couvée, et à s'y acheminer avec une précision merveilleuse. Ajoutez qu'il grimpait aux arbres comme un chat, et qu'en le voyant rôder au pied des hauts châtaigniers où elle bâtit son château fort bastionné de ronces, la pie elle-même poussait des jacassements désespérés.

Or, notre dénicheur – dont la réputation était si bien établie que les polissons du village, parlant de nids, disaient couramment : « Jeantou de la Garrigate les *sait* tous » – avait découvert un superbe nid de pinson, sur un des vieux chênes jalonnant la haie qui le séparait de Linou ; et il se promettait, dès que les petits seraient drus, de les cueillir et de les lancer dans le tablier de sa voisine, quand elle viendrait tricoter sous le chêne ou feuilleter le livre d'images qu'elle tenait des religieuses de La Capelle, ses institutrices. Quel admirable moyen, n'est-ce pas, de faire connaissance avec la fille du meunier, et de lui dire :

– Tu vois, Linette, on n'est pas courageux ni bavard, non ; mais on pense à toi, et on voudrait bien sauter la haie et devenir ton ami…

Qu'est-ce qu'elle répondrait à cela ?

Le jour arriva, marqué par l'ingénu machiavélisme de Jean Garric. Il attend que la petite gardeuse se soit assise sur une pierre plate, au-dessous du vieux tronc moussu qui l'abrite, et qu'elle soit bien occupée à la contemplation de ses images. Il grimpe à l'arbre, le cœur battant, retenant son souffle, s'appliquant à ne pas faire craquer la moindre brindille sèche. Le nid est loin du tronc, dans l'enfourchure d'une branche horizontale où il est dangereux de se risquer. Notre dénicheur s'y avance avec précaution ; il touche presque au but… Mais le pinson et la pinsonne l'ont aperçu ; ils sonnent l'alarme, ils accourent poussant des cris éperdus, tournent de près autour du ravisseur… Linou lève la tête, voit Jean, penché sur le nid.

– Veux-tu laisser ces oiseaux, scélérat ? crie-t-elle avec indignation…

La branche cassant sous son poids n'eût pas produit un tel effet sur Jeantou… Il s'arrête, interloqué, confus, vacille, perd l'aplomb, tombe et s'étale sur le pré aux pieds de Linou, épouvantée. Heureusement, la terre est molle, l'herbe déjà haute à cet endroit ; le dénicheur n'a pas de mal. Seule, sa culotte a rencontré une branche basse noueuse, et, de cette rencontre, est résultée une brèche par où le genou brun du gaillard fait risette effrontément. Penaud, il se lève, s'aperçoit du désastre, et de grosses larmes roulent dans ses yeux.

– Te voilà puni, méchant, fait Linou, un sourire narquois au coin des lèvres… Pourquoi fais-tu de la peine aux oiseaux de Notre Seigneur ?

Il voudrait répondre :

– C'est pour toi, Linou, que je cueillais ce nid, pour t'en faire présent…

Mais les mots s’arrêtent dans son gosier, et, pour toute défense, il sanglote éperdument.

– Allons, ne pleure pas, gros maladroit. Entends… Les pinsons se calment… Ils te pardonnent sans doute… Approche…, assieds-toi là… J’ai une aiguille et du fil…

Et, retroussant le pantalon du coupable jusqu’au-dessus de la déchirure, la petite fée, toujours souriante, un regard furtif et malicieux de temps en temps coulé vers le patient, dont quelques sanglots attardés gonflent encore la poitrine, pratique une reprise savante qui, une fois la culotte rabattue, pourra défier l’œil peu exercé de la mère Garric.

Jean, calmé enfin, et rassuré sur les conséquences de sa mésaventure, un peu honteux encore et la main sur les yeux, mais, au fond, infiniment heureux d’être si près de cette Linou qu’il avait un si grand désir de connaître, – et qu’il sentait, maintenant, si supérieure à lui, – fût resté là éternellement, sans bouger, sans parler, engourdi dans la béatitude ; mais tout à coup une voix aiguë de femme le héla du haut de la pâture :

– Hé ! Jeantou, où es-tu, polisson ? Veux-tu venir ?… Jeantou !…

Et, vite, le gars bondit, voulut traverser la haie…

– Pas par là, dit Linou, tu te déchirerais encore… Par le ruisseau…, en te retroussant et te retenant aux branches… Adieu…, et ne fais plus de mal aux oiseaux, surtout !…

Sans trouver même un mot de remerciement, Jean courut, sauta dans l’eau, barbota un peu, mais reparut, gravissant la colline en poussant devant lui sa douzaine de brebis, et se décidant enfin à répondre à la voix de plus en plus colère qui

l'appelait : « Plaît-il ?… Je suis ici, je viens clore[1], maman… », tout en jetant un long regard de tendresse à Linette qui, de son côté, ramenait ses vaches vers la chaussée du moulin.

1 Ramener le troupeau à l'étable.

II

À partir de ce jour, Jean Garric aima encore davantage sa petite voisine ; et Aline Terral ne parut pas se déplaire en la compagnie du petit pâtre. Elle l'appelait même quelquefois, tantôt pour lui montrer les images de son livre où elle lisait couramment, tantôt pour lui raconter de belles histoires, apprises de son frère ou de son parrain, l'oncle Joseph, un conteur merveilleux ; tantôt pour lui demander de lui cueillir les noisettes des plus hautes branches, ou des pommes au sommet des pommiers. Comme il accourait alors, rouge, empressé, heureux ! Mais sa timidité ne diminuait point ; et rarement il se risquait à répondre autrement que par monosyllabes aux demandes de sa petite amie…

Les jours coulèrent encore : l'automne vint. Jean apporta à Aline de beaux cèpes, ramassés dans les regains ou dans la mousse, au pied des chênes. Ils allumèrent ensemble des feux de fougères sèches où ils firent griller des châtaignes, tout en chauffant leurs doigts rougis par les premiers froids et leurs pieds mouillés par les averses d'octobre.

Puis, une après-midi de novembre, le ciel devint d'un gris laiteux ; des troupeaux de corneilles piaillantes tournoyèrent dans l'air ; deux canards sauvages s'abattirent sur l'étang et s'enfoncèrent en hâte sous la retombée des saules. Et la neige commença à tomber, endormeuse et nostalgique : c'était l'hiver… Les brebis de Jean et les vaches de Linou quittèrent le pré, se tournèrent le dos, les unes faisant tinter leurs clochettes claires, les autres agitant leur sonnaille enrouée, et regagnèrent les étables qui allaient les emprisonner durant de longs mois. Et du seuil de sa maisonnette perchée sur le coteau du Vignal,

Jeantou, captif, et qui n'osait même plus aller tendre des lacets aux merles, ni des « tuiles » aux grives, parce qu'il craignait les reproches de son amie, passait de longues heures à regarder la campagne engourdie sous la neige et le givre, le ciel gris où volaient quelques corbeaux, et, là-bas, adossé à l'étang qui faisait une large tache noire sur tout le blanc des alentours, le moulin où Linou, sans doute, jouait avec sa sœur et son frère, lisait des livres, se faisait conter de belles histoires à la veillée, et ne pensait même plus au petit pâtre si timide et si maladroit, qui n'avait jamais su trouver pour elle quelques mots d'amitié.

Le dimanche, au porche, certains jours de la semaine au catéchisme, ou même à la sortie des écoles de La Capelle, où tous les deux fréquentaient pendant six mois d'hiver, on s'apercevait un instant, on échangeait un regard ; mais jamais Jeantou n'eût osé aborder Linou, presque toujours, d'ailleurs, accompagnée de sa sœur aînée ou de son frère cadet.

Un jour, pourtant, il s'enhardit jusqu'à descendre vers le pâtis communal du moulin où une bande de galopins de La Capelle allaient jouer aux quilles, aux barres, à la truie, pendant la belle saison, et, en hiver, se livrer de furieuses batailles à coups de boules de neige. Le cadet des garçons de Terral, Fric, était le boute-en-train, l'organisateur, l'âme de ces équipées. Hardi et turbulent, rieur et batailleur, il était adoré de tous les garçons de son âge.

Jeantou, un dimanche, après vêpres, suivit donc une troupe de ces derniers ; il dévala la côte dite de « la Griffoule » à cause des houx géants qui la bordent d'un côté ; ses compagnons, quelques-uns, d'ailleurs, un peu plus âgés que lui, souriaient sournoisement en le regardant par-dessus l'épaule, un peu dédaigneux pour ce serre-file timide et taciturne.

Lui, il nourrissait l'espérance vague d'apercevoir Aline sur le seuil, et – qui sait ? – peut-être d'être aperçu d'elle et invité à

venir se chauffer sous cette cheminée où elle lui avait dit qu'on brûlait un chêne tout entier.

Il en fut, hélas ! de ce rêve comme de la plupart des rêves : Linou ne parut pas ; et les garçons se préparèrent au combat. Cadet commandait une des deux armées.

Il railla d'abord le nouveau venu, et ses railleries eurent de l'écho. Le pauvre Jean, dans ses lourds sabots de hêtre fourrés de paille, couvert d'un misérable sarrau gris et coiffé d'un capelet démodé, n'avait pas l'allure dégourdie de ses compagnons, presque tous fils de paysans plus aisés, ou recrutés parmi les plus francs polissons de La Capelle.

– Quel conscrit amenez-vous là, seigneur ? ricanait Cadet ; où l'avez-vous donc déniché ?

– Nous l'amenons parce qu'à la guerre il faut quelqu'un pour faire la soupe, répondait l'un.

– Et aussi pour soigner les malades et manœuvrer la « pièce humide », fit un autre.

Et tous de rire sans fin. Et Jeantou de rougir et de sentir des pleurs monter à ses beaux yeux noirs.

– Allons, il n'a pas l'air méchant, reprit le jeune Terral. On dirait plutôt qu'il a froid… Va te chauffer au moulin, « fantoche » ; mes sœurs te feront une tartine de miel et t'apprendront à réciter le rosaire… Va vite…

On s'esclaffa de nouveau à cette invite facétieuse. Et, dame ! quoique Garric fût timide, il n'était nullement poltron. Ses yeux étincelèrent, il serra ses poings, déjà solides, et prit une attitude résolue. Quelques-uns des railleurs s'écartèrent un peu, mais Cadet poursuivit :

– Oh ! oh ! l'animal est rétif plus que nous ne pensions… Le mouton paraît enragé ; méfiez-vous.

Et, simulant l'effroi, avec un grand geste et une grimace comique, tous s'éloignèrent de Jeantou. Puis, l'un deux lui lança une pelote de neige, qu'il évita. Une autre suivit, puis une autre. Jean les esquivait, baissant la tête, sans riposter, sans dire un mot. Mais enfin, un projectile, lancé par le fils du meunier, vint le frapper en pleine poitrine. Alors, à la guerre comme à la guerre ! Il se décida à combattre ; il ramassa de la neige grasse à pleines mains, prit son temps, se laissant cribler de boulets hâtivement pétris et mal dirigés, arrondit et durcit le sien à loisir, visa le jeune Terral, qui se montrait le plus acharné de ses agresseurs, et l'atteignit rudement au visage. Un œil fut poché ; le sang gicla du nez et moucheta la neige… Stupéfaction de la bande ; puis, colère et menaces… Jeantou remonta vivement la côte de La Capelle, poursuivi par les boulets et les huées.

Il rentra chez lui, le cœur gros, se disant que cette maudite aventure allait le brouiller à jamais avec Linou dont il avait blessé le frère. Qui sait, d'ailleurs, si celui-ci n'était pas gravement atteint ?… Il saignait… S'il allait perdre les yeux ?… Si le père Terral venait se plaindre au père Garric ?… Quelle affaire !… Jeantou n'en dormit pas de plusieurs nuits, et ne retourna qu'en tremblant à l'école, – où, heureusement, Cadet reparut, un œil à peine un peu cerné, et affecta de ne pas même apercevoir son adversaire. Au catéchisme, Linou avait sa mine ordinaire : le pauvre garçon respira.

Une inquiétude lui restait, pourtant. Certain dimanche d'avril, le curé de La Capelle, l'abbé Reynès, annonça en chaire que l'époque de la première communion approchait, et qu'il allait incessamment choisir les garçons et les filles dignes d'être, cette année, admis au sacrement, le jour de la Pentecôte. Jeantou fut parmi les élus, car il était sérieux, posé, et savait par

cœur son catéchisme comme pas un. Pour Aline, la question ne se posait même pas : c'était une savante et, à la fois, une petite sainte, au dire du bon pasteur.

Or, il est d'usage, dans nos campagnes du Ségala, que, pendant les jours de retraite qui précèdent la solennité de la première communion, les futurs communiants qui ont causé quelque préjudice aux gens du lieu, commis quelque vol de fruits, par exemple, ou laissé paître leurs bêtes sur les terres du voisin, aillent, en signe de réparation, demander amnistie à ceux qu'ils ont lésés. Jeantou crut de son devoir d'aller solliciter le pardon du cadet de Terral pour la malencontreuse boule de neige dont il lui avait meurtri le visage, l'hiver précédent. Et il reprit le chemin du moulin, très embarrassé de la façon dont il s'y présenterait, et plus encore de celle dont il parlerait ; car le pauvre garçon, nous l'avons dit, manquait d'aplomb et de facilité. Linou l'avait assez taquiné sur ce point :

– Celle qui t'a coupé le fil de la langue, Jeantou, a joliment volé à ta mère son argent.

Tout se passa mieux qu'il ne l'espérait. Le père Terral était occupé à la scierie ; et le suppliant put entrer sans être aperçu de ce petit homme, pas méchant au fond, mais dont tout le monde redoutait la pétulance, le verbe haut, les jurons et les railleries impitoyables.

Par contre, la meunière, Rose, la mère d'Aline, était la meilleure personne du pays, la plus douce, la plus aimante, la plus simple. Fille d'un propriétaire aisé du mas de Ginestous, elle aurait pu épouser un paysan cossu ; elle avait préféré Terral, petit meunier actif et vaillant, en qui elle avait deviné des trésors d'énergie. Elle eut à souffrir, certes, de l'humeur inégale, du caractère emporté de son mari, et aussi, étant elle-même très pieuse, de l'esprit gouailleur, gaulois, même légèrement impie, qui était celui de tous les Terral. Mais elle s'était renfermée dans

la direction de la basse-cour, du jardin, et surtout dans l'éducation de ses enfants ; Aline sa préférée, lui ressemblait en bonté, en piété avec, pourtant, quelque chose de plus décidé, une voix plus forte et une plus forte volonté : la marque des Terral.

La bonne meunière embrassa Jean sur les deux joues, dès qu'il eut commencé sa phrase d'excuses, et envoya Linette au Moulin-Bas – dépendance du moulin de la chaussée – quérir son fils cadet qui, d'ailleurs, s'empressa d'accoler aussi très magnanimement le coupable contrit. Puis, la chère femme leur servit du miel de ses ruches et du pain de maïs sortant du four, – ce qui parut à Jean un régal délicieux.

– À partir de ce jour, dit Rose, je veux que vous soyez amis, tous les trois, vous entendez ?

– Mais nous le sommes déjà, fit gaiement Linou.

Cadet ajouta qu'il n'y voyait aucun empêchement ; et Jeantou, pour toute réponse, rougit jusqu'aux oreilles. Ah ! le bon souvenir qu'il emporta, ce jour-là, des meuniers et du moulin.

Enfin, voici la Pentecôte, et, dès l'aube les joyeux « trignons » des cloches de La Capelle. Le ciel est bleu, l'air est tiède. Les oiseaux se répondent, les seigles déjà hauts ondulent sur les collines, et les genêts en fleurs dorent et parfument les sommets. Quel beau jour de première communion ! Et le cadre est merveilleusement assorti à la solennité. Nous sommes loin de la ville, surtout de la grande ville, où communiants et communiantes promènent leurs blancheurs sur un pavé sali à travers une foule indifférente, affairée, souvent narquoise et corrompue : tels des pétales blancs de narcisses sur un bourbier… Ici, tout est pur dans l'air et sur la terre comme dans les âmes ; tout communie, aux bois, sur les sillons, dans l'herbe et dans les haies. Ici, Jésus peut réellement descendre : tout est préparé

pour le recevoir. Et je comprends que le souvenir de cette journée suffise à embaumer une vie tout entière.

Et quel recueillement dans l'église de La Capelle ! Le son des cloches, la voix des chantres, l'odeur de l'encens, l'allocution vraiment évangélique du curé Reynès ; les cantiques naïfs dont les filles chantent les couplets et dont les garçons reprennent à pleine gorge le refrain ; ces figures rudes et recueillies de laboureurs, de bûcherons et de pâtres, de paysannes jeunes ou vieilles, tous dans leurs habits de fête, emplissant le fond de l'église, la tribune, les côtés, et couvant avec amour les jeunes convives du banquet céleste, – quel poète en a jamais su rendre la fraîcheur et le charme divins !

Le cœur de Jeantou fondait, et de douces larmes emplissaient ses yeux ; et Linette avait l'air d'une sainte de vitrail perdue en quelque extase, ravie en quelque vision anticipée du paradis.

III

Tous deux se retrouvèrent au pré, le lendemain, quelques jours et quelques semaines encore… Mais ce bonheur d'enfants, comme tous les bonheurs, arriva vite à sa fin.

Jean Garric était un robuste gars de quatorze ans. Ses parents, besogneux, jugèrent qu'il convenait de le louer, comme vacher d'abord, comme berger plus tard, chez quelque paysan aisé. Sa mère, peu robuste d'ailleurs, et ne pouvant guère travailler la terre, le remplacerait à la garde du petit troupeau de brebis. À la Saint-Jean, donc, Jeantou, désolé, mais soumis, partit, un soir, de la maisonnette du Vignal, avec un très léger paquet de hardes au bout d'un bâton de houx, et s'en alla garder les vingt vaches, velles et taureaux de Lavabre de Salvignac, dans des landes situées à une bonne lieue de La Capelle, où il ne revint, désormais, que les dimanches, pour entendre la messe et repartir au plus vite, – souvent sans même avoir aperçu à l'église ou au porche sa blonde petite amie du moulin.

Il essaya de se consoler en se disant que Linou l'aurait, d'ailleurs, tôt ou tard abandonné pour quelqu'un de plus riche et de plus savant que lui, pour quelqu'un, du moins, osant parler et dire ce que l'on a dans le cœur. Quant à lui, pauvre fils de pauvres, il serait berger sa vie durant, laboureur tout au plus, ou artisan, par le fait de son origine, de sa gaucherie, et quoique peut-être pas plus bête qu'un autre, parce qu'il ne saurait tirer aucun parti des qualités de son cœur ou de sa cervelle.

Perdu dans la plaine humide aux rudes herbages fauves, mêlés, par-ci par-là, de bruyères et d'ajoncs, s'abritant de la bise ou de l'autan derrière quelque tas de pierres grises ou dans les

rustiques cabanes qu'il se construisait avec des mottes et des genêts, le petit vacher n'avait pas même la ressource de tendre des lacets aux bécassines dans les fontaines, – Linou lui ayant défendu de faire du mal aux oiseaux, – ni celle de jouer avec d'autres pâtres, les landes de Salvignac confinant à des bois et à des sommets incultes et inhabités. Il contait sa peine aux vents et aux nuages, ou à l'alouette qui montait en trillant dans l'azur ; et, chose singulière, il était alors fort éloquent.

Quant à Linette, elle eut une grande peine aussi de ne pas retrouver son compagnon au pâturage, car elle l'aimait bien, en dépit ou peut-être à cause de cette timidité où elle lisait tant d'admiration et de respect pour elle. Elle passa plusieurs jours sans chanter… Mais, à cet âge, la vie est si belle, si amusante, si distrayante ; la gaieté revient à l'enfant qu'un chagrin a effleuré, comme le chant à l'oiseau à qui on a ravi son nid. Aline, d'ailleurs, cessa bientôt après de garder les vaches ; sa sœur aînée s'étant mariée à un paysan habitant à plusieurs lieues de La Capelle, la cadette dut la remplacer auprès de leur mère dans les soins du ménage, du jardin et de la basse-cour…

À seize ans, le vacher Jean Garric devint pâtre de cent moutons, à la ferme de la Gineste, fort loin de La Capelle-des-Bois, sur la paroisse de Peyrebrune. Et des mois entiers, des saisons passèrent sans qu'il pût revoir Aline Terral, dont la figure peu à peu s'estompait dans la pénombre de ses souvenirs. Un jour, pourtant, ils se rencontrèrent à la foire de Peyrebrune, le lendemain de la Saint-Jean.

La foire de Peyrebrune, célèbre dans tout le haut Ségala, attire, non seulement la clientèle ordinaire de toutes les foires des régions agricoles, bœufs et vaches et moutons et pourceaux par milliers, et des volailles à charger des charrettes, et des maquignons innombrables accourus au rude trot de leur jument poulinière et déambulant par le « foirail », coiffés du chapeau à larges bords, le teint fleuri et la poitrine bombant sous la blouse

bleue (aujourd'hui, elle est noire), – mais encore les domestiques, valets de ferme, servantes, bergers et bergères et vachers de la région, qui ont changé de maîtres ou renouvelé leurs engagements la veille, et qui ont droit à ce jour de congé. Que de rencontres, à cette foire, de jeunesses que les hasards de la loue avaient séparées ! Que d'idylles, nouées, poursuivies ou dénouées, autour des baraques des marchands forains où l'amoureux achète à son amie quelques colifichets ; entre les paniers pleins de cerises vermeilles, moins fraîches encore que les joues et les lèvres ; à travers le foirail des cochons, des volailles ou des brebis ; et surtout dans les auberges, qui regorgent de la cave jusque sous les charpentes… On s'y attable, par quatre généralement, la jeune fille ne marchant jamais sans une amie et confidente, et le galant ayant eu soin d'amener un compagnon, car tout se passe au fond du Ségala à peu près comme dans notre théâtre classique.

Les filles tirent de leur poche le gâteau cuit sur la pierre de l'âtre, la « coque » ; les garçons apportent des bouteilles et des verres ; on étale sur la table de planches nues non rabotées les cerises achetées aux « révierols » (vignerons venus du vallon, de la « rivière ») ; quelques-uns – des farauds, qui ont passé au régiment – se font servir une « pièce » de veau rôtie ; on s'aligne sur des bancs faits de deux moitiés d'un tronc de hêtre. Et en avant les propos, parfois salés, les bourrades, les étreintes, les cris effarouchés des filles, parfois leurs ripostes en taloches aussi amicales que formidables !

Mais ce sont les plaisirs des couples vulgaires, délurés, un peu grossiers. Les délicats et les timides – et il y en a, parmi nos rustiques, bien plus que ne se l'imaginent ceux qui ne les connaissent que par *La Terre* de Zola – vivent leur idylle en plein air, devant les « banques » des marchands, devant leurs bœufs, leurs brebis ou leur volailles, qui les regardent béatement ; tout au plus s'émancipent-ils, à un détour de rue, sous un sureau en fleurs, ou en s'accompagnant quelques pas par les

chemins creux, le soir, jusqu'à se serrer longuement les mains, à se tenir tendrement par le petit doigt, se donnant rendez-vous à quelque autre foire, ou à quelque fête patronale lointaine.

Il en fut un peu ainsi de la rencontre de Jeantou et de Linette à cette foire de Peyrebrune. Notre berger était allé y conduire les moutons de son maître, de beaux moutons gras, fraîchement tondus, mais à qui l'on avait laissé sur la tête une fière houppe, teinte d'indigo, la veille de la foire. En entrant dans Peyrebrune, le gars marchait devant, appelant à voix perçante ses bêtes qui, au son de la sonnaille énorme agitée par le bélier chef du troupeau, bondissaient comme un torrent déchaîné sur les talons de leur conducteur.

Pour gagner le foirail des bêtes à laine, il fallait passer sur le pont du Rance, à l'entrée duquel se tient le marché des poules, des canards, des oies, et aussi des œufs frais et des champignons secs. Et, du coin de l'œil, Jeantou, à sa vive surprise et à sa grande joie, aperçut Linou qui se tenait debout, à côté de sa mère, derrière plusieurs corbeilles pleines de canards noirs, gris, bigarrés, à cols blancs ou verts admirablement nuancés. Le berger n'interrompit pas sa marche : ses bêtes l'auraient renversé et piétiné, et les troupeaux qui suivaient se seraient mêlés au sien dans une inextricable confusion. Il passa donc, sans paraître avoir aperçu la jolie mignonne dont la vue lui faisait battre le cœur plus fort que la sonnaille de son bélier. Mais, quand il eut installé ses bêtes sur le champ de foire et qu'après plusieurs heures de garde, après des discussions sans fin entre son maître Lavabre et les acheteurs qui venaient palper ses ouailles, les soupeser, s'éloignant, revenant, marchandant, se donnant de fortes tapes sur l'épaule et dans la paume de la main, il entendit son maître lui dire :

– C'est vendu !... Tu dois avoir soif, petit ? Tiens, voilà une pièce blanche pour aller en boire une « pauque » ; tu reviendras dans une heure pour aider à « désaffoirer ».

Jean ne se le fit pas répéter. Il courut d'un trait à l'endroit où il avait entrevu « celles du moulin ».

Mais en apercevant Aline et sa mère, il fut soudain repris de son habituelle timidité. Comment les aborder ? Sous quel prétexte ? Que leur dire ? D'autant que Linette a grandi, qu'elle est gentiment atournée : tandis que lui, pauvre pâtre, il n'a que sa triste blouse des dimanches, que dépassent à peine la douteuse blancheur d'un col de chemise de chanvre et un petit nœud de cravate rouge délavé et déteint… Décidément, il n'osera jamais… Et son cœur se serre, et il sent une grosse larme au coin de son œil noir. Accoudé au parapet du pont, il regarde tristement couler l'eau, et s'en aller avec elle toutes ses résolutions et toutes ses espérances.

Soudain, une voix bien connue l'interpelle :

– Tu ferais mieux, berger, au lieu de regarder les goujons frayer sur le sable du Rance, d'aller aider ma mère et ma sœur à porter jusqu'à la charrette du marchand de volailles les canards qu'elles lui ont vendus…

Jean se retourne : c'était Fric, le cadet du moulin de La Capelle, toujours rieur et goguenard.

– Je dois, poursuit-il, rejoindre quelques amis et quelques jolies « drolles » au cabaret de Désirat… Ma mère et ma sœur m'accapareraient… Rends-moi ce service ; et viens, ensuite, prendre la goutte avec nous…

– Très volontiers, fait Jean, qui a là le prétexte excellent d'aborder Rose et Aline.

Il court vers elles, les salue gauchement, en rougissant.

– Hé ! c'est toi, Jeantou ? s'écrie Linette en l'apercevant. Où cours-tu si vite ?

Et, touchant le bras de sa mère distraite :

– Maman ! c'est Jeantou, le fils de Garric, notre voisin… Vous ne le reconnaissez pas ?…

– Si, certes, je le reconnais, fait la meunière, quoiqu'il ait beaucoup grandi depuis le temps qu'il gardait ses brebis par le « travers » du Vignal… Te voilà presque un homme, Jeantou, et de superbe mine.

Tout cela dit d'un ton affectueux, sans ombre de fierté ni d'ironie.

Jean explique qu'il vient offrir ses services pour le transport des canards. Il veut emporter seul la grande corbeille où, liés deux à deux par les pattes, les pauvres palmipèdes, le bec ouvert, le gosier sec et aphone, l'œil mélancoliquement fixé sur le ruisseau qui coule à deux pas, attendent qu'on leur rende l'eau fraîche, la vase veloutée, la prairie à l'herbe drue et aux grosses limaces baveuses… Mais Linou veut aider : ils porteront la corbeille à eux deux, la mère Terral les suivant, à travers les autres corbeilles et paniers de volatiles, puis parmi les pourceaux vautrés, grognant ou mangeant, hurlant parfois sous le genou du langueyeur.

Les canards remisés dans la charrette, parmi un tas de leurs congénères, et Rose payée en belles pièces blanches, on s'achemine vers le marché aux fruits, vers les « réviérols ». Jean, qui n'est plus utile, voudrait se retirer ; mais il est si près de son amie retrouvée, qu'il ne peut se décider à la quitter… Que se disent-ils ? Rien ou presque rien : des banalités sur le temps et sur la récolte, quelques pauvres et vagues évocations de l'époque lointaine où ils « gardaient » ensemble ; le tout avec

cette gêne, ce serrement du cœur qui voudrait en dire plus long et plus clair et qui n'ose… Adorables idylles, qu'aucun auteur n'a traduites parce qu'elles sont intraduisibles, tout intérieures, à peine indiquées au-dehors par un geste, un regard, un soupir discret.

La mère Terral achète des cerises, de frais et gros bigarreaux du « Vallon », sucrés et croquants sous la dent.

– Tends la blouse, Jeantou, dit-elle. Et le marchand y verse le contenu de ses balances. Puis l'on va s'asseoir sur l'herbe, à la sortie du village, sous un mur moussu que débordent largement des sureaux en fleur. Et l'on mange les cerises et la « coque » pétrie par Linou, à trois, coude à coude. L'exquis repas ! Et l'on cause.

– Quand viendras-tu nous voir, Jeantou ? dit Rose ; à la foire de Saint-Michel, ou à celle de l'Avent ?

– Je ne sais trop, fait le pâtre. Mon maître n'aime pas beaucoup me voir quitter le troupeau ; et il y a une belle raie de chemin de la Gineste à La Capelle…

– Tu sais, reprend la brave femme, qu'il y a toujours pour toi, au Moulin, une écuellée de soupe, un morceau de lard, du miel des ruches et un verre de vin.

– Oh ! je sais… Merci, Madame Terral ; vous êtes bonne, bonne comme le pain blanc… Tout le monde est d'accord sur ce point ; et j'ai idée que, l'hiver dernier, ma pauvre mère a dû quelquefois trouver à emprunter chez vous un fagot de bois et un chanteau de tourte.

– Mais non, mais non, proteste la meunière. Sans être riches, tes parents vivent bien… Et il paraît d'ailleurs que tu leur

envoies quelques écus sur tes gages, – ce qui est très beau, mon petit Jean, et te portera bonheur.

Pour le coup voilà Jean plus rouge que les cerises de sa blouse ; pour un peu il pleurerait d'attendrissement. Mais non… ! pleurer, à son âge, et devant Linou !… Celle-ci comprend la gêne de son ami, elle s'empresse de faire dévier la conversation.

Mais ce qui, surtout, vint couper court à l'embarras du garçon, ce fut le passage d'une carriole attelée d'une jument ardente, et qui, chargée et surchargée de gens et de paniers, quittait le champ de foire au bruit de coups de fouet, de jurons et de rires et de cris de femmes apeurées et de volailles en détresse. « Oh ! Flambart qui s'en va déjà ! », s'écrie Linou, en reconnaissant à sa grosse moustache grise, et aux jurons qui s'en échappaient, le principal aubergiste de La Capelle-des-Bois, un ancien dragon, célèbre pour sa jument enragée et les innombrables accidents qu'elle lui avait valus, – sans, d'ailleurs, le corriger de la manie d'aller à toutes les foires de la contrée et d'y charrier gratis paysans, paysannes et marmots, sevrés ou à sevrer. Plusieurs fois cru mort sous sa jardinière culbutée, il n'en remontait pas moins sur le siège raccommodé ; et sa clientèle, malgré des bras démis, des jambes cassées et des scalpages innombrables sur les silex de la route, malgré maints serments aussi de ne plus s'y laisser prendre, revenait toujours vers le terrible conducteur, et, sans bourse délier, recommençait en sa compagnie la dangereuse équipée. Ce jour-là, pressé de quitter Peyrebrune, Flambart lançait sa bête parmi la volaille, les brebis et les pourceaux, riant d'un gros rire de soudard, faisant pétarader son fouet, hurlant :

– Gare ! gare ! Dieu me damne !

Un tourbillon de fuites, de menaces et de cris, et une bête affolée, gueule ouverte et crinière au vent : c'était Flambart… Il était passé… À la grâce de Dieu !…

Déjà, beaucoup de gens désertent la foire, remmenant leur bêtes, vendues ou non, qui bêlent ou mugissent vers celles que les maquignons ont retenues, ou vers celles qu'on a laissées à l'étable, le matin. Tout cela marche, galope, se traîne, résiste, dans des flots de poussière dorée ; et c'est un pêle-mêle, un vacarme, d'où se dégage aussi la grande mélancolie des adieux et des séparations.

L'adieu ! Comme il étreint le cœur de Jean et d'Aline ! Quel déchirement, en songeant que peut-être des mois et des mois passeront encore, sans une occasion de se revoir !… Perspective moins cruelle sans doute pour la jeune fille, qui rentre dans sa maison et va continuer à vivre au milieu des siens, mais terrifiante pour Jeantou qui, chez un maître exigeant, dans des landes désertes, va compter les jours et les heures qui le sépareront de Linou, – tremblant à l'idée que d'autres la courtiseront, et qu'elle donnera peut-être ailleurs ce cœur qu'il n'ose pas même interroger.

– Adieu, Jeantou ; porte-toi bien, et viens nous voir bientôt, fait Rose en serrant les mains du berger.

– Au revoir, madame Terral… Dites à ma mère que vous m'avez vu et que je me porte bien… Adieu, Linou… Ménage-toi.

– Adieu, Jeantou… À bientôt…

Et, brusquement, le pauvre berger se détourne et s'enfonce dans un chemin creux bordé de houx, où il pourra enfin, à son aise, laisser crever son cœur, et pleurer sans honte, en balbutiant dévotement le nom de son amie.

IV

Et deux années coulèrent encore, durant lesquelles la tendresse juvénile de Jean Garric pour Aline ne fit que croître et se mua, peu à peu, en un bel et solide amour, toujours muet et craintif, mais d'une douceur infinie et d'une infinie consolation pour le pâtre de la Gineste. Il voyait bien rarement Linou ; et quand le hasard, ou quelque escapade savamment et longuement préparée, le remettait en sa présence, il ne savait lui parler que de banalités, sentant sa gorge s'étrangler lorsqu'il lui venait quelque propos d'amour. Il est vrai que ses yeux étaient éloquents, et éloquente aussi la poignée de main de l'arrivée et de l'adieu. Mais quoi ! Line se contenterait-elle longtemps d'un amoureux qui n'osait autrement se déclarer ?

Elle était très entourée de garçons plus entreprenants et plus beaux parleurs, compagnons de chasse ou d'auberge du cadet Terral qui, assez fier de sa nature, ne s'était pas fait faute de railler sa sœur sur le singulier galant avec qui il l'avait vue croquer des cerises à la foire de Peyrebrune. Quant au père Terral, tout berger qu'il eût été aussi dans sa jeunesse, il devait rêver pour sa cadette d'un prétendant plus cossu que le fils de son humble voisin Garric. Et Linou, quoique aimant beaucoup son ancien compagnon de jeux et de catéchisme, était bien obligée de s'avouer tout bas qu'elle devrait, un jour, céder à la volonté paternelle, ou se résigner à rester fille, « à faire tante », si Jean continuait à garder des moutons.

À vingt ans, Garric tira au sort et fut exonéré par son numéro. Allait-il donc rester pâtre à la Gineste ?

Un jour, la jeune fille rêvait à tout cela, en remplissant son tablier de châtaignes nouvellement tombées, dans la combe qui dévale vers le moulin, juste en face de la pâture des Garric. Le vent d'automne charriait à travers le ciel ses troupeaux sans fin de nuages, et aussi des bataillons de corneilles, gourmandes de marrons et de noix, qui tourbillonnaient en croassant, puis s'abattaient dans les branches ployées sous leurs bogues entr'ouvertes. Pas d'autre bruit que la mélopée monotone de l'autan – « vent marin », qui arrive d'au-delà des Cévennes, – le grincement de quelque branche froissée sur la branche voisine, ou le bruissement des feuilles sèches sur lesquelles pleuvaient les châtaignes luisantes et mûres à souhait.

La mélancolie du paysage envahissait l'âme d'Aline. Quelques gouttes de pluie tombèrent, et lui firent chercher un abri dans le tronc d'un châtaignier, creusé par les siècles d'une espèce de niche où l'enfant disparaissait toute entière.

Tout à coup, elle fut distraite de son rêve par une voix sonore entonnant un de ces airs primitifs que savent tous les pâtres du Ségala : la chanson de la Saint-Jean, une espèce de dialogue entre berger et bergère se félicitant de changer de maîtres, mais se désolant d'aller servir en des domaines l'un de l'autre éloignés.

Les paroles n'étaient pas de saison ; mais la voix était pleine, mâle, chaude, et ravissait le cœur de Linou. Elle avança la tête hors de son refuge, et poussa un léger cri de surprise et de joie ; c'était Jean Garric qui descendait à grands pas le coteau, à travers genêts et fougères, et qui, se croyant bien seul, avait crânement attaqué la ballade chère à tous les pâtres. Il marchait appuyé sur un fort bâton de sorbier, et portait sur l'épaule tout un assortiment de paniers neufs tressés en pousses de noisetier. Quand il passa à portée de la voix, Linou le héla vivement... Il arrêta court son pas et sa chanson, ouvrit de gros

yeux, rougit, leva gauchement son chapeau et s'avança, chancelant un peu, vers son amie.

– Quoi, c'est vous, mademoiselle Aline ?

– Oui, c'est Aline, en effet, mais ce n'est pas une « demoiselle ». Où as-tu appris cette façon de parler, Jeantou ? Est-ce que je t'appelle « monsieur », moi ?

– C'est que, balbutia l'amoureux, vous êtes encore si grandie embellie depuis qu'on ne s'est vu, que je n'ose plus vous nommer tout court…

– Ni me tutoyer, n'est-ce pas, comme quand nous gardions les bêtes ensemble, ici même… Est-ce que tu as oublié ce temps-là ? Est-ce qu'il te déplaît de t'en souvenir ?

– Oh ! Linou ! protesta le garçon ; ce temps-là, mais c'est-à-dire que c'était le paradis !

– Eh bien ! alors ?… Appelle-moi comme tu m'appelais, nigaud, et parlons de bonne amitié… Où vas-tu, avec tous ces paniers ? Ramasser aussi des châtaignes au Vallon, ou bien y faire la vendange ?

– Ni l'un ni l'autre ; j'allais simplement au moulin de La Capelle.

– Vrai ?

– Mais oui, vrai… N'est-ce pas la saison où ta mère a besoin de paniers pour ramasser châtaignes, glands et pommes de terre ?

– En effet ; maman sera bien contente de ton attention. Je vais t'accompagner… Mais ne crois-tu pas qu'il serait tout à fait

gentil à nous d'emporter ces paniers pleins ?... Regarde la belle jonchée de « gênes » et de « duronnes », que l'autan a fait tomber cette nuit...

– Bonne idée ! Remplissons... Non, non ; moi seul... La glèbe est mouillée..., reste à l'abri...

– Tu me crois donc devenue bien douillette ?... Approche : voici déjà de quoi emplir à demi ton plus grand panier.

Et, ce disant, elle dénouait les coins de son tablier retroussé et en faisait crouler le contenu dans le panier que lui présentait son compagnon.

Puis tous deux, côte à côte, courbés sur le terrain en pente, leurs cheveux s'effleurant parfois, leurs mains se rencontrant sur la même châtaigne, rieurs, heureux, dans une intimité adorable autant qu'ingénue, ils firent longuement leur cueillette. Quelquefois, pour vouloir ouvrir une bogue bourrue à peine entrebâillée, Linette se piquait les doigts et les portait vivement à sa bouche. Et Jeantou aurait donné sa chienne « Pitance » et son bélier « Félut », laissés en garde à la Gineste, pour effleurer de ses lèvres les petits doigts meurtris ; mais il n'osa jamais...

Entre-temps, on jasait.

– Comment se fait-il, Jean, disait Aline, que ton maître t'ait donné congé aujourd'hui, un jour de semaine ?

– Oh ! des congés, on en a quand on veut bien, à condition de les prendre bien longs, riposta Garric, en souriant d'un air entendu.

– Que veux-tu dire ? Je ne te comprends pas.

– Le congé que j'ai obtenu est définitif… Je ne veux plus être berger.

– Ah bah !

– Oh ! je ne détestais pas le métier ; il a du bon : il procure du grand air, du temps pour réfléchir et apprendre à juger des choses… Mais il n'est pas au goût de tout le monde. Un pâtre est toujours un pauvre diable, une espèce de sauvage que l'on tient à l'écart et dont on fait fi…

– Il t'est donc venu de l'ambition, Jeantou ?

– Oui, un peu… Je ne me crois pas plus borné qu'un autre, et je veux faire mon petit chemin comme un autre.

– C'est fort bien dit, et je t'approuve… Mais quel chemin encore ?

– Je veux être meunier.

– Parfait ! Mais comment ?…

– Oh ! quand je dis : meunier, je m'entends… Je serai d'abord garçon meunier chez les autres, un modeste « farinel », comme on les appelle, ayant pour charge de verser le grain aux meules et de remettre la farine dans les sacs. Mais j'espère apprendre, peu à peu, à « piquer » et à « rayonner » les « bordelaises », à construire une roue et un blutoir… La scierie surtout m'intéresse ; et, dès que je saurai un peu limer, « donner de la trace » et équarrir un arbre, l'oncle Joseph, ton parrain, – un mécanicien habile s'il y en a un, – qui m'a surpris, un jour, à faire tourner sur le ru de la lande une petite mécanique pas trop mal agencée, paraît-il, m'a conseillé d'entrer comme garçon quelque temps dans un moulin, m'assurant qu'il ferait de moi, plus tard, un franc meunier et un scieur adroit. Après quoi, ce

serait bien le diable si je ne trouvais pas à affermer un petit moulin flanqué de sa scierie, sur la Vergnade, la Durenque ou le Gifou…

Linou était émerveillée d'entendre son ami s'exprimer avec cette aisance, et faire ainsi preuve de sens et de volonté. Hardiment elle lui prit la main, et le regardant bien dans les yeux, lui dit :

– Ah ça ! on m'a donc changé mon Jeantou ? Comment ? c'est toi qui parles ainsi, toi hier encore muet comme une carpe de l'étang !… C'est mon oncle qui t'a coupé le fil, cette fois ? Cela ne me surprend pas, car nul ne le vaut pour trouver des idées et les faire entrer dans les cervelles.

– Cela te fera plaisir alors, ajouta vivement le garçon, que je devienne meunier ou mécanicien ?

– Sans doute, si cela te plaît à toi, bien entendu ; car, pour moi, j'aime ou n'aime pas les gens, sans beaucoup m'inquiéter de leur profession.

– Ah ! fit-il, un peu désappointé… Et ton père, pense-t-il comme toi ?

Elle hésita un instant ; puis, non sans malice :

– Est-ce que l'avis de mon père t'intéresse ?

Il rougit et baissa les yeux sur les paniers pleins de châtaignes. Et, après un silence embarrassé :

– Les tiens ont toujours été si bons pour les miens et pour moi, que je ne voudrais rien faire qui ne fût à leur gré…

Ce n'est pas exactement ce qu'il voulait dire, le pauvre Jean ; mais il n'osait préciser davantage son dessein de demander – plus tard – la main de Linou. La futée avait, d'ailleurs, bien compris. Elle rougit aussi légèrement ; puis, secouant sa jolie tête fine et reprenant son ton habituel :

– Rien de plus facile que de savoir ce que mes parents pensent de ton plan d'apprentissage. Portons ensemble ces châtaignes au moulin ; nous les goûterons en famille, avec un verre de vin blanc, et on causera… Cela te va-t-il ?

Si cela lui allait !… En route !

V

Au moulin de La Capelle, dans la grande salle enfumée dont les poutres portent en guirlandes lards, jambons, saucisses et saindoux, bottes d'aulx et d'oignons, plus une « échelle » au pain garnie de sept ou huit grosses miches brunes, et aussi des écheveaux de fil, des cadavres de vipères dépouillés et enroulés, – remède souverain pour les douleurs d'entrailles, – la meunière, la mère Terral, devant un grand feu de bois de hêtre, prépare le souper et rêve, selon sa coutume ; car, quoique fille et femme de rustiques, et sachant tout au plus lire la messe dans son paroissien, elle a reçu du ciel le goût et le don de la vie intérieure. Son âme aimante et douce souffre des vulgarités de la vie courante ; elle se replie sur elle-même, dès que la solitude le lui permet. Pas mal de causes de réflexions tristes, d'ailleurs, lui viennent des siens. Son fils aîné a terminé ses études de droit, à Montpellier, mais il ne gagne encore que peu au barreau, et dépense plus qu'il ne gagne, – sans compter qu'il est en train peut-être de perdre sa foi d'enfant dans les livres, et son innocence au milieu des mauvaises compagnies… Son cadet, très vif, très intelligent, et qui donnait de si belles espérances pour l'avenir de la maison, s'émancipe un peu, quitte trop souvent la scie ou les meules pour courir les ruisseaux et les genêts avec d'autres braconniers, et s'attarde ensuite plus que de raison dans les cabarets de La Capelle… La fille aînée, mariée, à quatre lieues de là, depuis trois ans, a manqué mourir en couches et n'est pas encore bien rétablie… Enfin, Terral lui-même, qui fut toujours d'une nature violente, mais qu'un grand fonds de bonté et de gaieté, jadis, ramenait vite de ses colères, rit moins souvent, à cette heure, ne chante plus, et s'emporte pour un rien – peut-être parce que ses affaires périclitent un peu, par suite des dépenses du fils aîné, du laisser aller du cadet, et aussi de la

concurrence dont menacent le moulin de La Capelle divers moulins des alentours qu'on s'efforce de monter à l'instar des siens.

Tout à coup, un grincement de portail ouvert… Les oies et les canards sonnent une fanfare dans la basse-cour, deux ombres paraissent au seuil, et Aline Terral et Jean Garric font leur entrée, portant à eux deux trois lourds paniers de châtaignes, – ce qui les empêche de passer la porte de front et contraint la jeune fille à entrer la première, de biais.

– Maman, voici Jeantou qui t'apporte des paniers et une bonne « grélade » dedans.

Son compagnon sourit doucement, arrêté sur le seuil et un panier à chaque main. La mère Terral se lève, toujours accueillante :

– Comme c'est bien à toi, mon brave Jean, de ne pas nous oublier, et d'avoir aidé ma fille dans sa cueillette ! Pose ces paniers et assieds-toi. Linou ira tirer un coup de vin, de la barrique du coin.

– Oh ! madame Terral, je vous en prie…

– Si, si, un verre de vin… Nous avons du pain tendre, et du miel, que tu aimes.

Linou, prenant une bouteille vide dans le vaisselier et prête à descendre à la cave, se retourne :

– Tu sais, maman ?… Jean quitte son maître de la Gineste ; il cesse d'être berger, et va se faire farinel…

Et elle se sauve au cellier, tandis que le garçon s'assied près du feu et explique à la meunière la détermination qu'il vient de

prendre et les projets qu'il caresse. La bonne femme s'est remise à éplucher ses légumes pour la soupe. Jean s'offre de l'aider, tire son couteau à manche de corne, fend légèrement l'écorce des châtaignes qu'on fera griller dans une poêle percée de trous. Le feu flambe, le vent d'autan ronfle dans la vaste cheminée, et le tic tac de la vieille pendule à gaine enfumée scande la conversation de la meunière et du berger, selon le rythme qui convient à ces âmes de simples gens.

Mais, soudain, et au moment même où Aline, remontée de la cave, étendait la grosse nappe brune sur la vieille table rayée et encochée par cinq ou six générations, un bruit de sabots ferrés retentit sur les marches de l'escalier extérieur ; la porte à claire-voie s'ouvrit vivement, et le père Terral entra. Tous se turent soudain.

Pas bien imposant, pourtant, le meunier. Petit, sec, tordu comme une racine de genêt, vêtu d'un grossier tricot enfariné et sa fine tête casquée de l'éternel bonnet de laine à mèche, que tantôt il redresse belliqueusement comme un clocheton, et tantôt rabat à mi-hauteur sur l'oreille droite ou sur l'oreille gauche, il marche d'un pas brusque et saccadé, dardant droit devant lui le clair regard de prunelles couleur noisette, quelquefois singulièrement adoucies de tendresse, mais le plus souvent dures et pénétrantes comme les poinçons d'acier dont il pique ses meules bordelaises.

Et il n'était pas de bonne humeur, ce jour-là, le petit Terral, le roitelet, « lou Répétit », comme l'appelaient familièrement les plaisants de La Capelle, à cause de l'exiguïté de sa taille et de sa pétulance. Le matin même, au moment où il comptait sur son fils cadet pour l'aider à un rhabillage de meules, il avait vu tomber chez lui, à l'improviste, un groupe de désœuvrés : Gilbert des Prades, un hobereau dégénéré achevant de manger gaiement son patrimoine en parties fines, et parfois crapuleuses, à la ville, coupées de villégiatures réparatrices dans les champs ;

Pierre Vayrac, retraité des contributions indirectes, grand suborneur de vertus rustiques ; Salvat, l'instituteur nouveau de La Capelle, sans élèves jusqu'à la Toussaint, et que les dix-neuf ans et les cheveux blonds d'Aline faisaient loucher ; et, enfin, un frère à lui, Terral, surnommé Pataud, un terrible traqueur de fauves, un coureur enragé de bois et un infatigable écumeur de ruisseaux. Tout ce monde allait à la chasse dans un grand vacarme de chiens de toutes tailles et de tous poils. Et ils avaient débauché Fric, le fils cadet de Terral, qui, une fois de plus, s'était joint à eux. Et ces gens avaient soif, malgré l'heure matinale ; et la barrique du meunier en avait baissé d'une demi douve… Et puis, en chasse ! Et on ne les avait pas revus… Ah ! non, il n'était pas de bonne humeur, le petit meunier.

Il passa sans mot dire, sans saluer, alla prendre dans une vieille armoire un marteau, des clous, de la filasse ; coupa une tranche du saindoux pendu au plafond et destiné à graisser l'essieu ; et il allait repartir pour son moulin, quand Aline l'appela :

– Papa, buvez donc un verre de vin avec Jean Garric, qui nous fait la surprise de nous apporter un approvisionnement de paniers neufs.

Terral dévisagea le garçon.

– Hé quoi ! toi aussi, berger, tu es en vacances ?… Tu as donc fait des raves[2] par là-haut ?…

– Non, père Terral ; mais je ne suis plus berger depuis hier… Et, si vous aviez besoin d'un coup de main…

---

[2] Faire des raves : quitter son maître avant la Saint-Jean, et à l'improviste.

– Au fait, puisque Cadet court encore les genêts et les bruyères avec tous ces fainéants de La Capelle, – ce qui lui vaudra tout à l'heure un « rafraîchissement » en règle ; car il faut que cette vie finisse…

– Terral, interrompit Rose, suppliante, ne le gronde pas trop fort ; tu sais combien il est susceptible…

– Toi, répliqua sèchement le meunier, va voir si les poules ont pondu… Je sais ce que j'ai à faire…

Il se versa un demi verre de vin, sans s'asseoir, trinqua avec Garric, prit ses outils de la main gauche, un croûton de pain de la droite, et dit :

– Eh bien ! Jean, si tu veux, maintenant, venir m'aider à rabattre ma « courante » sur sa « souche » (cela veut dire la meule tournante sur la meule dormante), je t'en saurai gré.

– Avec grand plaisir, s'écria Garric, qui n'eût jamais osé s'attendre à une pareille proposition. Je ne suis pas très adroit, mais j'ai les reins assez solides, Dieu merci, et il faudra que votre meule soit lourde si elle les fait fléchir…

Et tous deux se rendirent au Moulin-Bas, ainsi nommé parce qu'il est situé à quelques centaines de mètres en aval de celui qui épaule la digue de l'étang, au rez-de-chaussée de la maison d'habitation, à côté de la scierie.

Et les deux femmes, de nouveau seules, reprirent auprès du feu leurs menues occupations ménagères, – la mère toute triste de la scène qu'elle pressentait, et craignant que son cadet, qu'elle aimait tendrement malgré ses défauts, ne fît quelque coup de tête ; Linou, elle, plutôt contente de l'accueil fait à Jean par son père, et du germe de sympathie semé entre le meunier orgueilleux et despote et le futur apprenti farinel.

Cependant, les deux hommes descendaient au Moulin-Bas, Terral marchant devant, de son allure vive et un peu déhanchée déjà par la cinquantaine, dans un cliquetis de sabots sur les pierres, ou de clapotement dans les flaques que font les petites sources jaillissant partout de ces terrains schisteux ; Garric suivant, toujours timide, n'osant risquer que quelques vagues propos sur le temps, les semailles et la grande réputation du moulin de La Capelle.

– Oh ! faisait Terral, que cette appréciation flattait, c'est sûrement un moulin assez bien monté et achalandé. Mes meules ne chôment guère, non plus que ma scierie, et bien des domaines renommés rapportent moins… Mais que de peine, que de frais d'entretien !… Et il faut être adroit, actif, se lever avant le jour quand l'eau s'échappe, oisive, et travailler encore souvent le soir, après la soupe, à la lueur du « calèl ».

Puis, il parlait avec orgueil de son fils aîné, reçu avocat à Montpellier et qui lui avait longtemps coûté mille écus par an ; et de son cadet, qui serait intelligent à revendre, mais qui avait le tort de fréquenter trop les oisifs de La Capelle ; et, enfin, de Linette, une jeune personne point « indifférente » du tout, laborieuse et fine comme une abeille, et qui, dans quelques années, serait un assez beau parti… Ceci, hélas ! Jean ne le savait que trop ; et les derniers mots de Terral semblaient dire : « Linou n'est pas pour les beaux yeux du pâtre de la Gineste. »

N'empêche que le brave garçon s'acquitta très convenablement de son rôle d'aide meunier, qu'il fit preuve d'adresse, de sang-froid et que, la meule courante en place, il ne fut nullement tenté, quand Terral la mit soudain en mouvement, à titre d'essai, et avant de la recouvrir du tambour, de baisser vivement la tête, comme un novice, sous l'éclair circulaire qui en jaillissait, témoignant de son parfait équilibre.

– C’est bien, Jeantou ! tu es courageux autant qu’adroit, tu ferais un bon meunier.

– Merci de ce que vous me dites là, père Terral, car je viens de me louer comme farinel, ici près, au moulin de la Garde, de la Garde-du-Loup…

Terral bondit, se campa devant le berger, les yeux écarquillés et la bouche ouverte de surprise :

– Qu’est-ce que tu dis ? Tu vas demeurer au moulin de la Garde, toi ? au moulin des Anguilles, comme nous l’appelons communément ?… Chez Pierril ?…

– Mais oui, père Terral ; c’est une idée qui m’est venue, comme ça, de quitter le troupeau et de me faire meunier, mécanicien plus tard, si je peux… Est-ce que vous trouvez que j’ai tort ?

– Tort ? Non… Mais qu’est-ce qui te cuit aux yeux d’entrer dans un moulin de misère pareil ? Le moulin des Anguilles ! Sais-tu bien ce que c’est ?

– Je sais que c’est un moulin moins en règle et moins fréquenté que le vôtre…

– Mais il n’existe pas, le moulin des Anguilles, Jeantou ; il n’existe pas… Sa chaussée tient l’eau comme un crible ; les vaches paissent dans son réservoir ; ses meules sont usées, ses roues pourries… Il ne moud pas dix setiers de blé dans un an… On m’a conté que, chaque fois qu’on le met en train, il commence par écraser plusieurs nichées de rats nés et allaités sur sa meule…

Et, une fois lancé sur ce terrain, Terral, – qui avait le verbe pittoresque, comme ses frères Joseph et Pataud, et qui sentait,

d'ailleurs, confusément qu'entre les mains d'un meunier même ivrogne et paresseux comme Pierril, mais aidé d'un garçon tel que Jean Garric, ce moulin des Anguilles, si méprisé, pouvait lui faire une concurrence sérieuse, – Terral déversa des flots de moqueries et de sarcasmes, dans l'espoir de détourner l'ex-berger de son projet. Mais c'était peine perdue : Jean était homme de parole, et il s'était engagé avec le meunier de La Garde, le jour de la foire de Saint-Michel d'Arvieu.

– Tant pis ! ajouta Terral… Je regrette de te voir entrer dans une baraque pareille et chez un propre à rien comme ce Pierrillat… J'espère que tu n'y resteras pas longtemps…

Et comme, à ce moment, le meunier et son compagnon arrivaient de nouveau près de la maison d'habitation, et au bas du chemin qui mène à La Capelle, Terral se contenta de remercier assez froidement Jeantou, qui, sans doute, avait espéré mieux, – par exemple, une invitation à souper, et la possibilité de revoir longuement sa petite amie. Ils se serrèrent la main, et le pauvre garçon gravit mélancoliquement le sentier qui conduisait chez ses parents, – non sans se retourner souvent pour voir, au fond de la vallée, luire, sous la lune qui se levait, les ardoises du moulin et l'étang moiré que trouait à peine, de temps en temps, le saut d'une truite en chasse de phalènes. Le ruisseau semblait sangloter sous les aulnes et sur les pierres, comme son cœur à lui dans sa robuste poitrine d'amoureux et sous sa modeste blouse de berger, gonflées pourtant d'un grand souffle d'espérance.

DEUXIÈME PARTIE

I

C'était un bien singulier et piteux moulin, en effet, que celui de La Garde, – ou plutôt des Anguilles, comme on l'avait plaisamment surnommé, parce que son bief, sa chaussée, son « bouge » étaient dans un tel état de délabrement et d'abandon, que les anguilles pouvaient aisément s'y abriter dans les murs effrités et croulants, telles les abeilles dans les alvéoles des ruches.

Situé, comme nous l'avons dit, au-dessous du moulin de La Capelle-des-Bois, dans un vallon, ou plutôt un ravin d'accès difficile, à une demi lieue du village de La Garde, il n'avait jamais eu qu'une clientèle fort restreinte, diminuée encore peu à peu par l'incurie du meunier Pierril, paresseux et ivrogne, qui passait ses journées et une partie de ses nuits dans les cabarets de La Garde, d'où il ne redescendait qu'en titubant et roulant par des sentiers de chèvre, pour injurier et malmener sa femme et sa fille Mion, celle-ci une belle personne, aux yeux verts d'eau et aux cheveux de soleil.

Longtemps le braconnage, et surtout la pêche des truites et des anguilles, qui foisonnaient alors dans la région, et que notre homme s'entendait à merveille à capturer et à aller vendre dans les auberges du chef-lieu de canton, avaient suffisamment gonflé de pièces blanches le large gousset où plongeaient sans cesse ses doigts, mais pour y chercher sa tabatière de merisier plus souvent que des sous. Puis, les paysans du Ségala s'étant mis à améliorer leurs terres par l'emploi de la chaux, les écumeurs de ruisseaux s'étaient avisés d'en voler de temps à autre un sac aux laboureurs et d'en empoisonner les truites, dépeuplant ainsi la Durenque, le Gifou et leurs affluents, au grand désespoir des

vrais pêcheurs en général, et de Pierril en particulier : on avait tué sa poule aux œufs d'or.

Quelque temps encore, il se soutint par de petits emprunts d'argent aux jeunes gens aisés des mas voisins qui ne dédaignaient pas de descendre au moulin, sous prétexte de pêcher des écrevisses, en réalité pour courtiser la fille du meunier, qu'on disait n'être point trop farouche et qui, malgré la misère du logis et les bourrades du père, était devenue la plus belle meunière de la région. De plus, les galants payaient de copieuses ripailles les complaisances du bonhomme, qui avait accoutumé de répéter cyniquement :

– Une fille vaut une vigne.

Mais, un jour, la belle meunière des Anguilles, la rousse Mion, leva le pied ; et l'on apprit bientôt après qu'elle était en condition à Montpellier, la capitale du « pays bas », la ville qui fascinait alors, comme les tente aujourd'hui Paris, les gens de nos montagnes, et qui dévorait nos plus fraîches filles et nos plus robustes garçons.

Pierril se sentant perdu, dans l'impossibilité de payer ses créanciers, d'acheter une robe pour sa femme et un tricot pour lui, voyant ses clients essaimer vers les moulins des alentours, et les rats se livrer bataille dans ses trémies vides et sur ses meules endormies, – Pierril, un matin, prit deux grandes résolutions : ne plus boire, – chose assez facile puisque son gousset était percé et que le cabaretier ne voulait plus lui faire crédit, – et réparer, puis réactualiser à tout prix son moulin, – ce qui paraissait autrement ardu.

Notre homme n'était point sot, et il avait la langue dorée et venimeuse à la fois. Il louerait un farinel pour remplacer sa fille enfuie, choisirait quelque garçon vaillant et naïf, le dirigerait, le formerait, ferait de la réclame à tour de bras, baisserait les prix

de mouture, dénigrerait les moulins rivaux, et surtout ce moulin de La Capelle, si surfait, d'après ses dires, et qui dégringolait tous les jours, par la légèreté du cadet Terral, l'orgueil de son père et la cherté excessive d'un ouvrage routinier et fait sans soin.

Joseph Terral, le frère aîné du meunier de La Capelle le parrain de Linou, le très habile monteur de moulins et de scieries, avait, à l'auberge du Perroquet-Gris, un dimanche, dans une chaude discussion, raillé le Pierrillat – comme il l'appelait avec mépris – sur son pitoyable moulin des Anguilles, ajoutant que le berger de la Gineste en savait plus long que lui, Pierril, sur la manière de fabriquer une roue et de la faire tourner bien horizontale au fil de l'eau. Ce propos n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd ; et, à la foire de Saint-Michel d'Arvieu, huit jours après, Pierril engageait Jean Garric, pour trente écus par an, en qualité de garçon meunier.

Puis, il battit la grosse caisse, annonça qu'il faisait venir des cimenteurs pour sa chaussée, et des meules de La Ferté, alors qu'à La Capelle, on n'avait que de grossières bordelaises ; enfin, qu'il allait installer un blutoir merveilleux où la farine « monterait toute seule ». Cela ne laissa pas de faire quelque impression dans les alentours, surtout lorsque les rares clients qui se hasardaient encore à porter leur grain aux Anguilles racontèrent qu'ils avaient eu affaire à un grand et vigoureux garçon, qui déchargeait et rechargeait les sacs comme des balles de plume, et qui, en outre, se montrait d'une extrême affabilité.

Pierril, d'ailleurs, ne paraissait plus au cabaret de La Garde ; et les pêcheurs à la ligne l'apercevaient, en compagnie de son farinel, réparant le bief de son moulin, remettant des ailes au rouet, épierrant, remblayant et nivelant les chemins d'accès. Bien entendu, les cimenteurs ne vinrent pas ; mais la chaussée cessa de faire eau de partout ; les meules de La Ferté se faisaient attendre ; mais les vieilles bordelaises, soigneuse-

ment rhabillées et « entablées » par Jeantou, donnèrent de la belle farine, que l'apprenti meunier s'ingénia et réussit à faire grimper, en effet, sur le blutoir rentoilé, par un petit système de godets fixés sur une courroie sans fin. Quelle transformation ! Quelle résurrection !

La plupart ne s'y trompèrent point : tout cela était l'œuvre du farinel ; mais qu'importait ? Le moulin en bénéficia, les paysans y revinrent, et le tic tac allègre y rythma de nouveau de gais propos et des chansons.

Car Jeantou chantait, étant heureux. Non pas qu'il aimât beaucoup son nouveau maître dont il connut très vite les défauts, ni qu'il eût une absolue confiance en lui. Mais quoi ! Ce moulin était proche de celui de La Capelle. La même eau faisait tourner les deux ; et, quand il allait un instant sur la chaussée pour voir si la « païssière »[3] était pleine, il se disait que peut-être, dans cette eau fraîche et limpide s'étaient mirés les yeux noisette et les cheveux blonds de Linou. Ce ruisseau de la Durenque, qui prenait sa source dans les landes de la Gineste, où Jean, hier, était encore berger, qui traversait les prés de La Capelle, où, petit pâtre dénicheur, il avait connu son amie, et qui arrivait aux Anguilles, grossi d'une foule de sources jaillies des bruyères et des bois, n'était-ce pas comme une chaîne magique, aux anneaux vivants et fleuris, le rattachant à tout ce qui lui était cher ?

Il guettait une occasion d'aller la revoir, la mignonne, sans éveiller la méfiance du père Terral, et sans s'exposer aux railleries de son fils cadet. Un jour, enfin, vers la mi-novembre, il trouva le prétexte souhaité. La sécheresse, cette année-là, se prolongeait d'une façon désastreuse. Les sacs de seigle et d'avoine s'empilaient dans les coins. On ne pouvait satisfaire qu'un petit nombre de clients qui, à peine réhabitués au moulin

---

3 Réservoir.

des Anguilles, menaçaient de le quitter à nouveau. À La Capelle, l'étang mettait une bonne semaine à se remplir, et gardait pendant six jours ses vannes jalousement fermées, au grand désespoir de Pierril, qui levait le poing et proférait des menaces terribles contre ce tyran de Terral, lequel abusait de sa situation pour affamer le pauvre monde, en tenant clos un étang creusé pour les seigneurs au temps de la corvée…

– Ne pensez-vous pas, maître, lui dit Garric, que les barrages établis par les pêcheurs depuis trois mois retiennent aussi beaucoup d'eau qui reste oisive en route ? Si j'allais, avec une bonne pioche et un levier, crever toutes ces petites chaussées, jusqu'au « bouge » même de La Capelle ? Notre « païssière » s'en emplirait deux ou trois fois de plus, et nous contenterions nos pratiques les plus affamées…

– C'est bien pensé, Jeantou ! Va, fais ce que tu dis ; et si, pendant que tu y seras, tu pouvais pratiquer une bonne brèche dans la chaussée de Terral, ou lui démantibuler une de ses vannes, je t'en aimerais encore davantage… Mais une chaussée de quatre-vingts pans d'épaisseur ! Ah ! le brigand !…

Le farinel, sa culotte retroussée jusqu'aux genoux, sa pioche sur l'épaule, un levier dans la main, remonta le cours du ruisseau, le débarrassant, ici, d'un amas de broussailles et de gravier ; là, d'une grosse pierre éboulée du versant : plus loin, de quelqu'une de ces petites digues en mottes taillées à même les prés, et que les pêcheurs édifient en hâte pour arriver en peu d'instants à dessécher un cours d'eau au grand dam des truites et des écrevisses convoitées.

Par-ci par-là, il enleva même quelques poutrelles formant des barrages d'irrigation, en se disant qu'il était moins urgent d'arroser l'herbe des bêtes que de donner du pain à des chrétiens.

Il parcourut ainsi tous les méandres de son cher ruisseau, l'écoutant avec joie hausser le ton quand un barrage cédait sous sa pioche, agréablement distrait, tantôt par la fuite d'une truite dérangée dans sa retraite, et courant se réfugier d'un élan sous les racines des aulnes, tantôt par l'essor d'un martin-pêcheur troublé dans son affût, et qui mettait le vif éclair de ses ailes vertes sous les branches en ogive des hêtres mordorés par l'automne.

À mesure qu'il approchait du Moulin-Bas de La Capelle, une angoisse lui venait. Oserait-il y entrer ? Et sous quel prétexte ? Y trouverait-il Linou ? C'était peu probable, elle devait rester près de sa mère à l'aider dans son ménage, à coudre, à gaver les oies ou les canards…

Et comment, alors, arriver jusqu'à elle ?

Brusquement, après avoir doublé l'espèce de promontoire que le rocher de la Taillade forme, à un coude du vallon, comme pour barrer le passage à la Durenque, Garric aperçut le Moulin-Bas. Au même instant, un bruit de cascade et un soudain grossissement du ruisseau lui apprirent que les Terral avaient mis en branle leurs meules, sans attendre le jour accoutumé.

Sur la porte du moulin, droite, svelte et ses cheveux poudrés de folle farine, Aline apparut, jetant du grain à une équipe de canards, qui évoluaient dans le ruisseau et se hâtaient vers la provende.

Jeantou sentit son cœur s'arrêter : la surprise, la joie et aussi sa timidité soudain reparue, le clouèrent sur place, la gorge sèche et les joues en feu.

Il s'enhardit pourtant, releva le bord de son large feutre enfariné, fit retomber son pantalon sur ses sabots, et s'avança vers la jeune fille. Au bruit de ce pas sonore sur les pierres du gué qui

s'étend devant le moulin, Linou tourne la tête, reconnaît Jean, et, saisie, lâche brusquement les coins de son tablier relevé, où elle puisait le grain qu'elle lançait à ses canards.

– Comment ! toi ici, Jeantou ? s'écrie-t-elle. Quelle surprise !

Et elle lui tendit la main, qu'il serra un peu dans ses doigts tremblant.

La surprise de t'y rencontrer est pour moi toute pareille… Depuis quand Aline Terral est-elle meunière au Moulin-Bas ?

– Mais à peu près depuis que tu es farinel aux Anguilles… Cela n'a rien de si extraordinaire, il me semble !

– Si fait, tout de même… Ton père serait-il malade, ou ton frère ? Car ce sont eux qui, d'habitude…

– Malade, non, interrompit Linou d'un ton attristé. Mais je ne te cacherai pas que ça ne va pas bien chez nous.

– Véritablement ?

– Non, pas bien du tout. Mon père a querellé mon frère Fric… Et mon frère est parti pour le Languedoc…

– Ton frère ?…

– Oui, depuis quinze jours… Et qui sait quand nous le reverrons, ou même s'il reviendra, le malheureux !

– Seigneur ! que m'apprends-tu là ?

– Alors, je me suis mise à faire marcher ce moulin ; étant fille et nièce de maîtres, je crois pouvoir dire que je ne m'en acquitte pas trop mal, non plus…

– Oh ! Linette, fit Jean en joignant ses mains, quelle rencontre que notre double apprentissage au même moment ! Mais cela a tout l'air d'avoir été réglé par la volonté de ta sainte patronne et de mon vénéré patron… Quoi, meuniers, tous deux, à une demi lieue l'un de l'autre… et sur le même ruisseau !

– Oui, c'est curieux, en effet, ripostait la jeune fille, d'un air moitié attendri, moitié malicieux… Mais entre donc, au lieu de prendre racine là, au bord de l'eau, comme un saule ou comme un vergne…

Tous deux pénétrèrent dans le moulin, dont la porte resta ouverte. Les deux couples de meules étaient en train. Un double tic tac s'échappait des augettes terminées en tête de cheval qui versent le blé dans le tambour, en imitant le petit trot d'un attelage. Un léger nuage de folle farine emplissait le moulin, traversé par un rayon de soleil de novembre. Le blutoir faisait son double bruit de chaînes sur les poulies et de légers battements sourds, comme ceux des ailes d'un grand oiseau de nuit. Et, sous les pieds, l'eau, qui jaillissait des vannes sur les roues horizontales tournant, vertigineuses, comme des toupies géantes, poursuivait sa basse profonde et continue.

Aline grimpa sur les tambours des meules pour s'assurer que les deux trémies étaient encore approvisionnées, tordit un peu le lacet qui règle la descente du grain, tâta la farine tiède, entre le pouce et l'index, pour constater qu'elle était douce à point, donna un demi-tour de vis au levier qui hausse ou baisse la « courante »…, le tout avec l'adresse et la précision d'une professionnelle, et au grand ébahissement du farinel des Anguilles, qui la suivait d'un œil extasié, à peu près comme un chat fait d'une guêpe entrée dans la chambre.

Ensuite, elle s'assit sur un sac à demi vidé et fit signe à son ami de s'asseoir sur le sac voisin ; et quelques instants ils restèrent là, silencieux, à écouter la chanson du moulin qui berçait leur chaste amour, encore inavoué.

– Et comment t'en va-t-il, Jeantou, dans ton nouveau métier ?

– Mais je suis content… Mon maître – tu le connais assez pour en avoir souvent entendu parler – n'est pas tout à fait celui que j'aurais voulu… Mais il paraît s'être sérieusement amendé… Sa femme est peu intelligente, mais n'est pas méchante personne… Je travaille ferme, je tâche de deviner ce qu'on ne m'enseigne pas ; et j'arriverai à faire, je crois, un meunier pas plus bête qu'un autre.

– En attendant, ajouta-t-elle en se dressant et en s'acheminant vers l'autre bout du moulin, tu serais bien aimable de m'aider à vider le blutoir, puisque maître Estève, de la Salvetat, pour qui je viens de faire moudre deux sacs, s'attarde sans doute à la scierie, avec mon père, ou peut-être au Perroquet-Gris, à boire la « pauque » avec le forgeron.

– Mais de tout mon cœur, Linette, s'écria Jean.

Et il courut relever la lourde porte du blutoir, tandis que la petite meunière arrêtait le mécanisme en faisant glisser la courroie sans fin hors de la poulie qui la mettait en mouvement.

Une odeur de farine fraîchement moulue et tamisée se répandit dans l'air. Jean s'armait déjà de la pelle à ensacher, estimant que se courber sur le rebord du grand coffre, y puiser la farine, se redresser, et recommencer cent fois, était trop fatigant pour son amie. Mais celle-ci lui arracha la pelle des mains, et lui ordonna de tenir le sac béant debout, et, au fur et à mesure

qu’elle l’emplirait, de le secouer, de le soulever du sol, en l’y laissant ensuite retomber, afin que la farine y fût bien tassée. Il dut obéir ; et, une fois de plus, il admira la dextérité et la vigueur de cette fillette qui, pliée en deux, ses bras mignons ayant peine à atteindre le fond du blutoir se relevait vivement, la pelle chargée, replongeait et se relevait encore, accusant sans fausse honte ses formes jeunes et souples, tout comme si elle n’eût pas eu sur elle les regards d’un amoureux. Parfois, même, quand elle se courbait, son corsage d’humble futaine, s’entrebâillant, laissait apercevoir, dans un éclair, le haut de sa jeune poitrine émue, plus blanche que la fleur fine de la farine nouvellement blutée.

Comme Garric souhaiterait que cela durât ainsi longtemps, toujours !... Mais le sac est déjà plein. Aline pose sa pelle et prend un bord, pour le nouer solidement au bout. Le garçon rapproche les bords de toile, et la fillette, pour les entourer, glisse ses petites mains nerveuses sous les robustes poings de son compagnon. Mais, le nœud fait, elle sent deux mains prisonnières dans celles de Jeantou, qui les serre tendrement Elle fait un léger effort pour se dégager, lève les yeux vers ceux de son ami, y lit une supplication telle qu’elle baisse la tête, confuse, murmurant « Oh ! Jean !... », se cache la figure dans les bords du sac et ne bouge plus. Et le garçon, muet, sans quitter le sac qu’il maintient debout, baisse aussi la tête et pose – quelle audace ! – ses lèvres dans les cheveux de Linou. Et telle fût la minute exquise de leur vie...

Brusquement, des sabots retentirent sur les pierres du chemin, presque aussitôt une ombre apparut sur le seuil : c’était Terral. Garric avait eu le temps de relever la tête, et Line de retirer ses mains ; mais le meunier en avait vu assez pour confirmer les soupçons qui lui étaient venus depuis quelque temps.

Pour comble de malheur, un des deux moulins, privé de grain, marchait à une allure folle ; le trot du cheval de l'augette était devenu galop enragé.

Terral s'élança sur le manche de la pale, qu'il renfonça brusquement pour arrêter la roue et la meule. Puis, s'avançant vers les amoureux, haut bonnet plus redressé que jamais, il leva la main pour souffleter sa fille. D'un revers de bras, Jean para le coup et l'affront. Mais l'orage se déchaîna. Les yeux de Terral jetaient du feu, et sa voix mordante domina le vacarme de l'eau.

– Voilà de plaisants meuniers, en vérité, criait-il, qui ne savent même pas quand la meule a du grain ou quand elle n'en a plus !…

Puis, prenant à partie Garric :

– Que viens-tu donc faire par ici, farinel des Anguilles ? L'ouvrage manquerait-il, là-bas ? On dit cependant partout que vous ne pouvez plus contenter toutes vos pratiques, et qu'on se presse à votre porte comme au confessionnal la veille de Pâques… Des mensonges, tout ça, n'est-ce pas ? des inventions de ton misérable Pierril… Mais, après tout, cela ne me regarde pas… Ce qui me regarde, c'est mon moulin, et c'est ma fille ; et je ne veux pas que tu contes fleurette à celle-ci, et l'empêches de faire son travail… Je n'achète pas les meules pour les voir s'user à vide, à se frotter l'une contre l'autre… Et ma fille n'est pas pour ton nez, entends-tu ?

– Mon père, interrompit courageusement Linou, je vous assure que Jean ne m'a rien dit dont vous puissiez vous offenser… Il passait devant la porte : c'est moi qui l'ai appelé, et qui l'ai prié de me tenir le sac pour vider le blutoir, ce que je ne pouvais faire toute seule.

– Oui, oui, des explications qui n'expliquent rien… J'y vois plus clair que tu ne crois… Il en est de votre rencontre ici comme de celle de la châtaigneraie, le mois passé… Le hasard qui les amène y met vraiment trop de complaisance…

– Je vous jure, père Terral, balbutia Jean…

– Ne jure rien, tu jurerais à faux !

– Non, car je suis un honnête garçon, fils d'honnêtes gens, riposta vivement Garric, que la colère gagnait.

Et repoussant, ou plutôt, laissant choir le sac qu'il avait tenu de la main gauche jusque-là, il fit face hardiment au meunier rageur, qui poursuivait :

– Un honnête garçon ne se fût pas loué, comme toi, au moulin des Anguilles, chez un ivrogne comme Pierril, dont la fille n'est qu'une traînée…

– Père Terral, je vous répète ce que je vous ai dit, ici même : je ne suis au moulin de La Garde que parce que je n'ai pas trouvé à me louer ailleurs. Si Pierril est ivrogne, cela ne regarde que lui ; et je n'ai pas davantage à m'occuper de sa fille, qui d'ailleurs habite le Languedoc… comme votre cadet.

C'était une allumette sur un baril de poudre.

– Mon cadet ? clapit le meunier ; qui t'a dit qu'il fût allé au Languedoc ?

– C'est moi, père, intervint Linou… Est-ce que tout le monde ne le sait pas déjà ?

– En tout cas, ce n'est pas à toi à répandre ce bruit… La chose fût-elle vraie qu'elle ne prouverait rien contre mon cadet :

un garçon qui va voyager un peu, voir son frère, avocat à Montpellier, n'est pas à comparer à une petite gueuse qui...

– Encore une fois, père Terral, je n'ai pas à défendre la fille de mon maître ; je ne l'ai jamais vue, vous me cherchez noise à côté... Et si, par-là, vous voulez tromper votre fille sur mes vrais sentiments, je vais devant vous lui dire ce que je n'avais pas osé lui avouer seul à seule...

Et le brave garçon, soulevé par une soudaine poussée de courage, s'en va prendre sa petite amie par la main, et la ramenant sous la pleine lumière de la croisée devant le meunier stupéfait et que du bras droit il tient à distance :

– Aline, dit-il d'un ton ferme et grave, je t'aime ! Je t'aime comme on doit aimer, d'un amour franc et honnête, qui a grandi peu à peu avec moi, et qui ne me sortira plus du cœur... Mes parents sont de braves gens, mais ils sont pauvres. Moi-même, je ne suis qu'un apprenti meunier... C'est pourquoi je ne t'avais pas jusqu'ici déclaré mes intentions. Je te les aurais cachées encore, sans ce qui arrive. Il me semble que je ne te suis pas indifférent ; mais je ne te demande ni aveu, ni engagement aujourd'hui : quand je serai en posture de prétendre à ta main, je viendrai la demander... Rappelle-toi cette parole ; elle est sincère et je la tiendrai...

Et il lâcha la main de la jeune fille, qui rougit et baissa ses yeux pleins de larmes, heureuse, au fond, du courage et de la franchise de son ami.

Terrai s'était contenu à grand'peine pendant cette audacieuse déclaration. Ses yeux perçants trahissaient un mélange de colère et de stupéfaction ; et ses doigts se crispaient sur un levier, qu'il avait machinalement empoigné et dont, à plusieurs reprises, il avait fait mine de vouloir se servir contre ce farinel effronté. Enfin, il éclata :

– Eh bien ! voilà un f… merle qui a vite appris à siffler… Le muet d'hier parle comme un maître d'école, ou un curé en chaire… En quel temps vivons-nous ?… Toi, dit-il, en se retournant vers sa fille, et la faisant pivoter d'une bourrade, va voir si ta mère a besoin de toi pour faire la soupe ou « lever » les œufs… Tu ne remettras pas, seule, les pieds ici, de longtemps.

Linou fondit en larmes, voulut, du seuil, dire adieu à son ami ; mais, bousculée par son père, suffoquée de sanglots, elle sortit, et le meunier battit la porte sur elle. Puis, revenant vers Garric :

– Et pour toi, beau farinel des Anguilles, beau coureur de filles jolies et dotées, tu tâcheras d'attendre, sur la chaussée du Pierrillat, l'eau que je voudrai bien t'envoyer et les clients dont je ne saurai que faire… Ne viens surtout pas rôder trop près du Moulin-Bas ni du Moulin-Haut de La Capelle, mendiant ; j'ai toujours deux fusils bien chargés dans ma cheminée : prends garde à la grenaille dans les jambes…

– Vos menaces ne m'intimident pas, père Terral ; mais j'aime trop votre fille pour rien faire qui pût lui causer tort ou ennui ; et vous n'aurez pas à décrocher votre canardière, je vous en réponds !

Ce calme exaspérait de plus en plus le bonhomme. Ah ! si Jeantou n'avait eu vingt ans, des bras musclés et une taille dépassant de toute la tête celle de ce roitelet de meunier !

– Va-t'en ! va-t'en ! glapissait-il, gueux et fils de gueux !

– Pauvreté n'est pas honte, père Terral ; mes vieux et moi pouvons passer partout la tête levée.

– Vous ne passerez plus sous ma porte, en tout cas ; tu m'entends ?…

Jean était déjà dehors.

Le meunier continua à lui crier par la fenêtre des menaces et des injures.

Mais, sans répondre, l'amoureux, ayant remis sa pioche sur l'épaule, reprenait, le long du ruisseau, le chemin des Anguilles.

Resté seul dans son moulin, Terral ouvrait toute grande l'écluse de ses colères. Il trépignait, sacrait, allait de la porte au blutoir, du blutoir à la trémie, de la trémie à la croisée, d'où il montrait le poing au vallon par lequel Garric s'en allait lentement. Il jetait son bonnet à terre, le ramassait, le triturait pour le jeter encore, puis le camper de nouveau sur sa tête, où il prit en un instant toutes les formes et toutes les inclinaisons imaginables. Et quel monologue à haute voix, selon sa coutume, émaillé de jurons et ponctué de coups de pied contre le coffre à farine, ou même contre les sacs des clients… Quoi ! tout se tournait donc contre lui… Son révolté de fils s'en allait courir au « pays bas »… Le moulin des Anguilles lui reprenait une partie de sa clientèle… Et, pour comble, il fallait que ce farinel d'hier, ce Garric, ce fils d'un journalier possesseur de dix brebis et d'une chèvre, non content d'aider Pierril à remonter en selle, vînt parler d'amour à sa cadette, et s'en fît aimer !… Ah ! mais les choses ne se passeraient plus comme ça… D'abord, c'est lui, désormais, qui s'occuperait du Moulin-Bas, et non sa fille… Quant au Moulin-Haut, parbleu, c'est sa femme qui se remettrait à le faire aller, ou Linou sous la surveillance de sa mère… Oui, tout s'arrangerait ainsi… – Tout ? Non : et la scierie ? Les grandes eaux allaient arriver au premier jour. Qui ferait marcher une scierie de cette importance, avec ses deux lames toujours en train, et qui débitaient des vingt-cinq « cannes » carrées de « feuillard » dans un jour ?… Oui, qui la ferait marcher ?

– Ah ! ce fils aîné, qui avait étudié et qui plaidait, maintenant à Montpellier, et pour qui on avait dépensé si gros d'argent ! Que n'était-il resté à la maison ?… Voilà ce que c'est que l'ambition, Terral… Il fallait le garder près de toi, en faire un meunier comme toi, qui continuât ton métier et ta race… Quel vaniteux et quel sot tu as été !…

– Que faire, maintenant ? Prendre un gendre ?… Mauvais remède, car – outre que ma cadette est une têtue qui doit en tenir pour son Garric – je ne voudrais pour rien que le moulin de La Capelle tombât en quenouille, fût à d'autres qu'à un Terral… Il n'y a pas à hésiter : je vais faire écrire par le maître d'école à cet écervelé de Fric de revenir au plus tôt s'il ne veut être renié par moi et voir un étranger prendre sa place à table et au lit… Je le connais ; il doit déjà se mordre les doigts de son coup de tête ; il rentrera… Mais quelle humiliation, tout de même…

Et comme le moulin ralentissait son allure, le meunier comprit que son étang était épuisé jusqu'au niveau de la vanne ; il renfonça la pale, resta encore une minute à rêvasser dans le silence graduel de l'eau fuyante et de la meule s'endormant peu à peu… Puis, il remonta vers sa maison, toujours fiévreux, toujours trépidant, cognant ses sabots aux pierres et sacrant à mi-voix, – son haut bonnet enfariné traduisant dans l'air les agitations de sa pensée.

II

Lorsque Garric arriva aux Anguilles, il fut surpris de trouver l'écluse vomissant à plein déversoir toute l'eau descendue inopinément de l'étang de La Capelle. Il crut à quelque accident aux roues ou aux leviers, et hâta le pas. Le moulin était simplement arrêté faute de meunier ; et plusieurs valets ou servantes de ferme, avec leurs attelages, attendaient, furieux, devant la porte, qu'on voulût bien muer leur grain en farine.

En hâte Jean emplit les trémies, leva la vanne, mit en marche le blutoir, s'efforça d'apaiser les bouviers en donnant une brassée de foin à leurs bœufs, et parvint à réparer à peu près le dommage occasionné par la fugue de son maître, et aussi – il ne se le dissimulait pas – par son retard à lui auprès de Linou, au moulin de La Capelle. Le dernier setier de seigle s'égrenait de l'augette dans le tambour, quand on aperçut Pierril qui descendait le raidillon, titubant, chantant faux et à tue-tête.

– Qu'est-ce que je disais ? s'écria gaiement le bouvier des Devèzes. Il vient d'arroser la farine amassée depuis quinze jours dans son gosier... Il paraît, d'ailleurs, que rien ne donne soif de vin comme de voir couler l'eau.

Et tous de rire bruyamment de l'air ahuri de l'ivrogne arrêté devant la passerelle qui, du sentier de traverse venant de La Garde, enjambe le ruisseau et donne accès au moulin par la porte du pignon, quand on veut éviter les détours du chemin que suivent les attelages.

Il restait à Pierril assez de lucidité pour pressentir un danger, car le ruisseau coulait à pleins bords, et lui ne se sentait pas

très solide sur ses jambes. Et puis, les voix et les rires des plaisants le troublaient un peu. Celui des Devèzes lui criait :

– Attention, Pierrillou, il n'y a pas de garde-fou, et ce serait dommage de mouiller le vin que tu as bu…

– Le fait est, répondait le meunier, que depuis longtemps je n'avais vu pareil déluge… Il a donc plu depuis que je suis parti ? Je ne m'en serais pas douté… En tout cas, il est bon de faire un bout d'oraison avant de s'aventurer…

Il se découvrit, en effet, joignit les mains et ironiquement psalmodia :

– Ô vin rouge, bon vin rouge de Broquiès et de Brousse, protège ma droite, vin blanc doux de Gaillac, vin blanc sec de Lincou, soutiens ma gauche si elle faillit.

– Amen ! hurlèrent joyeusement les bouviers.

Et Pierril se risqua, hésitant, sur la passerelle formée de deux poutres non équarries, mal assemblées et laissant voir, à travers les fagots de broussailles et les mottes de terre qui les reliaient, l'écume de l'eau grondant au-dessous. Cent fois, le meunier avait passé là, même de nuit, sans encombre. Mais cette fois, soit que le dieu des ivrognes l'eût abandonné et que le diable s'en mêlât, soit qu'il fût troublé par les rires et les railleries des valets, il s'arrêta au beau milieu de la passerelle, oscilla comme un arbre coupé, pencha à droite, voulut se rejeter brusquement à gauche, glissa sur l'aubier humide d'une des poutres et tomba dans le courant. Ce fut un cri général… Jean se précipita en aval, attendit son maître à un étranglement du ruisseau, se cramponna d'une main à un saule, empoigna de l'autre le noyé par le fond de sa culotte et le hissa non sans peine, sur la berge, à demi suffoqué, à demi dégrisé aussi, geignant comme un enfant, puis jurant comme un damné.

On le porta devant le feu. Sa femme se lamentait, jetait des genêts secs sur les chenets ; mais, malgré la flamme haute et joyeuse, Pierril grelottait : il fallut le coucher. La fièvre et le délire se déclarèrent, et Jeantou dut partir chercher Cabirol, le médecin de Saint-Jean, une espèce de docteur Tant-Pis, à moitié fou, qui terrifiait ses malades en leur déclarant, dès l'abord, qu'ils étaient f… us, – ce qui ne l'empêchait pas d'en remettre quelques-uns sur pied.

Cabirol arriva au trot d'une jument étique, diagnostiqua une congestion pulmonaire double, et repartit, disant à Garric qu'il ne reviendrait que si, le surlendemain, il n'apprenait pas que le meunier était trépassé…

Et le pauvre farinel fit une seconde fois les quinze kilomètres qui séparent La Garde de Saint-Jean pour aller quérir les remèdes, sangsues et ventouses, et mettre à la poste une lettre, par lui écrite tant bien que mal sous la dictée des Pierril, qui réclamaient à grands cris leur fille Mion.

Le malade passa quelques journées et surtout quelques nuits terribles. On fit venir le curé de La Garde, l'ancien curé de La Capelle, l'abbé Reynès, celui-là même qui avait préparé à leur première communion Aline et son ami Jean. C'était un prêtre excellent, dévoué, charitable, et aussi plein d'esprit, de bonhomie et de rondeur, un peu gaulois même à l'occasion, et n'ayant peur ni des choses ni des mots. Pierril l'accueillait en se tournant vers la muraille. Mais l'abbé en avait vu d'autres : il eut recours aux grands moyens, et fit au malade une telle peinture du cercle de l'Enfer réservé aux meuniers voleurs et ivrognes, que le pécheur, terrifié, se confessa, jura de ne plus boire que de l'eau, et reçut les derniers sacrements avec une piété édifiante. Et, le troisième jour, Cabirol étant revenu, il ne put cacher sa surprise d'avoir été « mis dans le sac », comme il disait, par cette canaille de meunier.

– Je te rattraperai, grogna-t-il… En attendant, tu peux te considérer comme à peu près sauf pour cette fois, à condition de ne pas retourner à La Garde de six semaines, et de ne boire que de l'eau de prunes ou du bouillon de veau. J'attends en récompense le premier plat de truites que tu pêcheras ou le premier levraut pris à tes collets. Bonsoir.

Pierril, rassuré, put, deux jours plus tard, se convaincre qu'à quelque chose malheur est bon. Le soir, à une heure avancée de la nuit, au moment où Garric, fatigué d'une journée de rhabillage des meules, et de toutes ses courses après le médecin, le curé et les remèdes, venait de grimper au galetas où était sa maigre couchette, il entendit le bruit d'une carriole qui s'arrêtait devant le moulin… Presque aussitôt on frappa à la porte ; et, à la question de la meunière : « Qui est là », une voix de femme répondit :

– C'est moi, Mion…

La fille de Pierril était revenue.

Jean entendit le bruit du verrou qu'on tirait, de grandes exclamations, des baisers, les gémissements trempés de larmes, et pourtant quasi joyeux, du meunier. Il risqua un œil curieux par une des fentes du plancher, et aperçut, écroulée au pied du lit du malade, une grande personne en vastes falbalas, dont le chapeau et le buste cachaient la tête et l'oreiller de Pierril, tandis que la jupe – c'était le beau temps de la crinoline – couvrait presque tout le parquet, entre l'alcôve, la table et le foyer. Plus de doute : c'était bien là cette Mion que lui, Garric, n'avait jamais vue, mais dont il avait si souvent entendu parler, parfois méchamment, comme par Terral, parfois aussi comme d'une bonne fille, par Pierril et sa femme, et même par quelques-uns de leurs clients.

Il se coucha, s'endormit tard, malgré sa fatigue, et vit d'abord en rêve Linou avec des cheveux roux et une crinoline. Ensuite, il repêcha trois ou quatre fois Terral se noyant dans la chaussée du Moulin-Bas… Enfin, il poursuivit – voulant crier et ne le pouvant – un loup enragé qui se jetait sur son troupeau de la Gineste… L'appel d'un bouvier matinal l'arracha à ses cauchemars ; et il descendit donner aux meules leur déjeuner de seigle et d'avoine.

Quand il rentra pour déjeuner lui-même, il trouva la Mion assise devant le feu et se chaussant. Elle avait ses cheveux de comète négligemment tordus sur la nuque, et une belle camisole blanche flottait autour de sa taille robuste, encore mal affinée par un court séjour à la ville. Elle tourna à demi la tête, au bruit de la porte, et fit un petit salut de la tête au garçon meunier, qui avait soulevé son chapeau enfariné ; puis, elle se remit à lacer ses bottines. Mais la meunière, qui revenait de donner à manger à ses cochons et à ses oies, s'empressa de présenter sa fille à son farinel :

– C'est notre fille, Jeantou, notre brave fille, notre Mion, qui revient de Montpellier pour soigner son père.

Et, aussitôt, une voix dolente sortit de l'alcôve ; une main décharnée écarta les rideaux.

– Eh oui, c'est Mion, ma belle Mion, modula Pierril semi geignant, semi riant… Oui, c'est bien elle… Je croyais avoir rêvé, l'avoir vue dans la fièvre… Mais non, c'est ma fille, c'est bien ma fille…

Et il éclata en sanglots. Mion alla l'embrasser. Il la tint longuement contre lui.

– Es-tu belle et brave, pourtant !… Regarde-la, Jean. Comment la trouves-tu, la Mion du moulin de La Garde ?… Et si

bonne !… Ah ! j'en connais qui ne seraient pas ainsi revenues de la grande ville pour assister leur père malade, bien sûr…

Il pleurnicha et hoqueta encore. Mion s'efforçait de le calmer :

– Mais si, papa, toutes auraient fait comme moi ; c'est si naturel !… Allons, ne pleurez pas ainsi, cela vous fait mal… Pourquoi pleurer ? Vous serez bientôt guéri ; dans dix jours, vous irez à la piste ou à la pêche.

– Tu crois cela, toi aussi, comme Cabirol ? Dieu t'entende !… J'ai été bien bas, bien bas, ma pauvre Mion… Ah ! sans ce brave garçon qui mange là sa soupe, et que mon saint patron m'a inspiré l'idée de louer, à la foire de la Saint-Michel d'Arvieu, j'étais noyé ; l'eau m'emportait jusqu'à Montauban ou jusqu'à Bordeaux… Ah ! je te recommande, fillette, cet excellent Garric… Que devenais-je sans lui ?

La Mion, s'arrachant enfin à l'étreinte paternelle, s'était retournée vers le garçon qui, un peu gêné, baissait le nez dans son écuelle. Elle se leva, et, avec une longue grâce un peu apprêtée, tendit sa main blanche, ornée d'une bague, à Jeantou, qui la prit gauchement dans la sienne en rougissant.

– Merci, Jean Garric, articula la belle rousse d'une voix profonde et veloutée. Je savais déjà, par les fils Terral, dont le cadet venait d'arriver à Montpellier rejoindre son frère l'avocat, que mon père avait eu la main heureuse en te louant, et que, grâce à toi, le moulin des Anguilles reprenait du renom…

– Ah ! les fils Terral t'ont dit ça ? glapit soudain Pierril. Tu fréquentais ces gens-là, les fils de mon ennemi acharné, qui a juré ma ruine, qui se réjouit quand je suis dans la peine, qui eût fait brûler un cierge, à l'église de La Capelle, si je m'étais noyé… Tu avais là de jolies connaissances !

– Mais, papa, se récria Mion, courant au malade et le câlinant de nouveau, vous exagérez tout… Je ne veux pas défendre le vieux Terral ; j'admets qu'il ait des torts envers vous…

– Des torts ! des torts !… C'est un misérable, je te dis…

– Soit, papa ; ne vous mettez pas en colère… Terral est un mauvais voisin, je suis d'accord avec vous sur ce point… Aussi, je ne parlais que de ses fils, qui ne lui ressemblent pas, je vous assure… L'aîné, qui est avocat, m'a aidée à me placer chez un de ses confrères, dont la dame paye bien et n'est pas regardante… Et le cadet, Fric, m'a paru vif, éveillé, toujours prêt à rire et à s'amuser…

– Tiens, tiens, pensait Jeantou, qui, ayant achevé sa soupe, fermait son couteau et se levait de table, la Mion aurait-elle essayé d'attirer le cadet Terral dans ses toiles ?…

Et, ayant salué silencieusement, il retourna à ses meules.

III

Le lendemain, la neige tomba. Elle tomba doucement, lentement, large et grasse, tout un jour et toute une nuit, couvrant le pays d'un mol édredon d'un pied d'épaisseur. Seul, parmi toute cette splendeur le ruisseau traçait dans la vallée sa ligne sinueuse, si noire, maintenant, par contraste, qu'on eût dit une coulée d'encre ; et sur les versants escarpés, quelques rocs sortant des bruyères, quelques chênes et quelques châtaigniers aux troncs énormes, blancs du côté du vent, sombres de l'autre, semblaient des gueux emmantelés d'hermine. Un silence profond, ouaté, pour ainsi dire, enveloppait le vallon, troublé à peine, – le jour, par quelques croassements de corbeaux demandant de la chair : « Car ! car ! » ; la nuit, par les hurlements des loups, là-haut, sous les futaies de Roupeyrac.

Puis, le ciel s'éclaircit ; une âpre bise fouetta la neige avec un grésillement aigu et métallique, en emplit les chemins creux, où elle acquit peu à peu la consistance de la pierre, et rendit impossible tout charroi.

Aussi, les meules du moulin des Anguilles n'eurent bientôt plus de grain à broyer. D'ailleurs, les glaçons immobilisèrent les roues et les vannes et mirent au déversoir comme une chape de plomb. De temps à autre, on entendait sur le coteau le craquement d'un arbre croulant sous le poids de la neige, ou s'éclatant sous la morsure d'un froid tel qu'on n'en avait pas subi de semblable depuis vingt ans.

Que faire, par un temps pareil et dans une pareille solitude ? Pierril, lui, allongeait ses maigres jambes devant un tronc de châtaignier embrasé et crépitant. Sa femme filait des étoupes

sur une quenouille de noisetier, ou tricotait des bas, ou reprisait des hardes, ou gavait à l'étable une douzaine de canards. Mion, elle, trouvait longues les journées et les veillées. On s'apercevait vite, à regarder seulement ses mains soignées, que l'aiguille ne lui piquait pas souvent les doigts et que, pour être bonne à Montpellier, elle ne devait pas s'y adonner à de bien rudes besognes. Elle avait apporté au fond de sa malle quelques romans-feuilletons, qu'elle lisait ou relisait avec componction, les déclarant « bien écrits ». Mais on ne peut pas lire tout le temps ; d'autant plus qu'en décembre l'ombre descend vite, et que le « calèl », alimenté d'huile grossière de chènevis, ne donnait qu'une clarté fumeuse à laquelle Mion ne voulait pas fatiguer ses beaux yeux vert d'eau.

Elle essaya bien d'accaparer Garric et de bavarder avec lui, pendant qu'il rhabillait ses meules, renouvelait augettes ou fuseaux, et raccommodait poulies ou courroies, avec une adresse surprenante chez un berger d'hier. Elle allait le relancer dans le moulin au risque de s'enfariner les jupes, où même à la scierie ouverte à tous les vents, quitte à geler le bout de son nez rose et délicatement relevé. Mais le farinel, comme on sait, n'était guère loquace de nature ; sa timidité originelle le reprenait, d'ailleurs, devant cette grande fille aux prunelles inquiétantes, au passé quelque peu décrié et suspect… Il répondait laconiquement, froidement aux questions de la Rousse ; et la conversation tombait bientôt. Mion, frissonnante, retournait vite s'asseoir devant le feu, entre son père égrotant et geignard, deux chats grands croqueurs de souris, mais inoccupés durant le jour, et Kalba, un chien fauve à longs poils et à long museau, qui cumulait les fonctions de chien de garde, de chien ratier, de chien de chasse… et même de chien de pêche, – oui, de pêche : quand le meunier, ayant mis le ruisseau à sec ou à peu près, traquait les poissons dans les « gourgues », il chargeait Kalba de les arrêter au passage, ce qu'il faisait à merveille, de la griffe et de la dent, jetant même parfois sur le pré, d'un brusque coup de gueule, une belle truite qui avait essayé de forcer la consigne…

– Il n'est guère aimable, votre farinel, père, disait Mion, boudeuse et ennuyée. On ne peut lui arracher que des « oui », des « non », des « certainement », des « ni plus ni moins ». Il n'a pourtant pas l'air trop bête…

– Et il ne l'est pas, fillette, tant s'en faut… Il l'a prouvé… Sans lui, j'étais perdu, et mon moulin avec… Ah ! quel garçon laborieux, adroit et honnête !… trop pour la corporation, ajoutent les malins…

– Alors, c'est qu'il me déteste…, ou que je lui fais peur ?…

– Peut-être bien, Mion… Il est timide, embarrassé comme une fille ; et dame ! toi, avec tes airs d'impératrice, tes attifements de demoiselle… Et puis…

– Et puis ?…

– Et puis, Mion, je crois bien que Jean en tient déjà pour une autre.

– Vraiment ? Pour qui ?

– Je n'affirme rien, non… M'est avis, pourtant, que, s'ils se sont querellés avec le vieux Terral, le mois dernier… (C'est le maître de La Salvetat, maintenant mon client, qui m'a conté ça). – Si donc ils se sont pris de bec, au Moulin-Bas, le seul motif de la colère de Terral n'était pas que Garric soit entré à mon service et ait remis en bon point mon moulin… Je soupçonne un petit sentiment de Jean pour la cadette de Terral, la fine et accorte Linette.

– Alors, Jeantou serait amoureux ? s'écria Mion, dont les yeux flambèrent.

– Il peut y avoir de ça… Le père Terral, peu endurant, autoritaire et vaniteux par-dessus tout, aura eu vent de la chose, et…

– Ah ! ah !… ce sournois de Jean ! ajouta la belle rousse avec un sourire malicieux et amusé…

Et déjà pointait en elle un vague désir d'émoustiller ce garçon si réservé, et de supplanter dans son cœur cette petite Linou, contre laquelle elle nourrissait un peu de la rancune de son père pour tous les Terral… Ah ! ce Jean !… sous ses airs de glaçon, il s'avisait d'être amoureux, et d'une autre que Mion… On verrait bien !…

Et, dès ce moment, elle tourna encore davantage autour du farinel, mettant en jeu tout son arsenal de questions insidieuses, de frôlements électrisants, de sourires et d'œillades incendiaires. Rien n'y fit, – du moins, apparemment. Au fond, le brave garçon se sentait troublé, mal à l'aise auprès de l'ensorceleuse. Elle voulut qu'il jouât aux cartes avec elle : Jeantou ne connaissait ni l'écarté, ni la « bourre », et n'avait aucune docilité à s'instruire. Elle essaya de la lecture, côte à côte, dans le même livre, à tour de rôle : le garçon meunier savait à peine lire les prières de la messe et l'almanach de Mathieu de la Drôme ; et il trouvait vite quelque prétexte pour fausser compagnie à son inquiétante institutrice.

Un jour, il fut mis à rude épreuve : Mion l'emmena à la recherche d'une portée de chatons qu'elle avait entendu miauler dans la grange, sur un haut tas de foin. Jeantou dut lui tenir l'échelle, du sommet de laquelle elle dégringola et se renversa dans les bras du garçon tout décontenancé, mais qui ne mit nullement à profit une si favorable occasion. C'est qu'il était gardé par son amour ; et plus la Mion se faisait provocante, plus tout son cœur à lui volait vers la fille de Terral, vers sa petite amie Linou, si honnête et si réservée. Ah ! qu'il eût voulu la revoir, échanger avec elle une promesse nouvelle, une nouvelle espé-

rance ! Il lui semblait que cela suffirait pour le préserver de tout danger, pour calmer la fièvre qui, le soir s'allumait dans ses veines et chasser les rêves troubles qui agitaient maintenant ses nuits.

Il crut dissiper toutes ces images et ces obsessions en allant embrasser ses parents, qu'il n'avait pas revus depuis deux mois. Noël lui en fournit le prétexte. Douze fois déjà, le soir, vers neuf heures, tous les clochers du Ségala avaient annoncé la nouvelle de la Nativité, en éparpillant sur la campagne éclatante et glacée leurs « trignons » cristallins et joyeux. Ces voix mystiques avaient peine à descendre jusqu'au fond de la gorge sauvage des Anguilles ; mais Jean en avait d'autant plus la nostalgie, et aussi le désir d'aller à la messe de minuit dans la petite église de La Capelle-des-Bois, d'entendre les cantiques qu'il y avait chantés étant enfant, d'apercevoir peut-être Linou faisant ses dévotions, – qui sait ? – de la rencontrer sous le porche, à la sortie, et d'échanger avec elle deux mots de souvenir et d'amitié.

Donc, la veille de Noël, un peu avant la nuit, il dit à Pierril :

– Maître, puisque, ce soir, je ne ferai faute ici à rien ni à personne, je vous demande la permission d'aller revoir mes anciens, et d'assister à matines avec eux.

Pierril fit quelques objections : La Capelle était à près d'une lieue, le temps affreux, les chemins impraticables. On pouvait rouler dans un trou, se casser une jambe sur la glace… Et il y avait sûrement des loups dans la contrée… Ne vaudrait-il pas mieux se contenter des « matines chaudes », c'est-à-dire d'une bonne veillée au coin du feu, là, près de son lit, entre la Pierrille et Mion ?…

La belle rousse ne disait rien, mais ses lèvres avaient une moue significative.

Pourtant, Garric tenait à son idée. Ayant obtenu congé, il passa sa veste neuve, sa blouse par-dessus, coiffa son large feutre des dimanches, prit, derrière la caisse de la pendule, un solide bâton de houx hérissé de nœuds et ferré à la pointe, promit de revenir avant le jour, et partit sans remarquer que Mion détournait la tête, et ne lui rendait même pas son : *A Dé sias !*

IV

Pauvre demeure que celle des parents de Jean Garric ! Bâtie en retrait sur le bord d'un ancien chemin raviné et pierreux, quoique noblement appelé encore le « chemin royal », elle ne se composait que d'un petit rez-de-chaussée et d'un galetas. Deux lucarnes à celui-ci, la porte et une fenêtre à celui-là, ouvrant sur une étroite cour ; et, adossée au pignon, une étable surmontée d'un poulailler. Le tout séparé du chemin par une fermeture à claire-voie.

Quand Jeantou arriva devant le misérable logis qui, sous la neige et dans la brume, paraissait bien plus indigent encore, une très faible lumière en sortait par l'unique fenêtre, à travers les étroits carreaux givrés, dont deux sur six étaient en papier, et dont un troisième, récemment brisé, était remplacé par un paquet de vieilles hardes enfoncé en tampon dans l'ouverture.

De l'intérieur, sa vieille chienne de berger, Pitance, qu'il avait ramenée de la Gineste, lança deux ou trois abois ; mais bientôt, reconnaissant le visiteur, elle se mit à gratter sous la porte, en poussant de petits cris de joie et de tendresse. Et Jeantou, pressant le loquet, entra en disant :

– Bonsoir à tous !

Pitance, la première, l'accola, lui plantant ses deux pattes sur la poitrine et lui passant sa langue sur la figure comme lorsqu'il était enfant. Puis, ce fut au tour de la mère Garric, qui, en hâte, avait posé son écuelle à demi pleine ; enfin, le père Garric qui, assis à un bout du pétrin servant de table, coupait des tranches de pain noir dans son assiette, pour une deuxième ration

de soupe maigre, se dressa, non sans quelque peine, étant rhumatisant, pour embrasser aussi son garçon.

– Pauvre petit ! s'exclamait la mère. Quelle surprise tu nous fais !… Est-ce que c'est un temps à voyager, pour un chrétien ?

– Mais oui, maman, une veille de Noël !…

– Bien répondu, Jeantou, disait gaiement le père. À ton âge, un peu de froidure n'est pas fait pour faire peur… Il y en a pourtant du mauvais temps, ajouta-t-il en regardant attentivement le jeune homme dont les cheveux étaient poudrés de givre et la blouse raidie et ballonnée.

– Il y en a, en effet, répliqua Jean en s'approchant du feu, qui dansait joyeusement sous la marmite, et en allongeant vers la braise ses gros brodequins aux lacets desquels pendaient des boules de neige congelée.

Pitance oubliait sa soupe et les croûtes de pain moisi qu'on lui jetait pour appuyer sa tête sur le genou de son jeune maître, et le regarder tendrement dans les yeux, avec, dans la gorge, de petits gloussements qui en disaient plus que de longs discours.

La mère activait le feu. Le père avait laissé en suspens la taille de son pain ; et le chat gris tigré, à l'autre coin de l'âtre, dardait aussi ses rondes prunelles jaunes sur le visiteur, et faisait son ronron le plus sonore pour fêter son retour à sa façon.

– Tu n'as pas fait collation, sûrement, mon brave petit… Il n'est que six heures, et tu as dû quitter le moulin des Anguilles assez tôt…

– Je mangerai avec vous une assiette de soupe, s'il en reste.

– Il en reste un peu, oui…

– Pas fameuse, tu sais, mon garçon, la soupe de la « bourgeoise », ce soir, dit Garric, railleur.

– Pas fameuse…, pas fameuse…, bougonna sa femme… Tu sais bien que c'est aujourd'hui vigile, et que l'huile de chez la Bazilatte, n'est guère supérieure à celle de notre « calèl ». Mais j'ai des œufs, et nous ferons une « grélade » de châtaignes comme dessert.

– Parfait, maman.

Et Jean, prenant sa mère par le cou, l'embrassait bruyamment.

– Assez, assez, mon gros ; tu m'étouffes, criait la bonne femme, ravie, au fond de retrouver son Garrigou toujours plus fort, toujours plus beau, toujours plus affectueux.

Deux minutes après, il était assis en face de son père, et tous deux mangeaient gravement, lentement, échangeant de brèves répliques, tandis que la mère mettait la poêle sur le feu, cassait et battait les œufs, avivait la flamme, – vaillante, alerte, trottinant menu avec un bruit de sabots fêlés, et, de temps en temps, une menace au chat qui s'approchait curieusement de la poêle crépitante ou du buffet resté entr'ouvert.

Quand les œufs furent cuits et les châtaignes grillées, elle vint s'asseoir au bout de la table, entre les deux hommes, et tous les trois, les fronts inclinés l'un vers l'autre, les coudes se touchant presque, unis, heureux dans leur pauvreté, causèrent longuement… Ils parlèrent, cela va sans dire, du moulin des Anguilles, du meunier et de la meunière…, et aussi de « cette belle demoiselle Mion », revenue du Languedoc, avec des crinolines

plus amples, avait-on dit à la mère Garric ébahie, que celles de la femme du maire et des dames du château.

– Est-elle vraiment jolie ?

– Oui…, pas mal… Trop rousse à mon goût, cependant. Pas mauvaise personne, d'ailleurs… Je pense qu'au premier jour, son père étant presque guéri, elle va reprendre sa volée ; le moulin des Anguilles n'est pas une cage pour un tel oiseau…

Ici, un silence. Jean avait une question qui lui brûlait les lèvres : que faisait-on au moulin de La Capelle ? Mais il n'osait la poser. Enfin, il s'avisa d'un détour.

– À propos de la Mion, fit-il, il paraît qu'elle fréquentait les fils Terral, à Montpellier… Est-ce que le cadet y est encore, ou s'il est rentré ?

– Il n'est pas revenu, dit Garric, et c'est une grande affliction pour cette famille : le père Terral en a vieilli de dix ans… Il ne décolère plus, paraît-il… Il s'attarde même au Perroquet-Gris, rabroue ses clients, en perd un bon nombre, malmène ensuite sa femme et sa fille cadette, – deux saintes, – sans lesquelles la maison sera bientôt perdue…

– Ah ! père, que me dites-vous là ? Les pauvres gens, comme je les plains !

– Rose et sa fille sont à plaindre, en effet, reprit la mère Garric ; mais Terral, entre nous, a bien un peu cherché ce qui lui arrive. Il était vraiment trop glorieux, trop fier avec le pauvre monde… Et puis, pas beaucoup plus de religion que ses frères, et aucun scrupule à faire marcher ses moulins les soirs des dimanches… Tôt ou tard, vois-tu, Jeantou, on se trouve mal d'avoir quitté le droit chemin.

– Mais, maman, la bonté, la charité de la mère Terral et de sa cadette méritent l’affection de tout le pays…

– Pour elles, on ferait tout, je te le répète ; mais il faudrait à Terral un gendre sérieux et allant.

Jean rougit. Il n’avait jamais osé s’ouvrir à ses parents de son amour pour Aline, ni, par conséquent, de la scène violente qu’il avait eue avec Terral, au Moulin-Bas. Pour cacher son trouble, il prétexta qu’il avait les pieds gelés et alla s’asseoir au coin du feu.

– Un gendre…, un gendre, fit le père Garric, cela se trouve, en cherchant un peu… Je crois bien que Terral n’est pas très bien dans ses affaires, pour le quart d’heure. Mais la petite est si intelligente, si affable…

– Tout ce que tu voudras, Garric, interrompit la mère ; mais elle est difficile et regardante sur le choix d’un mari, et elle a bien raison… Plusieurs se sont présentés, ces derniers temps, dont quelques-uns étaient riches, et elle les a, paraît-il, tous refusés d’un petit non bien sec, – même Gilbert des Prades, un noble, s’il te plaît ! Le père Terral entra, à cette occasion, dans une colère affreuse, et peu s’en fallut qu’il ne battît sa femme et sa fille. On dit même que la pauvre Linette aurait avoué à la Sœur Saint-Cyprien que, n’était le crève-cœur de laisser sa mère seule, elle serait, depuis, partie pour le couvent.

– Pour le couvent ! fit Jean, stupéfait.

– Mais oui, pour le couvent… Que vois-tu là de si extraordinaire ? Le couvent, c’est tout ce qui reste aux filles bien élevées quand on veut les marier contre leur gré.

Jean demeura silencieux, le cœur affreusement serré.

Tout à coup, des carillons éclatèrent dans la nuit claire et glacée ; et le jeune homme se leva, déclarant son intention d'aller à « matines » avant de retourner chez son maître.

Le père Garric ne l'approuva guère ; mais la mère le félicita d'avoir conservé ses croyances et ses bonnes pratiques :

– Cela te portera bonheur, Jeantou, j'en suis sûre, et tu prospéreras.

– Je le souhaite, maman, afin de vous aider un peu, ce que je n'ai guère pu jusqu'ici… Pierril ne me payera mes gages qu'à la Saint-Jean, sans doute ; pourtant, quelques petits travaux, que je fais tout en surveillant la scie ou les meules pour les fermiers de La Salvetat, de Griac ou de Vayssous, m'ont valu quelques pièces blanches ; les voilà. Vous vous en achèterez, vous, maman, un fichu et des galoches, et vous, père, un baril de bon vin et une charretée de bois, si Terral, qui m'en veut de m'être loué chez Pierril, oubliait de vous en fournir la provision accoutumée.

Et le brave garçon tira de la poche intérieure de sa veste et glissa dans le tablier de sa mère une petite bourse de grosse toile nouée d'un lacet de cuir. Puis on s'embrassa tendrement, longuement.

La porte ouverte, Pitance s'élança dans la cour, croyant qu'on l'emmenait ; il fallut la gronder, la menacer même pour la faire rentrer, toute penaude, la queue et l'oreille basses. Et Jeantou, ayant repris son bâton ferré, s'enfonça de nouveau dans la nuit. Le père Garric referma la porte, poussa le verrou, et retourna vers le feu presque éteint.

– Encore une mauvaise nuit, Mariannou, dit-il à sa femme. Quelle bise ! Bon pour les jeunes, des « matines » pareilles… Allons nous coucher…

– Pas avant d'avoir fait la prière, peut-être… Une veille de Noël !… Tu deviens donc de plus en plus « huguenot » ?

Maugréant un peu, Garric se leva, fléchit la taille, plia légèrement les genoux sur le dos de sa chaise inclinée, ses coudes sur la plus haute traverse, ses talons nus au foyer, ébaucha un vague signe de croix et répondit, un peu à tort et à travers, en bredouillant et en bâillant, aux pater, aux avé et aux litanies récités à voix haute et claire par la dévote Mariannou.

Dehors, le vent sifflait ; à l'étable, le bélier agitait sa sonnaille ; Mariannou prolongeait sa pieuse mélopée, au chant des cloches qui appelaient toujours laboureurs et bergers vers la crèche de Jésus enfant.

V

Jeantou fut cruellement désappointé : Linou n'assistait pas à l'office de minuit. Seul, le père Terral, soucieux, muet, occupait le banc de famille. Et, du coup, cette église de La Capelle, avec ses cierges, son encens, sa crèche naïve et ses cantiques, et toute une population recueillie et fervente, parut au pauvre amoureux déçu froide, muette et vide…

Il traversa le village, où, derrière quelques vitres, la bûche de Noël et le calèl du réveillon faisaient danser de maigres lueurs. Dans une auberge même on chantait, et il eut un instant la tentation d'y entrer, dans l'espoir d'entendre des voix connues ou amies, ou de boire pour se réchauffer ; mais il n'osa pas : une nuit de Noël !… Non… Et, le cœur serré de se sentir seul, désemparé, il enfila le chemin creux bordé de chênes et de houx qui dévale vers les Anguilles par la Croix-des-Perdus et la bergerie de Fonfrège. Nul bruit dans la campagne éclatante et déserte, sauf un aboi lointain, – qui peut être celui d'un loup affamé, – et toujours, par rafales, le sifflet grésillant de la bise sur la neige aux reflets métalliques et aux minuscules et innombrables constellations.

Garric marchait à grands pas, son bâton ferré sonnant sur les pierres ou sur la glace. Jadis, il n'eût pas ainsi voyagé, la nuit, sans entonner une chanson. Mais le cœur désolé fait la gorge aride et muette. De temps à autre, si vigoureux fût-il, il se sentait frissonner. Ah ! comme on a davantage froid quand on est malheureux !

Comme il longeait la bergerie de Fonfrège, – une bergerie d'été et qui, l'hiver, restait inoccupée, – du portail entr'ouvert

sortit une femme emmantelée et encapuchonnée qui prit vivement le bras du jeune homme et se serra contre lui.

– « Jean ! » fit-elle d'une voix étouffée. Le garçon recula d'un pas, regarda sous la capuche où luisaient deux yeux ardents, et, stupéfait, s'écria :

– Quoi ? C'est vous, mademoiselle Mion ? Vous ?

C'était la belle rousse, en effet, qui avait passé par-dessus sa robe la mante noire de sa mère, et en avait rabattu le capuchon sur ses cheveux d'or.

Garric restait immobile de surprise, sans oser cependant repousser la jeune effrontée, qui avait noué ses deux mains sur son bras et, frissonnante, disait, d'une voix basse, entrecoupée :

– Oui, c'est moi, Jeantou…, c'est moi, Mion, qui suis venue t'attendre là…, parce que je m'ennuyais, au moulin, en ton absence… Tu comprends ça ?… Et puis, parce que j'avais peur aussi qu'il ne t'arrivât malheur en route…, par cette nuit horrible…, parce que…, parce que, tu as beau faire semblant de ne pas t'en apercevoir, j'ai pour toi beaucoup d'amitié…

Et, comme Jean faisait un geste pour se dégager :

– Ne te fâche pas, Jeantou !… Ne sois pas méchant pour la pauvre fille qui ne te demande rien que de la laisser t'aimer… un peu…

Ici, un nouveau mouvement du farinel, mais sans rudesse, et qui n'aboutit qu'à rendre Mion plus caressante et plus ensorceleuse… Il voulait lui parler sévèrement, lui représenter qu'il n'est pas convenable pour une jeune fille de quitter son lit, la nuit de Noël, pour courir les chemins…, que, d'ailleurs, lui, Jean Garric, avait son cœur autre part, qu'il aimait de grand amour

Aline, du moulin de La Capelle, et qu'il n'en aimerait jamais d'autre que celle-là… Mais rien de tout cela ne put sortir de sa bouche ; il n'osa même pas dénouer l'étreinte des mains sur son bras, par crainte de blesser l'amoureuse et de la faire rouler sur le sentier glissant où il avait peine à se tenir d'aplomb lui-même en s'appuyant sur son gourdin ferré.

Et Mion adoucissait de plus en plus sa voix, et, sous sa capuche à moitié relevée, dans sa chevelure d'or ébouriffée et poudrée de givre, ses grandes prunelles verdâtres s'alanguissaient et achevaient de griser ce robuste garçon de vingt ans, d'une chasteté absolue jusqu'à ce jour, mais que poignait un vague besoin d'aimer. Son âme ne gouvernait plus ses sens ; il s'abandonnait.

– Eh bien ! Jeantou, poursuivait l'enjôleuse, est-ce que ce n'est pas gentil de marcher l'un contre l'autre, en causant de bonne amitié ? Ne sens-tu pas qu'il fait moins froid ?… Est-ce que je te semble laide ou déplaisante ?… Peut-être tu t'es imaginé que je cherchais un épouseur, et que je voulais t'attacher pour toujours au moulin de mon père ?… En ce cas, détrompe-toi : je ne me marierai pas ici ; le pain y est trop noir, et trop dur à gagner… J'ai goûté de la ville ; j'y retournerai. Et puis, de Montpellier, je pourrai, de temps en temps, envoyer un louis à mes vieux ; je leur serai plus utile qu'à traîner ici la misère en allaitant et débarbouillant quelque nichée de marmots…

Et elle éclata de rire. Le garçon choqué de ces libres propos qui allaient contre tous ses sentiments d'honnête terrien, répondit enfin :

– Il me semble à moi, mademoiselle Mion, que ce n'est pas très beau de quitter notre pays et nos anciens… Votre père n'est pas très robuste, ni votre mère très jeune. Leur moulin marche assez bien ; mais il y faudrait bientôt un meunier fort et vaillant et une meunière éveillée et engageante… À votre place, je n'irais

pas encore courir les villes, ni me mettre en condition chez les autres, quand je peux commander chez moi.

– Tu as peut-être raison, Jeantou, répondit Mion avec un semblant de gravité mélancolique, et j'approuve ceux qui peuvent agir comme tu parles… Mais, moi, je te le répète, je suis une pauvre fille un peu folle… Ma mère aura, sans y prendre garde, laissé un jour mon berceau exposé au soleil : de là vient, probablement, la couleur de mes cheveux… et aussi l'espèce de papillon qui remue toujours dans ma cervelle… J'ai besoin de voir du pays ; j'aime la grande ville, la foule, le bruit, la joie… Je veux avoir du pain blanc, du linge fin et des mains blanches…

Et, ce disant, elle se faisait encore plus câline et s'appuyait plus fortement sur le jeune homme, qui, toujours plus troublé, ne savait que répondre, et se laissait aller à la douceur de soutenir, de protéger, de porter presque en le respirant, ce corps pareil à une gerbe de seigle mûr.

On atteignit ainsi la passerelle du haut de laquelle Pierril avait fait son plongeon, si gros de conséquences de toute sorte. Mion arrêta son compagnon.

– Écoute, Jeantou, dit-elle ; il y aurait de l'imprudence, pour moi, à franchir ces poutres couvertes de givre ; j'ai des bottines à talons hauts et pointus qui ne sont pas faites pour marcher là-dessus… Allons faire le tour par le pont de La Garde, veux-tu ?

Et Jean se prêta à ce nouveau caprice de Mion… Quand ils furent devant le moulin, elle l'arrêta encore :

– Mes parents me gronderaient fort, comme tu penses, s'ils me savaient dehors à cette heure… N'entrons pas par la porte de la maison, qui doit être, d'ailleurs verrouillée… Traversons plutôt la grange, par où je suis sortie et que j'ai laissée entr'ouverte.

De là, nous gagnerons facilement, toi, ton lit par l'échelle qui donne accès au galetas, et moi, le mien, en me déchaussant pour traverser la cuisine…

Et Garric trouva que Mion avait raison. Il poussa la porte de la grange, qui céda doucement, descendit le premier, car le plancher était à près d'un mètre en contrebas, et tendit ses bras à la jeune fille pour l'aider à descendre à son tour.

Ainsi, tout se passait comme l'ensorceleuse l'avait espéré. Le garçon, depuis un moment, marchait et agissait comme dans un rêve… Les tristesses de cette nuit de Noël, la déception qu'il avait éprouvée en n'apercevant pas Linou à l'église, la crainte d'être oublié d'elle, ou, en tout cas, de ne jamais pouvoir obtenir sa main ; d'autre part, le contact et les discours de cette belle fille que sa franchise à lui faisait croire vraiment aimante et sincère, – et qui l'était à sa manière et passagèrement, – tout contribuait à bouleverser cette nature de jouvenceau et à éveiller en lui le désir d'amoureuses caresses. Aussi, quand Mion se fut élancée au cou du jeune homme pour sauter dans la grange, elle n'eut qu'à appuyer ses lèvres sur les lèvres convoitées… Et lorsque le pauvre Jean songea à grimper à son galetas, Mion n'était plus à ses côtés ; et il put d'abord croire n'avoir fait qu'un rêve.

Mais, après quelques heures d'un sommeil fiévreux, le grand jour triste et cru d'un paysage de neige entra dans ses yeux meurtris, en même temps que, dans son esprit, se levait le souvenir brutal de la chute. Un flot de honte l'envahit, une nausée lui chavira le cœur ; il eût voulu se vomir lui-même. Eh ! quoi, était-ce lui, Jean Garric, le garçon dont tout le monde vantait l'honnêteté, le courage, le sérieux ; lui, le timide amoureux de Linette, de cet ange de pureté, de ce lis du ruisseau de La Capelle, était-ce lui qui s'était abandonné ainsi dans les bras d'une Mion, d'une effrontée qui, sans doute, n'en était pas à son premier galant ?… Il se faisait l'effet du pire des débauchés et du

dernier des lâches… Et il sanglota, se roula dans ses couvertures, mordit son traversin… Puis, brusquement, il se jeta à bas du lit, s'habilla à la hâte… Oh ! fuir, fuir bien vite cette maison, abandonner ses gages, au besoin, se louer de nouveau, fût-ce comme berger, n'importe où, très loin !…

Il ouvrit la petite fenêtre donnant sur la chaussée et l'écluse ; un souffle glacé le pénétra ; mais, sur ses ailes, la bise lui apporta le carillon de La Garde appelant à la grand'messe. Certes, ce n'étaient pas les cloches aimées de La Capelle ; mais c'étaient des cloches bénites, pourtant ; elles chantaient Noël ; elles réveillaient en lui son adolescence croyante, sa jeunesse chaste jusqu'à cette nuit par lui profanée ; elles lui disaient :

– Viens à nous…, repens-toi, et prie !… Il obéit à l'appel des cloches.

Nul ne le vit sortir. Mion et son père dormaient, sans doute ; la meunière était dans l'étable à soigner ses bêtes. Il escalada à pas pressés la pente raide et glissante qui, des Anguilles, par un sentier aux mille lacets, conduit à La Garde. Un pâle rayon de soleil – le premier depuis longtemps – jaillit par-dessus les crêtes du versant opposé, et fit étinceler la neige dure, les arbres givrés et, plus haut, le modeste clocher d'où s'envolaient les sonneries. Mais, dans ce paysage frissonnant, sans vie et sans tendresse, Garric se sentait le cœur encore plus glacé. Il atteignait, dépassait des groupes endimanchés de paysans dont il ne connaissait qu'un petit nombre, – ceux qui venaient moudre leur grain aux Anguilles. Il échangeait avec eux un bonjour froid et banal, et allongeait encore le pas pour les distancer et se retrouver seul avec ses dégoûts et ses remords.

VI

Il arriva à La Garde, sur la petite place, bien avant que la messe commençât. Pour se donner une contenance, il déchiffra, placardée sur la porte du cimetière, entre le porche de l'église et le seuil du presbytère, une affiche imprimée qui annonçait le tirage au sort de la classe de 1868, – pour le 19 février, – dans moins de deux mois. Cette nouvelle l'aurait affecté, l'année précédente ; que lui importait, maintenant ? « Tomber au sort », comme on dit chez nous, c'était alors quitter le pays pour sept ans. Sept ans, comme c'était long, surtout pour ceux qui laissaient au logis des parents besogneux et vieillissants, une amoureuse en qui tout s'incarnait, vivait et souriait : frais souvenirs d'enfance, premier amour – unique amour – et tant de rêves et d'espoirs… La veille, il se fût applaudi d'avoir échappé à un si affreux avenir. À présent, il aimerait mieux être né un an plus tard, tirer un mauvais numéro, et s'en aller expier sous les drapeaux son inconstance et sa lâcheté.

Il se détourna de l'affiche et fit un pas vers le porche. Quelqu'un le frôla du coude : c'était le curé de La Garde, qui sortait de la cure, un ostensoir à la main, et s'acheminait aussi vers l'église. Jean salua. Le pasteur dévisagea ce paroissien, dont la figure ne lui était pas familière… Et, brusquement :

– Mais c'est Jean Garric, de La Capelle, le farinel des Anguilles ! s'écria-t-il gaiement.

– En effet, monsieur le curé, fit le jeune homme, rougissant et saluant de nouveau.

Ce curé de La Garde, petit, replet et rubicond, trottinant menu, les yeux très vifs, mais très bons derrière ses lunettes bleues et sous sa belle auréole de cheveux blancs, n'était autre, on s'en souvient, que l'abbé Reynès, l'ancien desservant de La Capelle, bien connu de Jean, mais que le farinel des Anguilles n'avait pas rencontré le soir où, en toute hâte, la Pierrille l'avait fait appeler auprès de son mari malade.

– Tu viens à la grand'messe, Jeantou ; c'est bien. On n'est donc pas tous des païens, à ce moulin des Anguilles ? Tu ne ressembles pas à ton maître Pierril ? Il est vrai que celui-là, j'ai eu occasion de lui nettoyer un peu l'âme, récemment ; mais il y a fallu de l'aide, une bonne congestion pulmonaire… Il est guéri, n'est-ce pas ?

– Presque, monsieur le curé.

– Tu me feras le plaisir, Jean, de venir te chauffer un peu, au presbytère, entre la messe et vêpres… Si, si, j'y tiens, insista-t-il en voyant le jeune homme hésiter… Nous parlerons de tes parents, de nos amis de La Capelle… Et puis, j'ai un service à te demander, oui, un service… Ainsi donc, à tout à l'heure… Et que j'entende un peu ta voix au Gloria et au Credo…

Ils se quittèrent au seuil de l'église, après que le prêtre, de ses doigts trempés au bénitier, eut effleuré ceux de son jeune paroissien.

Jean n'avait pas osé répondre par un refus à l'invitation de l'abbé Reynès ; mais cette visite à la cure l'effrayait un peu. Bien que croyant et pratiquant, il n'avait jamais été à son aise avec les curés. Un prêtre l'intimidait étrangement ; et il se rappelait que, tout enfant, l'abbé Reynès, qui entrait quelquefois chez ses parents, sans façon, comme il entrait partout, n'était point parvenu à l'apprivoiser, ni même à lui faire quitter, pour le venir chercher un sou ou une image, le coin entre la pendule et

l’armoire où il s’allait cacher dès qu’il apercevait une soutane sur le chemin… Il aimait bien l’abbé Reynès, pourtant, qui l’avait baptisé et lui avait enseigné sa religion ; il le vénérait, mais il le craignait aussi… Que pouvait-il lui vouloir ? Un service ?… Le farinel des Anguilles était-il en mesure de rendre un service à M. le curé de La Garde ? N’était-ce pas là un prétexte pour lui parler de Pierril, de Mion peut-être ?… Si le curé se doutait déjà de son aventure ! L’ignorât-il, comment la lui cacher à travers une conversation où le prêtre aurait sur son rustique interlocuteur la supériorité du savoir, de l’expérience, de la pratique de son ministère surtout ?… Ne serait-ce pas presque comme au confessionnal ?…

C’est donc en tremblant un peu qu’après la messe, Garric s’en fut frapper à la porte du presbytère. Il se trouva nez à nez avec la sœur du curé, Victorine, vieille fille boiteuse, mais active, remuante et autoritaire, gouvernante et cuisinière à la fois, et qui eût volontiers, si son frère n’y avait mis bon ordre, mené, non seulement la cure, mais la fabrique, le confessionnal, la paroisse tout entière. La main vite tendue et large ouverte pour recevoir les cadeaux, les « présents », mais lente à s’avancer pour offrir le verre de vin du remerciement, elle accueillit sèchement le nouveau venu, qu’elle ne reconnut pas, ou feignit de ne pas reconnaître, et qui ne portait ni panier, ni gibecière, ni rien d’où pussent émerger des poulets ou des œufs, du beurre ou du miel, un lièvre ou des truites.

Jean lui ayant expliqué que M. le curé lui avait recommandé de venir à la cure attendre les vêpres, elle fit la grimace et, bougonnant tout bas, introduisit le jeune homme, – non dans la cuisine, où il eût aperçu un chapon tournant à la broche, – mais dans la salle à manger, où flambait un bon feu et où le couvert n’était pas encore mis.

Il n’était pas assis que le curé entra, accompagné d’un homme de haute taille, légèrement voûté, – quoique ne parais-

sant guère que la quarantaine, – et dont la tenue indiquait presque un « monsieur ». Dès la porte :

– Ah ! te voilà, Garrigou ! s'écria familièrement l'abbé Reynès. Et il lui frappa deux ou trois fois sur l'épaule.

– C'est bien, d'être obéissant… Voici mon meilleur ami, dit-il en présentant son compagnon… Monsieur Bonneguide, notre maître d'école, – notre instituteur, comme ils jargonnent à présent… Et voici Jean Garric, fit-il, en montrant le garçon meunier, un de mes anciens paroissiens de La Capelle, que j'ai fait chrétien, il y a vingt ans, que j'ai, ensuite, perdu de vue parce qu'il était berger au loin, et qui, je ne sais comment, est devenu farinel au moulin des Anguilles… Un joli trou où tu es tombé, pour tes débuts, mon pauvre Jean !… Et quel patron !… Mais, chut ! Soyons charitables, puisqu'il a promis à Monsieur Cabirol de ne plus boire que du vin de ses anguilles…

Jean balbutiait… Pourvu que l'abbé Reynès ne s'avisât pas de parler de Mion !…

– Tu manges la soupe avec nous, n'est-ce pas, Jeantou ? Et, sans attendre la réponse :

– Victorine, un couvert de plus pour Garric, de La Capelle, que tu n'as sans doute pas reconnu, tant il a grandi.

Victorine dévisagea le jeune homme, prononça quelques mots de surprise aimables dans un sourire figé… Elle se serait bien passée de ce nouveau convive.

Jean essaya de s'excuser… Ses maîtres l'attendraient pour dîner… Il n'avait pas prévenu qu'il ne rentrerait pas… Et si M. le curé voulait bien tout de suite lui dire quel service il désirait de lui…

– Ta, ta, ta… Un jour de Noël, meules et scies se reposent ; et les Pierril ne sont pas gens à s'inquiéter de ton retard de quelques heures… D'autant qu'un bon paroissien doit assister aux vêpres, et qu'on est mieux pour les attendre chez le curé qui doit les dire, et en la compagnie de ceux qui les chanteront, qu'au cabaret de la Mannelle ou de Pipette…

Le farinel dut se rasseoir. Pendant que Victorine mettait le couvert, trois autres invités entrèrent, tous chantres au lutrin, à qui l'abbé Reynès, quatre ou cinq fois l'an, aux grandes fêtes, offrait le régal reconnaissant d'un déjeuner plantureux et copieusement arrosé, – comme il convient à tout repas de chantres.

Ce déjeuner fut, d'ailleurs, fort gai. L'abbé était d'une verve paysanne intarissable et pittoresque ; le mot gaulois, à l'occasion, ne l'effarouchait pas. Il avait même l'épigramme un peu trop facile, au dire de plus d'un ; mais sa bonté naturelle, sa charité évangélique, adoucissaient ses moqueries d'un sourire, et la fine blessure n'était jamais empoisonnée… Il mit très vite ses convives à leur aise, – excepté Garric, à qui son secret pesait comme une meule de son moulin, et qui n'osait lever les yeux, tremblant que chacun n'y lût son aventure de la nuit.

Le curé taquina Bénézet, le tisserand, sur sa façon de détonner à l'épître, et le forgeron Panissat sur sa rage d'entonner si haut les psaumes qu'il obligeait les gens du fond de l'église et de la tribune à s'égosiller en allongeant le cou comme des canards qui s'étranglent, et les pauvres petits écoliers à rester muets comme des goujons.

– Or, il faut qu'ils chantent, ces enfants, comme il faut qu'ils rient et qu'ils jouent. C'est le charme des offices que des voix enfantines se mêlant à celles des hommes… N'est-ce pas votre sentiment, monsieur Bonneguide ?

– Si, monsieur le curé, répondit le maître d'école ; et, s'il ne dépendait que de moi, nous aurions une petite maîtrise pour les jours de grandes fêtes… Mais comment faire, avec des entêtés comme Panissat et comme Canivinq ?…

– Un ténor ne peut chanter qu'en ténor, et je suis ténor, claironna le forgeron en se rengorgeant.

– Et moi aussi, se hâta d'appuyer Canivinq, un maçon court et trapu, à tête socratique, qui avait la spécialité d'élever des croix de pierre aux carrefours des vieux chemins et d'y tailler des figures ingénues dont il était le seul à ne pas sourire.

– Vous êtes des ténors, soit, mais vous êtes surtout vaniteux, répliqua M. Bonneguide. Vous chantez comme les dindons font la roue. Il faut qu'on vous distingue. Il faut que les gens du fond de l'église ou du porche disent : « Quel gosier que ce Panissat ! Quels poumons que ce Canivinq ! » Et tant pis pour nos pauvres petits s'ils ne peuvent, sous peine, de se casser à jamais la voix, escalader les hauteurs où planent ces deux grands artistes…

– Bien dit ! cria l'abbé, battant des mains. Belle leçon de modestie !…

– Tout ça, grogna le forgeron, le regard furieux, c'est de la jalousie… Monsieur le maître n'a pas de peine à rester dans les notes du milieu, avec sa voix grise et ses soufflets fatigués.

Et il ponctua sa réplique d'un rire formidable, auquel fit chorus le rire édenté et graillonnant de Bénézet.

– S'il se fatigue les « soufflets », comme vous dites, sans doute en songeant à ceux de votre forge, intervint le curé, c'est que Monsieur Bonneguide à soixante « drolles » à contenir, à chapitrer et à éduquer du matin au soir. Il cogne moins fort que

vous du poing, Panissat ; mais il s’adresse à des têtes presque aussi dures, parfois, que votre enclume ; et il crache un peu de ses poumons quand vous ne donnez que de vos muscles.

– C’est entendu, monsieur le curé ; Monsieur Bonneguide est un excellent maître, on ne peut pas dire le contraire ; à preuve mon cadet, qui, sous Monsieur Lacoste, n’avait pu apprendre ses lettres en deux ans et qui, en un an, a appris de Monsieur Bonneguide à lire à la messe, dans le manuscrit, et à faire ses quatre règles… Mais cela n’a rien à voir dans la façon de chanter au lutrin, et je suis pour la mienne ; à pleine voix et aussi haut et clair que l’on peut, pour que le ciel entende !

– Quelle tête !… Mais si les enfants ne peuvent chanter dans ce registre ?

– Ils attendront d’être des hommes et chanteront ensuite comme nous… Les poulets piaillent ; les coqs seuls sonnent du clairon…

De nouveaux rires approuvèrent, y compris celui du curé, qui, se tournant vers l’instituteur :

– Mon pauvre ami, il faut nous résigner à subir la loi des ténors ; nous seuls continuerons à chanter dans la région tempérée, avec nos voix blanches ou grises ; espérons que Dieu nous entendra tout de même, – puisqu’il nous a tous deux envoyés ici en pénitence, comme, autrefois, les Hébreux au bord de l’Euphrate…

– En pénitence ? clama Canivinq ; c’est peu flatteur pour nous, monsieur le curé. Et La Garde – La Garde-du-Loup, comme se permettent de l’appeler les « castagnaïres » du Vallon – est une paroisse…

– Qui ne vaut pas La Capelle-des-Bois, et tant s'en faut, n'est-ce pas, Jeantou ?

– Oh ! monsieur le curé, je suis ici depuis trop peu de temps pour en juger.

– Bon, bon ; tu as peur de te compromettre auprès des clients de Pierril… Mais La Garde est à La Capelle ce que le moulin des Anguilles est à celui de Terral ; et tu sais s'ils se ressemblent !

– Il est certain que le moulin des Anguilles, dit Jean, ne vaut pas celui de La Capelle ; et, si les deux paroisses sont aussi différentes que leurs moulins…

– Toi aussi, blanc-bec ? interrompit Panissat, tu te permets de mépriser la maison et le pays qui te donnent à vivre ?… Mais alors, braves gens de La Capelle-des-Bois, de ce merveilleux pays de genêts et de bruyères, que ne restiez-vous là-haut à manger votre pain d'avoine et vos raves ?… Car vous en êtes tous venus de ces contrées, vous, monsieur le curé, qui y avez servi longtemps, et vous, notre maître d'école, qui êtes sorti, je crois, des Aganitz, – un autre fameux causse, celui-là !…

– Hé, mon brave Panissat, fit doucement l'instituteur, nous n'avons pas demandé à venir ici ; et, comme l'a dit tout à l'heure Monsieur Reynès, on ne nous y a pas envoyés pour nous donner de l'avancement.

– Oh ! non, approuva le curé… Monseigneur, après m'avoir bien lavé la tête, – un peu contraint et forcé, j'aime à le croire, – a ajouté : « Je vous envoie curé à La Garde-du-Loup », du ton dont Dieu m'aurait dit : « Je te condamne au Purgatoire jusqu'au Jugement dernier. »

Un éclat de rira salua cette plaisanterie, et le ton comique dont elle fut lancée.

– Mais voilà ce que c'est, ajouta l'abbé Reynès, que de s'aviser de voter pour le candidat de l'opposition…

– Comment, fit Panissat, que la politique passionnait, c'est pour cela ?…

– Pour cela seulement ; et encore mes dénonciateurs n'étaient-ils pas sûrs du fait. Mais, comme je fréquentais les Estève de Peyrelève, les Delmon de la Baraque, les Terral du moulin, – les uns légitimistes, les autres philippistes, les autres républicains…

– Tous mes compliments, monsieur le curé, de n'avoir pas baisé la pantoufle au candidat du préfet, à ce piteux Roucassier, mauvais chicaneur et grippe-sou, laid comme un corbeau déplumé, et qui, parce que son père lui a laissé un nom estimé, et sa mère, bigote et usurière, quelques bas pleins d'écus, s'est cru l'étoffe d'un député et s'est fait coller l'étiquette : « Candidat de l'empereur ! » Tel maître, tel valet, c'est bien le cas de le répéter.

– Et vous, monsieur l'instituteur, hasarda Bénézet de plus en plus bégayant et bredouillant à mesure qu'il vidait son verre ; est-ce aussi pour n'avoir pas voulu voter comme il faut qu'on vous a envoyé chez nous ?

– Non pas, mon ami… Ma disgrâce me vint de mon inspecteur et eut pour cause ma façon de comprendre l'enseignement.

– Comment cela ? fit Panissat ; jamais maître d'école enseigna-t-il mieux que vous ? Il me semble que tout le monde est d'accord là-dessus…

– Mon inspecteur excepté, alors… Voici l'histoire, – une des histoires, j'en eus plusieurs. J'avais cru, sur la foi, d'ailleurs, de très beaux livres, qu'un maître d'école, après avoir appris à ses écoliers à lire, à écrire et à compter, doit leur enseigner aussi un peu de ce qu'il leur faudra pour devenir de bons ouvriers à la fabrique ou à l'atelier, de bons commerçants à la ville, à la campagne de bons cultivateurs, et partout de bons soldats, cela va de soi… Et je faisais de mon mieux dans cet esprit. Un jour d'été, en pleine fenaison, comme mes pauvres petits diables d'écoliers – il m'en restait une douzaine, tout au plus – bâillaient devant leurs livres, et même somnolaient doucement, parce qu'ils s'étaient levés trop matin pour mener paître leurs troupeaux, je leur propose d'aller donner un coup de main pour charger le foin au père Pigasse, de La Calcie, dont la femme était malade et le fils aîné au régiment… Et voilà mes bonshommes soudain éveillés et joyeux. Nous arrivons au pré, et nous nous armons de fourches et de râteaux. Le père Pigasse, ahuri, se met en colère et fait mine de lever son « agulhade » sur l'avant-garde. Mais je lui explique nos intentions : il est touché jusqu'aux larmes… À l'ouvrage ! Les plus hardis grimpent sur les deux chars, reçoivent par brassées et tassent sous leurs pieds le foin chaud et embaumé que leur tendent, les reins cambrés, leurs camarades les plus robustes au bout de leurs fourches, tandis que d'autres râtellent par derrière le foin resté sur l'herbe rase, et que les plus petits, avec des rameaux de noisetier, chassent des yeux, des fanons et des flancs frémissants des bœufs les essaims acharnés de mouches et de taons qui les harcèlent… Et une ardeur, un entrain endiablés… En quelques heures, le pré clos de Pigasse est nettoyé, et des chars hauts comme des tours emportent vers la grange de La Calcie un foin fauché, fané et rentré à point, et qui ne fera point tarir les vaches laitières durant l'hiver. Et c'est le pauvre Pigasse qui était content ! Avec son petit vacher et ses deux filles, – presque des enfants encore, – il eût employé trois jours à ramasser son foin, qui peut-être aurait été gâté ou emporté par un orage. Aussi, sournoisement, il avait dépêché une de ses fillettes à la ferme, avec commande

d'apporter une cruche bien pleine de son petit vin de Brousse, – sans eau. Il fallut boire, tous : les grands à la régalade, les petits dans le fond de leur chapeau renfoncé d'un coup de poing. Et la cruche était ample, et le soleil chaud. Je n'assurerais pas que les plus jeunes de mes marmots fussent tous, une heure après, bien solides sur leurs petites jambes, et que le pré fauché ne fût pas un peu devenu, pour eux, la vigne du Seigneur. Tout à coup, je vois accourir Toinou, le garçon de l'auberge Vigouroux, essoufflé et suant :

« – Monsieur Bonneguide…, un monsieur qui vous demande à l'école…

– Un monsieur ? Tu ne le connais pas ? Il n'est pas d'ici ?

– Oh ! non, je ne l'ai jamais vu… Et même il paraît très en colère de trouver la porte fermée… Venez vitement ! »

Je devinais : c'était l'inspecteur, Monsieur Broussaillet, mon ancien professeur à l'École Normale. J'étais dans de jolis draps ! Je fus frotté d'importance, dur et longtemps… J'eus beau dire que les petits paysans ont besoin de s'exercer aux travaux rustiques…, que le père Pigasse était bien dans l'embarras…, qu'il y avait là une question d'humanité, de solidarité… Il ne voulut rien entendre. Il consulta le tableau des classes, constata que j'avais fait perdre à mes élèves de la première division une leçon sur l'accord du verbe avec son sujet et une lecture au Manuscrit ; à ceux de la deuxième, une séance d'écriture et la récitation de huit vers du Petit Savoyard, et, à la troisième, une lecture au treizième carton, plus le chant de l'hymne national La Reine Hortense. Bref, il me fit comprendre que j'étais un maître inexact et fantaisiste et que, s'il ne demandait pas mon déplacement, encore cette fois, c'est qu'il avait été mon professeur, et qu'il espérait me ramener aux saines pratiques de la pédagogie.

Je ne reçus donc pas mon changement à la rentrée suivante ; mais, comme à l'histoire des foins s'ajouta, un peu plus tard, celle de la leçon de géographie dans les gorges de la Durenque…

– Contez-nous encore ça, monsieur Bonneguide, suppliait Panissat.

– Ah ! non, mes amis, je vous ferais manquer les vêpres… Ce sera pour une autre fois…, quand monsieur l'abbé Reynès nous invitera à manger la morue, par exemple le Jeudi-Saint… Qu'il vous suffise donc de savoir que, l'année d'après, Monsieur Broussaillet se montra d'autant plus impitoyable qu'on lui avait raconté qu'aux Aganitz, je ne daignais pas mettre les pieds au cabaret du « Lapin Vert », où fréquentaient les purs, les biens pensants, à savoir : un mouchard du temps des Commissions mixtes, un forçat libéré retour de Cayenne et un épicier failli. Je m'attendais à être envoyé à Mandailles, lieu de déportation ordinaire des instituteurs du Rouergue mal notés ; mais on fut indulgent, et on me nomma à La Garde-du-Loup…

– Qui se félicite grandement de vous avoir, conclut Bénézet.

– Et où nous ne faisons pas mauvais ménage, tous deux, ajouta en riant le curé, ni de trop mauvaise besogne, je crois.

À ce moment, les cloches sonnèrent.

– Déjà le premier de « vêpres », dit l'abbé ; le temps a passé vite. Et, comme on faisait mine de se lever :

– Rien ne presse, mes amis… Il faut goûter mon eau-de-vie de prunes… Victorine ! cria-t-il, la bouteille plate du fond de l'armoire, à gauche.

Victorine, sans empressement d'ailleurs, apporta l'élixir demandé, que le curé versa de sa main aux convives. Comme le tisserand bégayait et larmoyait, en cachant son verre :

– Sarnibieu ! père Bénézet, il faut faire honneur à ma dame-jeanne, vous aussi… Cela vous donnera du souffle pour entonner le Laudate, tout à l'heure… Pour toi, Jeantou, ajouta-t-il en remplissant le verre du farinel, ainsi que je t'en ai averti tantôt, tu vas me rendre un service… À l'occasion de l'Adoration perpétuelle, qui aura lieu dans dix jours, comme mes amis les chantres ici présents le savent bien, je suis tenu de donner à dîner à une douzaine de confrères, dont quelques-uns – à quoi bon le nier ? – aiment assez les petits plats fins… Or, les ruisseaux sont trop gelés pour que je te demande des truites ; mais ce qui est un obstacle à la pêche n'en est pas un à la chasse.

– Pas à la chasse au loup, en tout cas, fit Panissat, puisque Pataud, le frère du meunier de La Capelle, le terrible affûteur que tout le pays connaît, en a encore abattu un, cette nuit, pendant que nous chantions matines.

– Où donc cela ? fit le curé.

– Mais pas loin d'ici, à la bergerie de Fonfrège, près de la Croix-des-Perdus.

Garric reçut un choc dans la poitrine, et devint blême. La bergerie de Fonfrège, c'était l'endroit même où il avait rencontré Mion !… Panissat continuait :

– Il paraît que Pataud s'était caché dans la bergerie, ou plutôt dans la grange qui est au-dessus. Il avait amené son chien, qu'il faisait crier de temps à autre en lui serrant la queue… Le loup s'est laissé prendre à cette invite ; il est venu rôder au clair de lune, et a reçu deux balles où il fallait… Pataud, qui, quoique boiteux, est robuste corne un chêne tors, est parvenu à porter la

bête jusqu'à Fonfrège, dont le maître-valet m'a conté cette histoire à l'issue de la première messe.

– Ah ! ce Pataud, s'écria le curé ; c'est bien de lui !

Puis, revenant à Jean, tandis que les chantres et l'instituteur parlaient du loup abattu :

– Donc, Jeantou, puisque moulins et scierie sont immobilisés par la glace, et les chemins impraticables sans doute à ta clientèle pour quelques jours, ne pourrais-tu aller tendre quelques lacets aux bécassines sur les « douzes » des landes, quelques « tindelles » aux grives à pattes noires, sous les genévriers ? Et, si tu trouvais le moyen de joindre à une douzaine de ces bestioles deux ou trois canards sauvages, comme l'oncle Joseph du moulin en tuait jadis sur l'étang de Terral, tu aurais bien mérité de mes invités, et je t'en serais très reconnaissant.

– On essayera, monsieur le curé, on essayera, répondit le farinel, pressé de s'esquiver… Et merci, grand merci, de vos bontés pour moi.

Et, comme le « dernier » de vêpres achevait de sonner, on se sépara.

VII

Après vêpres, un combat violent s'engagea dans l'âme de Garric. Qu'allait-il faire ? Retourner aux Anguilles, se retrouver en contact avec la fille de Pierril, s'exposer à fauter encore avec elle, – ou à la repousser brutalement, au risque d'un scandale ?… Il vaudrait mieux fuir l'enjôleuse à tout jamais, certes ; mais où aller ? Rompre son engagement chez Pierril, il le pouvait, à la rigueur, en faisant abandon de ses gages. Seulement, ce serait malhonnête ; et puis, s'il rentrait chez ses parents, que penseraient-ils de ce retour imprévu ? Comment leur expliquer son coup de tête ? Non, il ne pouvait bonnement agir ainsi. Il fallait revenir chez Pierril, tâcher de repousser sans rudesse les avances de Mion, si elle les renouvelait, et demander quelques jours de congé pour aller chasser, comme l'en avait prié l'abbé Reynès… Ensuite, on verrait…

Et il reprit la descente qui conduit au moulin. Il était fortement tenté de faire un crochet par la bergerie de Fonfrège et la Croix-des-Perdus, – pour lui si bien nommée, – mais à quoi bon ? La vue de ces lieux ne lui apprendrait rien de plus que le récit de Panissat. L'important serait de savoir exactement à quelle heure le loup avait été tué ; et cela, Pataud seul le savait. Si c'était avant la sortie de la messe de minuit, Pataud, son coup fait, n'avait pas dû rester là, et il n'avait pu voir sa rencontre avec Mion… Si, au contraire, l'affût n'avait abouti que plus tard, le terrible braconnier, qui devait avoir l'œil sans cesse au guet, et qui était renommé pour son regard perçant, par la meurtrière de la grange aurait tout vu ; il raconterait tout…, et quelle honte !

Arrivé aux Anguilles, le malheureux Jean, qui n'avait pas faim, eût bien voulu se glisser, en traversant de nouveau la grange, jusqu'au galetas, et se coucher sans avoir revu personne. Mais la porte de la grange était verrouillée. Il dut donc entrer dans la salle commune.

Pierril, assis au coin du feu dans un vieux fauteuil en planches, son bonnet enfoncé jusque sur les oreilles et son corps amaigri et voûté enveloppé d'une limousine effilochée, toussotait, crachait dans les cendres en tisonnant. Mion et sa mère, debout près de la table, sous la lueur tremblante du calèl, fouillaient dans une terrine d'où elles ramenaient deux « quartiers » d'oie pour célébrer dignement le soir de Noël.

Des exclamations diverses accueillirent le garçon meunier. La Pierrille lui reprocha de s'en être allé à La Garde sans manger sa soupe… Si c'était raisonnable, par un froid pareil !… Pierril, sur le ton pleurard dont il s'était maintenant fait une habitude, se répandit en plaintes affectueuses. Depuis quand quittait-on ainsi ses maîtres, ses bons maîtres, un jour comme celui de Noël ?… Est-ce qu'on ne doit pas, dans des occasions semblables, rester tous ensemble, dans la bonne chaleur du feu et l'appétissante odeur de la soupe aux choux et de l'andouille arrosée de vin de Brousse ?

Ah ! la jeunesse d'à présent n'aime plus la maison, plus la famille… Il lui faut l'auberge et les cartes, et les mauvaises fréquentations.

Et c'était plaisant, de tels discours, dans la bouche du meunier des Anguilles, qui avait si souvent baissé la vanne de son moulin pour aller faire couler le robinet du cabaretier.

Garric expliqua comment M. le curé l'avait fait venir au presbytère, et l'avait retenu à dîner. Il ajouta :

– La fête de l'Adoration perpétuelle ayant lieu prochainement, Monsieur Reynès voudrait un peu de gibier pour régaler ses confrères… Je profiterai donc, si vous m'y autorisez, maître, de ce que le dégel ne s'annonce pas encore et que ma présence ici ne vous est pas utile, pour aller essayer ma canardière et mes pièges, à l'étang et sur les landes de La Capelle ou de Ginestous.

– Ah ! tu déjeunes dans les cures, maintenant, et tu chasses pour les curés ? ricana Pierril, goguenard ; cela te vaudra l'absolution de tes péchés en douceur, et quelques jeûnes de moins en guise de pénitence… Oui, il leur faut du gibier fin à tous ces ensoutanés du Bon Dieu !

– Pierril, tais-toi ! interrompit sa femme. N'as-tu pas honte de parler ainsi, toi qui, il y a à peine quinze jours, as été bien heureux de voir un de ces curés à ton chevet, de lui raconter tes fautes et de le supplier de t'en absoudre ?

– Là, là ! Ne te fâche pas, femme… Ce n'est pas par méchanceté que j'en parle… On peut être un brave prêtre sans haïr les bons morceaux… Mais oui, Jeantou, va à la chasse pour ce cher monsieur le curé de La Garde ; j'irais avec toi, si ce damné Cabirol, avec ses remèdes, ne m'avait mis dans l'état, pécaïré ! où tu me vois…

Mion se taisait, absorbée, semblait-il, par la confection d'un hachis de pain à l'oignon et au vinaigre destiné à encadrer le confit d'oie. Mais, à la dérobée, elle décochait à Jean des œillades chaudes et caressantes sous lesquelles il rougissait et baissait les yeux.

Il fit mine de s'esquiver vers l'escalier du galetas, prétextant qu'il n'avait pas faim, et qu'il voulait se coucher de bonne heure pour se mettre en chasse de grand matin. Mais Pierril s'accrocha à lui, le fit asseoir sous la cheminée, à ses côtés, l'accabla de questions, de confidences, de projets.

Mion vint poser la poêle sur l'étrier de la crémaillère, et, se baissant effleura de sa chevelure rousse, encore avivée par le reflet de la flamme, la joue du garçon, qui tressaillit et se recula, – ce qui lui valut un regard de reproche qu'il n'osa pas soutenir.

Pierril voulut qu'on approchât la table du foyer, afin d'éviter la bise qui pénétrait sous la porte, mal adhérente au seuil… Il s'installa le premier, le dos au feu, – non sans geindre un peu à chaque mouvement et sans déclarer et répéter qu'il ne ferait guère d'honneur au fricot, mais qu'il prendrait plaisir à voir manger les autres, et à leur verser à boire si sa main ne tremblait pas trop… Il fit asseoir Jean en face de lui ; et, s'adressant aux deux femmes, après qu'elles eurent servi le premier plat :

– Toi, la « bourgeoise », mets-toi ici, à ma gauche : les vieux ont besoin d'être près de la cheminée… Et toi, ma belle Mion, assieds-toi à côté de ce brave garçon, à qui je dois tant, et que j'aime comme un fils… Oui, oui, comme un véritable fils…

Et déjà il larmoyait.

Mion, dans un bruit de jupe empesée, s'assit très près de Jean, qui eût voulu, mais n'osa pas, se reculer ostensiblement. Elle s'était mise en frais : son haut chignon, pareil à la touffe d'épis d'une javelle, découvrait une nuque adorable de blancheur ; sa blouse immaculée s'ajustait à sa poitrine opulente, et une large ceinture noire, à boucle de métal argenté, serrait sa taille bien prise de fille rustique en train de devenir une demoiselle ; et il émanait d'elle un parfum plus grisant que celui du serpolet respiré jadis sur les coteaux par l'ancien pâtre de la Gineste.

On mangea : Garric, du bout des dents, toujours préoccupé ; Pierril, malgré son ton dolent, en convalescent qui reprend

goût à la vie ; et l'on but beaucoup plus qu'on ne mangea. Mion, avait rapporté du Languedoc quelques bouteilles de vin de Frontignan.

On emplit les verres, Pierril, déjà allumé, porta la santé de Mion et de Jean ; on eût dit qu'il bénissait des fiançailles.

N'est-ce pas, la mère, disait-il en se tournant vers sa femme, que notre Mion et le Jeantou feraient un crâne couple ?… Ah ! si tu voulais m'écouter, fillette, tu planterais là tes Languedociens et leurs dames, et tu resterais meunière au moulin de La Garde.

– Non, papa, non ; je ne veux pas me marier encore. Plus tard, on verra… Il faut, d'abord, gagner et économiser quelque argent pour entrer en ménage… Et puis, ce n'est pas à toi à me jeter ainsi à la tête de Jean. Sais-tu seulement si je suis à son goût ?… Il ne te l'a pas dit… Et qui sait, ajouta-t-elle, piquée de voir la froideur croissante de son amoureux, qui sait si Jean n'a pas fait déjà son choix ailleurs, par là-haut, à La Capelle-des-Bois, son pays ?…

Pour le coup, Garric tressaillit et s'écarta de Mion : le souvenir de Linou l'avait traversé comme une flamme ; le charme dangereux était bien rompu. Le silence se fit ; et Jean retira brusquement son pied que, sous la table, le pied de Mion s'obstinait à presser. Enfin, il mit de nouveau en avant son projet d'aller chasser la sauvagine dès le petit jour, souhaita une bonne nuit à ses maîtres, et, sans même se rasseoir un moment sous la cheminée, comme font nos rustiques après souper, pour prendre, selon leur expression, « un air de feu », il se dirigea vers l'escalier menant au galetas. Mais il se trouva face à face avec Mion, qui, sous prétexte d'aller ouvrir à la chatte la porte de la grange où elle nourrissait ses chatons, avait devancé son amoureux récalcitrant.

– Jean, lui souffla-t-elle au visage, il faut que je te parle avant ton départ, il le faut… Je t'attendrai dans une heure, au fond de la grange.

Et elle alla s'asseoir près de son père, devant le feu, tandis que le garçon, tout penaud, grimpait à son grenier. Allait-il se rendre à l'appel de la belle rousse ? C'était sûrement se laisser reprendre et renouveler sa faute, s'engluer peut-être à jamais… Non ; il devait partir sur-le-champ… Mion se moquerait de lui et, tout bas, le traiterait de couard et d'imbécile. Hé ! qu'importait le jugement de cette effrontée ? L'image de Linette était réapparue dans sa grâce et sa pureté. C'est vers elle qu'il fallait aller, là-haut, au nord, dans la direction de cette étoile, plus scintillante ce soir que jamais, et qui, par l'étroite lucarne du galetas, semblait lui faire signe.

Il ôta ses lourds brodequins, qu'il laissa retomber avec bruit, pour que, d'en bas, on crût qu'il se couchait ; puis, les ayant noués par les cordons et mis en besace sur son bras, il décrocha la vieille canardière dont, jadis, berger à la Gineste, il s'armait contre les loups, et, à tâtons, s'efforçant de ne pas faire crier les planches mal jointes, il atteignit la baie par laquelle on descendait dans la grange. Par bonheur, l'échelle qui lui avait servi, la nuit précédente, à regagner son lit, après sa faute, était demeurée en place, Il traversa la grange, non sans un grand battement de cœur au rappel de son premier péché d'amour. Il se rechaussa, tira le verrou, sortit, referma doucement la porte derrière lui, et s'élança sur le chemin qui monte vers La Capelle ; il marchait à l'étoile.

TROISIÈME PARTIE

I

Ah ! s'il avait su ce qui se passait, à cette heure même, dans le cœur de sa petite amie, et de quelle douleur elle était frappée, par sa faute à lui, Garric, à qui elle s'était si spontanément et loyalement promise !…

Depuis deux mois, – depuis la scène du Moulin-Bas, – Linou voyait tristement couler les jours, sans nouvelles de Jean, étroitement surveillée par son père qui, pour ne plus l'envoyer au moulin, et en attendant qu'il plût à son cadet de rentrer de sa fugue, avait préféré louer une servante-meunière.

Quant à lui, le travail l'absorbait plus que jamais. Faire aller la scierie, acheter de nouvelles coupes de bois, organiser le transport des troncs d'arbre de la forêt à l'usine, et celui de la planche, de l'usine à Albi, à Rodez ou à Roquefort ; retenir les clients qui menaçaient de lui faire payer ses rebuffades en allant moudre au moulin de Pierril ; enfin, faire face à quelques échéances douloureuses, conséquences d'emprunts contractés pour payer les études de son fils aîné, c'était plus qu'il n'était besoin pour remplir les journées et une partie des nuits d'un homme même aussi énergique, aussi actif et aussi âpre que l'était Terral. Il sentait que sa maison arrivait à un point critique, se lézardait ; et son amour-propre immense lui faisait faire des prodiges de volonté et de labeur pour réparer les brèches ou les dissimuler.

Le départ de son cadet lui avait été un coup des plus sensibles ; c'était sur lui qu'il comptait pour continuer sa race et ses entreprises ; cet acte de révolte et d'abandon blessait au vif son goût de l'autorité et de l'ordre, et ruinait ses projets d'avenir.

Et voilà que, pour comble de malchance, il trouvait aussi dans sa fille cadette une résistance qu'il n'aurait jamais soupçonnée : elle refusait, l'un après l'autre, les partis de mariage avantageux qui s'offraient ; elle en tenait donc toujours pour le farinel des Anguilles ? Cela l'exaspérait…

La pauvre petite, elle, courbait la tête, se consacrait tout entière à soulager sa mère dans les travaux du ménage ou le gouvernement de la basse-cour. Depuis quelques mois, d'ailleurs, la santé de Rose donnait des inquiétudes à son enfant ; la chère femme s'affaiblissait, maigrissait, toussait. Les médecins ne parlaient que de fatigue, d'anémie ; l'abbé Reynès, son ancien confesseur, et qui était resté le confesseur de son âme, eût pu seul révéler les vraies sources du mal qui minait cette aimante et cette résignée.

De ses deux filles, l'aînée, mariée à un honnête terrien, était aussi heureuse que puisse l'être une paysanne dont l'horizon ne dépasse pas la basse-cour et l'aire-sol où jouent trois ou quatre marmots, et le clocher de la paroisse où elle va, le dimanche, demander à Dieu de préserver les blés de la gelée, l'hiver, et de la grêle, pendant l'été.

Mais l'avenir de Linou préoccupait autrement cette mère exquise, qui sentait que sa cadette avait hérité de sa nature tendre et mystique et que, comme elle, elle souffrirait des brutalités ou des vulgarités de la vie. Elle aurait voulu, pour cette enfant, un mari un peu affiné, aussi, un petit fonctionnaire de village, ou, à défaut, un artisan sédentaire, doux et bon, et assez intelligent pour sentir le prix du don qu'on lui ferait. Aussi, quand la jeune fille lui eût confié qu'elle aimait Jean Garric, Rose ne se trouva point atteinte dans sa fierté, comme son mari. Jean lui plaisait beaucoup ; elle le jugeait affectueux, sage et vaillant ; et tout le reste lui était égal. Mais l'opposition certaine de Terral à une union qui, d'ailleurs, ne pourrait être que lointaine, – le garçon n'ayant que vingt et un ans, et pas de situation encore, –

en meurtrissant le cœur de l'enfant, atteignait aussi celui de la mère. Elle savait qu'Aline, s'inclinant devant la résistance paternelle, ajournerait indéfiniment la réalisation de son rêve, mais sans y renoncer jamais. Elle n'épouserait peut-être pas Garric, mais on n'obtiendrait pas d'elle qu'elle en épousât un autre. Et cette lutte suppliciait la pauvre mère.

Des scènes pénibles eurent lieu, au cours desquelles Terral reprocha amèrement à sa femme d'encourager les refus de leur cadette ; Rose en sortait brisée ; et dès que le maître, à bout de jurons et de menaces, était reparti battant les portes, Linou accourait ; et, aux bras l'une de l'autre, les deux femmes pleuraient longuement.

La fête de Noël ne ramena pas la joie au moulin. La rigueur du froid empêcha la meunière d'aller aux offices ; et Linou, pour ne pas la quitter pendant la nuit, ne parut point à matines, où Jean avait espéré la rencontrer.

La journée passa lentement, glacée et morne, chacun demeurant perdu dans ses pensées, dans ses soucis, dans le souvenir des Noëls joyeux d'autrefois, quand la famille était au complet autour de la soupe au jambon et de la dinde rôtie, dans un sentiment d'union, de confiance et de force qui, bien connu dans le pays, y faisait souvent dire :

– Oh ! ces Terral !... Ils se tiennent comme les doigts de la main.

Jusqu'à la fille aînée, qui, mal remise encore de récentes couches, n'avait pu venir avec son mari ; jusqu'à l'oncle Joseph, le mécanicien, le conteur, gaieté de la famille et de la race, qui toujours, en cette saison peu propice au montage des moulins et des scieries, venait passer quelques semaines à la maison natale, où une chambre – sa chambre – l'attendait, et qui, cette fois, ne donnait pas signe de vie !...

La nuit était tombée depuis longtemps, et la servante, malgré la tristesse de ses maîtres et l'absence des convives accoutumés, mettait la nappe sur la table massive faite pour vingt personnes. La dinde traditionnelle tournait devant la flamme d'un grand feu de hêtre, sous le regard béat d'une magnifique chatte noire, célèbre une lieue à la ronde pour ses chasses et ses pêches, mais que la saison froide rendait casanière et pacifique. La mère Terral, emmantelée, était assise à droite du foyer ; de l'autre côté, se tenaient le valet et le vacher, et Terral au milieu, à cheval sur sa chaise, l'échine à la flamme, la tête sur ses coudes posés sur la traverse du dossier.

Tout à coup, des pas et des voix résonnèrent sur la chaussée, et on frappa à la petite porte qui ouvre sur la scierie et l'étang. La servante Rosalie alla ouvrir ; et, avec des cris et des rires, quelques jeunes gens de La Capelle, conscrits de l'année, entrèrent, portant, suspendu à une perche, le cadavre d'un loup superbe, – le loup tué par Pataud, la nuit précédente. Pataud lui-même suivait, claudicant, mais glorieux comme un général au lendemain d'une victoire. Pourtant, ce n'était point un de ces triomphes comme ceux qui l'avaient accueilli souvent, sur la place de La Capelle, au retour de certaines chasses par lui organisées et commandées, et où, presque toujours, c'était lui qui abattait la bête. Ayant opéré seul, cette fois, et la nuit, à l'affût, son exploit faisait moins de bruit. On le complimenta pourtant et, entre les offices d'abord, après vêpres ensuite, les braconniers le promenèrent, lui et la bête, dans les cabarets du village. Il leur parut bon de terminer la tournée par une visite au moulin, où Pataud était né et où tous les Terral, de père en fils et d'oncles en neveux, étaient d'intrépides braconniers.

En dépit de l'affliction qui, ce jour-là, planait sur la demeure, on y fit accueil aux louvetiers. On trinqua à la ronde ; on écouta le récit pittoresque que faisait Pataud – pour la vingtième fois depuis le matin – de la mort de ce pauvre loup. La

mère Terral, selon la coutume, fit donner aux porteurs de la bête quelques douzaines d'œufs et un bon morceau de jambon, s'excusant de ne pouvoir leur offrir, comme elle eût fait dans sa maison de Ginestous, la toison entière d'un bélier.

Puis, les jeunes gens prirent congé ; et, comme Terral insistait pour que son frère soupât au moulin, Pataud donna ordre qu'on déposât le loup sur le perron de la basse-cour, où les quêteurs pourraient le reprendre le lendemain pour continuer leur tournée dans toutes les fermes et les mas du canton.

Quoique Pataud ne fût pas le plus sympathique des frères de Terral, sa jactance fruste, ses plaisanteries d'homme des bois secouèrent un peu la torpeur et le souci de la maisonnée.

On se mit à table, les deux frères au haut bout, le valet et le vacher à leur suite, Aline et la servante allant et venant pour servir, la mère restant frileuse et pensive au coin du feu.

II

Mais, tandis que Terral et Pataud se disputaient pour savoir lequel des deux ne découperait pas la dinde, la porte de la chaussée s'ouvrit de nouveau, sans qu'on y eût heurté, cette fois… Toutes les têtes se tournèrent de ce côté, tous les regards plongèrent dans la pénombre, hésitant d'abord à reconnaître les deux hommes qui venaient d'entrer. Mais Linou, debout entre la table et la porte, poussa la première un cri de joie, et se jeta au cou d'un des arrivants : « Cadet ! », puis du second : « Mon parrain ! » C'était l'oncle Joseph, en effet, et Fric, le fils cadet de la maison.

Tout le monde fut debout soudain, sauf le père Terral, qui resta bouche bée, le couteau et la fourchette en arrêt… Embrassades, pleurs d'allégresse, questions dont on n'attendait pas les réponses… La mère sanglotait en étreignant son fils, qui, la sentant défaillir, la rasseyait dans son fauteuil et se mettait à ses genoux. Pendant ce temps, l'oncle Joseph accrochait de l'autre côté de la cheminée son carnier et son fusil, secouait son chapeau et sa blouse raides de givre, et arrachait de sa barbe des glaçons qui, de grise, la faisaient blanche et frisée comme celle du bonhomme Noël.

Cependant, Cadet, l'enfant prodigue, dénouant enfin les bras de sa mère d'autour de son cou, se releva, alla s'incliner devant Terral et dit à mi-voix :

– Pardon, mon père ! pardon pour toute la peine que je vous ai faite…

Mais le père Terral demeura immobile, les mâchoires serrées, l'œil fixe et dur… Ses lèvres tremblaient… Puis, il grogna :

– Pardon…, pardon… C'est un mot court et vraiment bien commode !… Quand on a fait acte de révolté et de déserteur, on le prononce du bout des lèvres, et tout est effacé…

– Pardonnez-moi, mon père, répéta le jeune homme avec un accent plus profond et des pleurs dans les yeux… J'ai mal agi, je le sais ; je me repens…, je vous fais mes excuses très humbles ; et je vous promets de réparer ma faute, de vous respecter et de vous obéir dorénavant en toutes choses.

Terral ne bougeait toujours pas… Pourtant, une petite larme – lui qui ne pleurait jamais – luisait dans son œil aigu et en adoucissait l'éclat.

Aline et sa mère intercédaient par des attitudes suppliantes et des sanglots… L'oncle Joseph, outré de l'obstination de son frère, se campait devant lui et intervenait à son tour :

– Puisque c'est ainsi que tu me récompenses de t'avoir ramené ton héritier, bonsoir ; je le remmène : j'ai besoin d'un apprenti ; ça fera bien mon affaire…

– Père ! implorait Linou, père !… Un jour de Noël est un jour de clémence et de bonté… Dieu pardonne à tous les pécheurs ; devons-nous nous montrer plus sévères que lui ?

Enfin, Terral céda ; il posa son couteau et sa fourchette, se dressa, et, sans dire un mot, embrassa son fils repentant.

Et tous les cœurs aussitôt se dilatèrent. Il fallut que Rose elle-même s'assît à table entre son fils et son beau-frère Joseph, qui le lui ramenait… Car elle ne doutait pas que le retour du jeune homme ne fût dû à cet oncle excellent, à ce parrain adoré

qui avait toujours été, non seulement la joie et l’esprit de la maison, mais encore l’être d’affection et de dévouement qu’on trouvait alors souvent dans les familles, et que les mœurs nouvelles en auront bientôt chassé à jamais.

C’était bien l’oncle Joseph, en effet, – et il le raconta tout en découpant allégrement la dinde, que Terral s’était hâté de placer devant lui, – c’était lui qui, ayant appris le coup de tête de son neveu, et comprenant quel vide son départ devait faire dans ce moulin de La Capelle qui traversait une crise, avait résolu de ramener à tout prix le fugitif…

Il avait quitté la scierie qu’il était en train de construire à l’Estayrès, s’était rendu à pied à Millau, où il avait pris la diligence de Montpellier, et là, après des négociations dont il ne donna pas le détail ce soir-là, parce que le coupable était présent, était parvenu, grâce aussi, il l’avouait, à l’intervention énergique de son autre neveu l’avocat, à persuader le déserteur de retourner avec lui fêter la Noël en famille… Et le narrateur, qui avait découpé prestement la dinde sans jamais perdre le fil de son récit, ni l’occasion d’une digression ou d’une réflexion pittoresque, ne cacha point la part qui lui revenait dans le résultat obtenu. Son principal défaut était le manque de modestie, et, ayant de l’esprit et du cœur, de savoir qu’il en avait.

Mais, si abrégé qu’il fût, le récit de Joseph impatientait Pataud, qui grillait de raconter, une fois de plus, comment il avait mis à mal son loup, – son quinzième, à ce qu’il affirmait. Aussi, dès qu’il put trouver un joint entre l’histoire de son aîné et les effusions et les remerciements de Rose et de Linou à celui qu’elles regardaient comme une espèce de Providence souriante, ou comme cet ange déguisé que, dans la Bible, on voit accompagner le jeune Tobie, il s’empressa de reparler de son mirifique affût.

– Ah ! bon, s’écria Joseph d’un ton gouailleur, tu as encore assassiné en trahison une de ces malheureuses bêtes ? Qu’est-ce qu’elle t’avait donc fait ?

Pataud, piqué, ne releva pas la raillerie et voulut continuer son histoire :

– J’étais donc allé m’embusquer dans la grange de Fonfrège, au-dessus de la bergerie… Quelle nuit ! Quel froid !…

– Toujours le même, ce pauvre Pataud, ricanait l’oncle Joseph ; il ne peut pas dormir dans son lit, même à Noël ; il risque d’attraper le coup de la mort pour tirer un lapin à l’affût.

– Un lapin ? cria l’autre, indigné ; il s’agit d’un loup, et d’un fameux, tel que tu n’as jamais vu le pareil, toi, malin !…

Et, se levant de table, ouvrant la porte malgré les protestations de tous les convives qu’un flot de bise enveloppa, il traîna le cadavre rigide de la bête dans l’intérieur, le dressa sur les pattes de derrière, la tête dépassant la table, sur laquelle il appuya les pattes de devant.

L’oncle Joseph se boucha vivement le nez.

– Ah ! l’horreur ! Il sent mauvais, ton loup. Tu nous empoisonnes le souper… Ne pouvais-tu laisser cette charogne dehors, en attendant les corbeaux ?

Et Pataud, furieux, dut remettre son loup sur l’escalier.

Juste à ce moment, on entendit un aboiement lointain, une espèce de hurlement prolongé et sinistre. Tous tressaillirent.

– Hein ! cria Pataud debout au seuil, l’entendez-vous, l’autre, la louve, qui pleure le mort, sur les coteaux de la Tail-

lade ?… Oui, ma vieille, oui, tu peux l'appeler ton mâle, tu ne le réveilleras pas… Tu auras, un de ces jours, ton compte aussi, ma belle désespérée : je tâcherai d'abréger ton deuil…

Un nouveau hurlement sembla répondre à cette invective, mais d'un peu plus loin ; puis un autre, à peine perceptible ; puis, tout se tut et la porte se referma lourdement. Cet appel lugubre avait éteint les rires et les conversations ; même pour des rustiques, la plainte d'une bête dépareillée, à cette heure, avait quelque chose de poignant. Les âmes délicates de Linou et de sa mère en furent surtout impressionnées : la malade quitta la table, se plaignant du froid, regagna son coin de feu, tira discrètement de la poche son chapelet dont elle récita tout bas une dizaine, en actions de grâces du retour de son enfant.

Aline se leva aussi pour aider la servante à préparer la salade de céleri, accompagnement obligé de la dinde rôtie, et pour aller de nouveau remplir les bouteilles au cellier.

La conversation reprit, entre hommes, sur ceci et sur cela, sur les coupes de bois, la scierie, le cours de la planche et du « feuillet », – mince planche de hêtre destinée à des caisses d'emballages à Roquefort ou à Albi, – sur la nécessité d'acquérir un nouveau couple de meules pour le Moulin-Bas…

– Je t'ai pardonné, Cadet, dit amèrement Terral, parce que c'est jour de Noël ; mais tu ne sauras jamais toute l'ire ni tout le dommage que ton absence m'a causés… Je ne pouvais être, à la fois, à la forêt, à la scierie et aux moulins. Quand l'une travaillait, les autres chômaient ; et que d'eau a coulé par le déversoir, non sur la roue, et s'est enfuie en chantant son inutile chanson ! Et beaucoup de pratiques aussi m'ont quitté, s'en allant qui à Gifou, qui à Montarnal, qui aux Anguilles, oui, même à ce misérable trou des Anguilles…

– Ah ! ah ! parlons-en de ce moulin des Anguilles, fit l'oncle Joseph. Il était perdu, ruiné, déserté ; et il a suffi, paraît-il, de l'arrivée du jeune Garric comme farinel chez Pierril pour tout réparer, pour tout remettre en branle, et pour rappeler les clients dans cette gorge d'où on ne peut regarder le ciel qu'en risquant de tomber sur le dos…

– Tu exagères, comme toujours, mais il y a du vrai…

– Par ta faute, Terral.

– Par ma faute ?

– Oui. Quand le petit Garric a quitté le troupeau de la Gineste, il fallait le prendre ici, et le garder, à n'importe quel prix.

– Soit, concéda Terral ; je l'ai eu deux heures, et il m'a aidé à remettre en place la courante bordelaise. Il ne m'a semblé ni sot, ni fainéant ; mais…

– Quoi, mais ?…

– Mais, ajouta Terral en baissant la voix pour n'être entendu que de ses frères et de son fils, il n'a pas les yeux dans sa poche quand il est en présence d'une jolie fille… et je n'ai pas envie de prendre Jean Garric pour gendre.

– Pour gendre ? Il aimerait Aline ?

– Et Aline l'aimerait peut-être, si je n'y avais mis ordre.

– Et tu as peut-être eu tort.

À ce moment, Linou revenait de la cave, une bouteille dans la main et une autre sous le bras ; Terral l'aperçut et s'arrêta

net ; mais Pataud, qui tournait le dos à la jeune fille, de s'écrier étourdiment :

– Oh bien ! il s'est vite consolé, ton farinel ; et la Pierrillate aussi se console avec lui de la maladie de son Pierril.

Et, malgré un coup de pied que Joseph lui allongea sous la table pour l'avertir, Pataud de continuer tout haut, sans voir sa nièce qui s'approchait pour poser les bouteilles sur la table :

– Je sais ce que je dis, peut-être !... Étant à l'affût du loup, j'ai vu ce joli couple ; oui, la Pierrillate, ou une qui lui ressemblait, son capuchon étant rabattu sur son nez, guettait Garric revenant de la messe de minuit, se pendait à son bras et dévalait gaiement avec lui la côte de Fonfrège aux Anguilles ; et ni l'un ni l'autre ne paraissaient avoir froid aux doigts ni aux lèvres...

Un fracas de verre brisé et un petit cri interrompirent le conteur : Linou venait de laisser choir une de ses bouteilles et paraissait près de tomber elle-même à la renverse. Son frère se précipita pour la soutenir, toute pâle et défaillante.

– Qu'as-tu, Linou ?

– Rien, murmura-t-elle faiblement ; la bouteille m'a échappé et m'est tombée sur le pied.

Et, appuyée sur son frère, elle alla s'asseoir au coin du feu, où sa mère, qui avait tout deviné, fit mine de l'aider à se déchausser et de lotionner à l'eau salée les orteils soi-disant endoloris.

Pendant ce temps l'oncle Joseph, l'air indigné, jetait à Pataud, d'une voix basse et sifflante :

– Tu ne seras donc toute ta vie qu'un f... tu maladroit ?

III

Juste à ce moment, Jean Garric rentrait chez ses parents, et, pour ne pas les réveiller, – car ils s'étaient couchés de bonne heure, n'ayant pas de dinde à manger, eux, et obligés de ménager leur bois, – il allait, au-dessus de l'étable où les pauvres gens logeaient leur douzaine de brebis, s'enfoncer tout habillé dans le foin.

Le lendemain, après avoir expliqué un retour si prompt, il prit sa canardière, descendit au ruisseau et jusqu'à l'étang du moulin, où viennent souvent, l'hiver, des sarcelles et des canards sauvages. Il se disait qu'il risquait une rencontre désagréable avec l'irascible meunier, mais qu'en revanche il pourrait peut-être apercevoir Aline, de loin, et, si indigne qu'il se sentît d'elle désormais, rassasier encore ses yeux de l'image adorée de celle qu'il avait perdue.

L'étang était gelé de part en part et blanc de neige, comme les prés qui l'encadrent. Toutefois, près d'une retombée d'aulnes et de saules, à l'endroit où, par une petite chute et avec un bruit d'eau courante, le ruisseau pénétrait sous la glace, il tressaillit à l'envol brusque d'un colvert qui, l'aile sifflante, s'élança dans l'espace. Tant bien que mal, Jean épaula, fit feu, et le bel oiseau tomba pantelant sur la berge givrée, où il se débattit et mit une tache rouge. Jean, ayant ramassé la bête, rechargeait son fusil, lorsqu'une silhouette surgit sur la chaussée de l'étang. Ce n'était pas Terral, comme l'avait craint notre braconnier, c'était son frère, l'oncle Joseph, dont Jeantou ignorait et le voyage à Montpellier, et le retour en compagnie de son neveu. Garric, après une courte hésitation, le reconnut ; et son premier mouvement fut de courir vers lui, vers cet aîné des Terral, qui lui avait sou-

vent fait des compliments sur ses inventions dans les landes de la Gineste, et à qui, en échange, il avait indiqué des gîtes de lièvres et des remises de perdreaux.

Joseph, de son côté, s'avança, le long du bief, et tendit cordialement la main au farinel des Anguilles :

– Mes compliments, Jeantou… Te voilà braconnier, à présent ?

– Oh ! protesta Garric, braconnier… par occasion, et pour le compte de Monsieur le curé de La Garde, qui veut faire manger un peu de gibier à ses confrères, le jour de l'Adoration perpétuelle.

– Ah ! ce bon curé Reynès, fit Joseph, riant, je le reconnais bien là : un peu gourmand toujours !… Péché véniel, en somme ; sans cela, il serait parfait, et ce serait humiliant pour les autres… Il va bien, alors, ce cher homme ?

– Très bien ; il a voulu à toute force m'avoir à sa table, hier ; et il est tout naturel que je chasse un peu pour lui, ce matin.

– Veux-tu que je t'aide à compléter le rôti de ses invités ?… Ça me distraira un peu… Il y a des mois que je n'ai tiré un coup de fusil. Cela te va, Jeantou ?

Oh ! oui, cela lui allait ! Il aimait tant cet oncle Joseph, – car, pour tout le monde dans le pays, c'était « l'oncle Joseph », ou même, plus familièrement encore, « l'onclou » ou « l'onclette ». Et quelque chose disait à Garric que le parrain de Linou serait, à l'occasion, son avocat auprès de sa filleule.

Joseph alla chercher son fusil et son carnier ; et, une demiheure plus tard, Jean et lui chassèrent côte à côte dans les lan-

des du Cros et de Ginestous, où, de loin en loin, quelque bécassine affolée s'envolait en poussant un cri bref, et traçait dans l'air glacé et un peu brumeux ses zigzags et ses crochets si déconcertants pour les chasseurs novices. Jean n'osait tirer, ou manquait. Joseph tuait trois fois sur quatre, très fier d'une adresse qui, d'ailleurs, n'est pas commune, et ne se faisant pas faute de railler la gaucherie de son compagnon.

Puis, ils longèrent les ruisseaux de Mazel et de Jabru ; point de canards… Une loutre, surprise, s'enfonça brusquement sous la glace ; un renard, qui chassait aussi, détala avant d'être à portée… À midi, les carniers étaient encore bien légers, – celui de Garric surtout, – car l'oncle Joseph avait eu soin de glisser dans le sien, au départ, une gourde de bon vin, et un reste de « fouace » pétrie par Linou à l'occasion de Noël.

Cependant la température semblait vouloir se radoucir. Par moments, un léger souffle venant du sud-est, après la bise coupante des jours précédents, faisait presque aux figures l'effet d'une caresse. La teinte plombée du ciel s'éclaircissait par-ci, se fonçait par-là, sous forme de nuages entre lesquels se risquait un furtif regard du soleil.

– Je crois bien, Jeantou, fit tout à coup Joseph, après avoir un moment consulté l'aspect du zénith et de l'horizon, et après avoir reniflé le vent, je crois bien que nous aurons le dégel, ce soir. Retournons sur les hauteurs ; si l'autan se levait, la marche dans les bas-fonds deviendrait dure… Et puis, il est temps de boire un coup : la neige altère.

Ils s'approchèrent du hameau du Cros, s'assirent dans un vieux chemin, sous les racines noueuses et enchevêtrées d'un bouquet de houx géants, d'une « griffoule » ; et là, bien abrités du vent, visités même d'un timide rayon de soleil, ils se partagèrent la fouace et burent à la régalade le contenu de la gourde. Et ils causèrent.

Et, tout à coup, l'oncle Joseph :

– Veux-tu, Jeantou, qu'avant de reprendre la chasse (car, en chassant, il faut être muets), veux-tu que nous parlions un peu de nos affaires, ou plutôt de tes affaires ?

Jean rougit. Où voulait-il en venir, l'oncle Joseph ? Que savait-il ?

– Mes affaires, balbutia-t-il, ne sont guère pour vous intéresser…

– Tu crois ça ?… Ou si tu manquerais de confiance en moi ?…

– Manquer de confiance en vous, oncle Joseph ! Mais ce serait ingratitude de ma part, car je n'ai reçu d'âme qui vive autant de bonnes manières que de vous… Aussi, je vous aime et je vous respecte plus que personne…

En ce cas, confesse-toi un peu.

Jean rougit plus fort… L'oncle Joseph en savait long, décidément. Il continua, regardant Garric dans les yeux :

– On m'a dit que tu aimais ma filleule. Est-ce vrai ?

Jean essaya de cacher son trouble en rabattant le bord de son chapeau sur son front, comme si le soleil l'offusquait.

– Ton silence me répond… Ah ! mon gaillard, c'est donc vrai ?… Tu n'as pas mauvais goût…

– J'ai mal agi peut-être, oncle Terral, en levant les yeux plus haut que moi… J'ai trop oublié le peu que je suis : hier, un

berger ; aujourd'hui, un apprenti meunier, et ignorant, sans esprit…

– Pas de discours, et pas de ces excuses qui n'en sont pas… Aimes-tu Linou d'amour, d'un amour sérieux ?

– Oh ! oui, s'écria enfin Jean en joignant les mains ; je l'aime ! je l'aime plus que tout au monde…

– Et elle aussi t'aime, n'est-ce pas ? Elle te l'a dit ?

Garric raconta la scène du Moulin-Bas, où Linou et lui s'étaient fait leurs aveux ; puis l'arrivée inopinée du père Terral, sa colère, ses emportements et ses menaces.

– En ce cas, mon garçon, si tu tiens tant que ça à ma nièce, pourquoi diable vas-tu sottement gâter tes affaires en courtisant la Pierrillate ?… Sans compter que, vraiment, ce n'est pas être bien difficile…

– La Pierrillate ! s'exclama Jean, stupéfait.

– Hé oui ! la femme de Pierril… Il paraît même que vous avez, elle et toi, une singulière façon de chanter matines !…

Et il s'esclaffa de son rire gaulois des meilleurs jours. Le farinel était atterré. L'autre poursuivit :

– Tout cela est bien vrai ? Je suis renseigné, n'est-ce pas ?

– Mais non ! Mais non !… Qui a pu ?…

– Voyons, Garric, il ne faut pas nier ce que quelqu'un a vu, qui a de bons yeux, puisqu'on dit de lui : « C'est celui des Terral qui y voit la nuit. »

Plus de doute, hélas ! Pataud était bien à l'affût à l'heure où la Mion était venue à la rencontre du farinel. Pataud avait tout vu !… Mais pourquoi ce damné tueur de loups mêlait-il la Pierrille à tout cela ?… Une lueur traversa le cerveau du pauvre amoureux : la mante et la capuche, parbleu ! La fille prise pour la mère.

– Eh bien ! Jeantou insistait l'oncle Joseph, persistes-tu à nier encore ?

Jean ouvrit la bouche et esquissa, en effet, un geste.

Outre qu'il avait l'âme droite et véridique, il sentait qu'il y avait une plus grande honte, aux yeux de l'oncle Joseph, d'avoir fauté avec la Pierrille qu'avec la Mion… Mais, d'autre part, que gagnerait-il à protester contre l'erreur de Pataud sur la personne ? À compromettre la fille au lieu de la mère… Une délurée, une effrontée, certes, cette chatte rousse du moulin des Anguilles ; mais était-ce à lui, Jean, son galant d'une heure, qu'il convenait de révéler la légèreté de la fille de son maître ? Non, il se tairait.

– Donc, tu avoues… C'est bien heureux ! ricana Joseph. Puis, voyant le pauvre farinel tout penaud :

– Après tout, il n'y a pas là de quoi se jeter dans la Durenque, ni de quoi mettre un crêpe au chapeau. Ces choses arrivent… Tu es beau garçon, la Pierrillate avait un peu jeûné pendant la maladie de son triste sire de mari… Tout s'explique !

Chacun de ces mots s'enfonçait comme une épine dans le cœur du pauvre Garric : ses larmes jaillirent malgré tous ses efforts pour les contenir.

Ne pleure donc pas grand nigaud ; est-ce qu'on pleure pour si peu, à ton âge ?… Le grand ennui, dans cette affaire, c'est que

ma nièce, la pauvre petite souffre horriblement d'avoir entendu Pataud raconter l'histoire.

– Que dites-vous ? cria Jean, Linou le sait ?... Ah ! misère de moi ! misère de moi !... Quel être je suis ! Quel lâche je fais !... Et vous dites qu'il n'y a pas là de quoi se noyer ?

– Il n'y a jamais de quoi se noyer !... Tout au plus, Pataud mériterait-il, lui, de faire un petit plongeon ; mais il nagerait comme la loutre. Voyons, Jean, tâchons d'arranger tout ça ; le mal n'est pas sans remède...

– Oh ! si, oh ! si, sanglotait le pauvre diable ; il est sans remède ; tout est bien fini... Jamais Linou ne me pardonnera... Jamais je n'oserai reparaître devant elle.

– Tu la juges mal, ma petite filleule : elle est bonne et aimante. Et l'on pardonne toujours quand on aime... Seulement, il va falloir que j'arrange les choses ; que j'explique que Pataud a parfois la berlue à force de regarder le chemin de « l'espère » et le guidon de sa carabine... Va, va, ou je ne suis plus l'oncle Joseph, à qui l'on accorde quelque esprit, ou je te ramènerai Linou.

– Impossible ! impossible ! continuait Garric... Je n'ai plus qu'à m'en aller loin, bien loin, de façon que jamais plus cette pure et vaillante fille ne revoie ma figure de débauché.

– Mais tête de buis que tu es, en quoi ton éloignement réparerait-il le mal que tu as fait ?... Puisque je me charge de t'innocenter auprès de ton amoureuse !... C'est ainsi que tu as confiance en moi ?

L'oncle Joseph se fâchait. Garric se calma, essuya ses yeux ; malgré tout, un rayon d'espoir redescendait dans son cœur... Et juste au même instant un rayon illuminait, sur la tête des deux

braconniers, les cimes des houx et attirait vers leurs baies rouges dépouillées de neige tout un essaim jacassant de grives affamées… Bonne aubaine ! Les deux braconniers saisirent avec précipitation leurs fusils, ajustèrent et lâchèrent leurs trois coups. Cinq ou six pauvres volatiles dégringolèrent à leurs pieds ; deux ou trois autres, blessés seulement, se traînaient, voletant dans le pré. Garric s'élançait pour les attraper ; mais brusquement, il se rejeta dans le chemin creux.

– Les gendarmes ! fit-il à l'oreille de Joseph.

– Où donc ?

– Près de la grange de Lacan ; ils m'ont vu… Sauvons-nous.

D'un geste prompt, l'oncle Joseph enfonçait son fusil dans les houx du talus, passait son sac au cou de Jean… Il avait été si souvent traqué à la chasse qu'il y avait acquis un étonnant sang-froid et une merveilleuse décision dans le choix du stratagème qui devait le sauver.

– Jeantou, dit-il à la hâte, toi qui as des jambes, tu vas sauter dans les prés et fuir ostensiblement par le travers de Peyrelève, vers le bois de Roupeyrac, où tu arriveras sauf… Ne te presse pas, ne t'apeure pas, surtout : les jarrets ne fléchissent que si le cœur manque… Et ne t'inquiète pas de moi… Nous nous verrons, demain au soir, chez Flambart, à La Capelle…

Et Garric se sauva à grandes enjambées, son fusil d'une main, son sac de l'autre (celui de Joseph, pendu au col, le fatiguait bien un peu, mais il avait vingt et un ans, des muscles et du souffle), évitant les creux où se dissimulaient les viviers glacés et les rigoles d'irrigation sous la neige.

L'oncle Joseph resta un moment blotti dans le chemin, où sa taille exiguë lui permettait de rester caché. Ainsi qu'il l'avait

prévu, il vit les deux beaux gendarmes surgir sur la crête du coteau et courir pour barrer au fugitif la route de la forêt ; mais, dès qu'il lui fut démontré qu'ils n'y réussiraient pas, notre vieux braconnier coupa un bâton dans les houx – juste à l'endroit où il avait glissé son fusil et s'achemina paisiblement vers la ferme du Cros, raconter à Lacan, son grand ami, le bon tour qu'il venait de jouer encore à la maréchaussée.

Seulement, deux heures plus tard, lorsqu'il se remit en route pour rentrer au moulin, après avoir fait grand honneur au petit vin blanc du fermier, – il rencontra son neveu, Cadet, qui, à cheval sur la jument du cabaretier Flambart, courait à toute bride, vers Peyrebrune, quérir le docteur Bernad, pour Rose Terral, dont l'état s'était subitement aggravé… Rose, sa belle-sœur, dangereusement malade ! Du coup, toute la joie du braconnier s'éteignit dans la nuit qui tombait et les premières rafales de l'autan déchaîné et hurlant.

IV

Oui, la journée avait été dure, au moulin de La Capelle. La meunière, quoique souffrante depuis des semaines, s'était levée de grand matin, comme à son ordinaire, et avait préparé la soupe pour toute la famille. Mais, à peine son beau-frère Joseph était-il parti pour la chasse, que la chère femme, prise de frissons et de fièvre, avait dû se recoucher, vaincue, disant à sa fille :

– Je ne sais ce que j'ai ; je ne tiens pas debout... J'ai froid dans les os ; je me jetterais dans le feu sans pouvoir me réchauffer... Fais-moi de la tisane de fleur de sureau, afin que j'essaie de transpirer un peu.

Et Linette, quoique très abattue elle-même, car la secousse de la veille l'avait atteinte au cœur et lui avait valu une nuit affreuse d'insomnie et de larmes, s'empressait auprès de sa mère... Elle bassinait le lit, posait une brique brûlante sous les pieds de la malade, lui faisait prendre des infusions chaudes...

– Vous sentez-vous mieux, maman ? interrogeait-elle toutes les cinq minutes, après de courtes disparitions pour aller donner des ordres à la servante ou des soins à la basse-cour.

– C'est à peu près... ne t'inquiète pas, mon enfant... Ça se passera...

Mais de brusques accès d'une toux sèche interrompaient la malade... Ça ne se passait point, hélas !

– Je vais envoyer chercher le médecin, n'est-ce pas ?

– Mais non, mais non ! Attends… J'ai eu cela d'autres fois… Donne-moi seulement à boire quelque chose de froid…, de l'eau panée, par exemple… J'ai une soif…

Linou se gardait bien d'obéir à ce caprice ; elle apportait du thé brûlant que la malade refusait… Et toujours la toux, et la fièvre qui montait… Puis, Rose se plaignit d'une piqûre dans les côtes… Par moments, elle paraissait s'assoupir un peu, et prononçait à mi-voix des paroles incohérentes… Le délire, déjà !

La jeune fille, effrayée, envoya la servante appeler son père et son frère : ils arrivèrent, inquiets aussi. Cadet, en dépit de son caractère impatient et susceptible, aimait profondément sa mère ; et Terral, malgré ses emportements, ses excès de parole, ses jurons et ses algarades fréquentes, sentait combien sa femme était bonne, active et courageuse, et nécessaire à sa vie et à sa maison ; et il frissonna en songeant qu'elle pourrait lui manquer tout à coup. Il pressa son fils d'emprunter la jument du cabaretier Flambart et d'aller en hâte chercher le docteur Bernad, à Peyrebrune. Pour lui, incapable de tenir en place, il erra, durant l'après-midi, de la chambre au galetas, de l'étable à la scierie et de la scierie au moulin, soupirant et monologuant tout haut, selon sa coutume ; au fond, extrêmement malheureux.

L'oncle Joseph arriva, vit la malade, essaya de réconforter Linou, mais, livré à lui-même, se sentit plus désemparé encore que son frère, et fit la navette du coin du feu à la chaussée pour guetter la venue du médecin.

Celui-ci arriva enfin, deux heures après la nuit tombée, et trempé jusqu'aux os, car le dégel s'accompagnait d'une pluie fine fouettée par le vent d'autan. Il n'eut pas de peine à reconnaître la pneumonie, la terrible pneumonie dont meurent les trois quarts de nos rustiques et qui, ici, s'aggravait de l'état de

faiblesse de la meunière et de toutes les secousses morales qui l'avaient assaillie.

Un quart d'heure plus tard, le docteur Bernad, ayant rédigé son ordonnance, donné ses instructions à Aline, essayé de rassurer la malade et son entourage, – sans toutefois, cacher aux deux frères Terral la gravité de la situation, – repartait vers Peyrebrune, d'où Cadet, qui l'y attendait, rapporterait les remèdes prescrits. Pauvre docteur Bernad, qui devait, bientôt après, être emporté, en huit jours, par le même mal !...

Ce soir-là, comme tant d'autres soirs, il s'enfonçait, vaillamment, se fiant à l'instinct de sa monture, dans une nuit d'encre et de tempête, risquant à chaque pas de rouler dans les fondrières ou dans les ruisseaux débordés et grondants comme des dogues démuselés.

Linou obligea son père et son oncle à se coucher, et se chargea de passer la nuit auprès de sa mère. Si elle avait besoin d'aide, elle enverrait la servante chercher, à l'école de La Capelle, la Sœur Saint-Cyprien, si entendue à soigner les malades, et si empressée d'accourir au moindre appel.

La veillée fut terrible : les douleurs augmentaient, et la gêne pour respirer, et le délire qui, surtout, affolait la jeune fille. Le médecin avait eu beau l'avertir que la nuit serait agitée, lui dire de ne pas s'effrayer, qu'il fallait que le mal suivît son cours... La pauvre petite se désespérait de ne rien pouvoir pour soulager celle dont elle eût payé la guérison de sa propre vie.

Tout dormait – ou plutôt paraissait dormir – dans la maison, hormis la pendule au lent tic tac, aux brusques et éclatantes sonneries, et les bûches de hêtre sifflant ou ronronnant dans la cheminée. Au dehors, la cascade du déversoir, libérée par le dégel, faisait de nouveau sa plainte monotone... Heures lourdes, nuit éternelle !

Dans les brèves minutes où la malade semblait se calmer un peu, Aline, à genoux sur le plancher devant le lit, les mains tendues vers le crucifix et l'image de la Vierge appendus au fond de l'alcôve, priait avec ferveur. Elle oubliait ses propres chagrins, l'affreux coup reçu la veille en plein cœur, tout son jeune et chaste amour brisé comme un nid tombé sur le chemin, pour ne penser qu'à sa mère adorée, son seul refuge, sa tendresse unique désormais.

Une plainte de la malade la redressait vivement.

– Maman ! vous souffrez ?... Vous n'avez pas froid ?... Voulez-vous boire ?

La pauvre femme soulevait péniblement la tête, buvait quelques gorgées, s'efforçait de rassurer son enfant et de lui dissimuler ses douleurs... Et, brusquement, le délire la reprenait et l'emportait dans un flot de paroles insensées.

De temps en temps, Terral et son frère, pieds nus, en pantalon et bras de chemise, s'en venaient prendre des nouvelles : Linou les renvoyait à leurs lits, leur présence ne pouvant lui être d'aucune utilité... Et tout retombait au silence, sauf la pauvre Rose, gémissant ou délirant, l'horloge scandant ses plaintes, la cascade déroulant sa berceuse infinie, et Linou reprenant ses ardentes prières.

Tout à coup, la malade appela :

– Linou ! Linou !

– Maman, ma bonne maman ?

– Écoute... Envoie chercher Monsieur le Curé, veux-tu ?

– Tout de suite, maman… Pour vous faire plaisir seulement, car je suis sûre que vous n'êtes pas en danger, et que, dès que Cadet arrivera avec les remèdes, vous serez soulagée.

Elle réveilla la servante et l'envoya à La Capelle, lui disant de ramener le curé et la Sœur Saint-Cyprien en même temps. Puis, elle retourna vite vers la malade, que le délire avait déjà ressaisie.

Alors Linou, terrifiée par l'idée qu'elle pouvait vraiment perdre sa mère, éclata en sanglots. Elle se reprocha d'avoir laissé son cœur s'ouvrir à une autre affection ; son amour pour Jean, si innocent qu'il eût été, lui apparut soudain comme une faute grave, comme un vol fait à sa mère. D'ailleurs, puisque cet amour avait été mis en oubli, trompé, pourquoi ne pas à tout jamais le bannir ?… Oh ! le sacrifice était mince ; elle était prête à en faire bien d'autres pour conserver la sainte femme à qui elle devait tout.

Et des souvenirs de lectures pieuses dans les livres prêtés par la Sœur Saint-Cyprien et par l'abbé Reynès lui revinrent en foule à la mémoire… Que de fois la guérison d'un malade avait été arrachée au Ciel par le vœu d'un enfant !… Un vœu ?… Oui, oh ! oui, elle en ferait un, et si fervent, et si entier que la Vierge et Jésus l'accueilleraient sûrement et l'enregistreraient au Paradis.

Bien des fois, elle avait, entre sa douzième et sa quinzième année, soit durant les offices à l'église de la paroisse, soit dans ses rêveries à la garde des bêtes, songé à la vie religieuse vers laquelle son âme aimante et pieuse, ses goûts délicats, son naturel de sensitive que tout blesse, – et aussi l'influence d'une tante, la Sœur Émilie, religieuse au couvent de la Sainte-Famille, à Villefranche, – semblaient tout naturellement la porter… Ah ! si d'entrer au couvent ne l'eût pas mise dans l'obligation de quitter sa mère !

Du jour où Jeantou lui déclara son amour et où elle découvrit qu'elle l'aimait aussi, elle ne pensa plus à se faire religieuse, sauf dans le cas où son père voudrait la contraindre à épouser un autre que son ami. Mais, à cette heure d'angoisse, devant la trahison de Jean, devant le danger de mort où se trouvait sa mère, ses inclinations mystiques lui revinrent avec une force extraordinaire ; elle vit dans son amour trompé et dans sa mère en péril un signe évident que Dieu l'appelait à lui. Elle se précipita de nouveau à genoux, ses mains jointes éperdument tendues vers le Crucifié, et elle prononça les paroles irrévocables de son engagement :

– Mon doux Jésus, maître divin, qui êtes aussi celui de la vie et de la mort, sauvez ma mère ; en souvenir de la vôtre, rendez-lui la santé, et prenez mes jours à moi, je vous les donne, jusqu'au dernier, et je n'aurai jamais d'autre époux que vous.

Dans la ferveur de son invocation, elle éleva la voix sur les derniers mots au point que la malade les entendit et les comprit, dans un de ces rares instants de lucidité dont s'entrecoupait son délire.

– Linou ! s'écria-t-elle ; Linou, que dis-tu là ? Non, non, mon enfant, je ne veux pas..., je n'accepte pas... Mon Dieu, ne l'écoutez pas !... Prenez-moi plutôt, si mon heure est venue...

– Calmez-vous, maman... Qu'avez-vous cru entendre ?... C'est une prière, une simple prière, que m'apprit la Sœur Émilie... Calmez-vous, maman chérie. :.

La malade n'était pas rassurée. Elle s'était dressée sur son lit, avait passé son bras fiévreux au cou de son enfant, et la serrait ardemment contre elle.

Mais, épuisée par cet effort, la chère femme retomba sur son oreiller, et son esprit sombra de nouveau dans les cauchemars et les épouvantes.

La pendule sonna trois heures : le coq chanta, mais sans amener ni l'aurore, encore si loin, ni l'impression de réveil et d'espérance qu'évoque, d'ordinaire, sa rustique fanfare.

Bientôt après, la servante ramenait le curé de La Capelle et la Sœur Saint-Cyprien. Terral et l'oncle Joseph, qui ne dormaient pas, vinrent saluer les arrivants. Tous pénétrèrent dans la chambre de la malade, et Linou se jeta en sanglotant dans les bras de la Sœur, qui la gronda affectueusement et s'efforça de la rassurer. La malade était assoupie, la religieuse renvoya tout le monde dans la salle commune, sauf la jeune fille, avec laquelle elle se mit à préparer ce qu'il faut pour appliquer les sangsues, remède alors classique pour le traitement de la pneumonie.

Les deux frères Terral firent asseoir le curé devant le feu, en attendant que la malade, sortant de sa somnolence, lui permît d'exercer son ministère. Cet abbé Laplanque était un digne prêtre, certes, dévoué à ses paroissiens, surtout dans la maladie, mais d'aspect très rustique, le verbe haut et rude, grand parleur, bavard même, et brutal en chaire, et qui partout se sentait vite chez lui. « Le curé gendarme ! » disait de lui l'oncle Joseph, qui ne l'aimait pas et ne lui pardonnait pas d'avoir remplacé l'abbé Reynès à la cure de La Capelle… Grisonnant déjà, il avait pendant sa carrière vu tant de malades, enterré tant de morts, surtout quand il était vicaire dans le pays houiller, à Decazeville, que sa sensibilité, déjà pauvre, avait achevé de s'émousser. Nul n'accourait plus promptement que lui, à toute heure et par n'importe quel temps au chevet de ses paroissiens en danger. Mais une seule chose lui importait : si le malade se confessait, s'il se laissait « graisser les bottes », comme il disait dans son langage de rustre mal dégrossi, tout était pour le mieux… Ajoutez qu'il avait la prétention, – assez justifiée, d'ailleurs, – de

diagnostiquer plus sûrement qu'aucun médecin et de prédire, à première vue, si le malade guérirait ou non.

Chez Terral, il eut vite fait d'émettre au sujet de Rose, un pronostic des plus rassurants : un petit point de côté sans conséquence… On la tirerait de là… Et, en admettant même qu'elle fût en danger et que Dieu voulût l'appeler à lui, une si brave femme, si douce, si aumônière, si pieuse, ce serait une sainte de plus, et il n'y aurait pas lieu de s'affliger de la savoir en Paradis…

Les deux Terral souffraient cruellement de la rude façon dont le curé envisageait la situation et prenait à cœur de les consoler. L'oncle Joseph surtout donnait des signes évidents d'une impatience qui finirait par se traduire en quelque cinglante réplique, – quand des plaintes se firent entendre dans la chambre : la malade s'était réveillée, et Linou venait appeler le confesseur…

V

Cependant, Jean Garric, poursuivi par les gendarmes dans le travers du Cros, les avait assez facilement distancés, et avait atteint sans encombre le bois de Roupeyrac. Et il remonta vers La Capelle, contourna le village sans y entrer, et gagna sa petite maison du Vignal.

Dès qu'il eut poussé la porte, sa mère courut à lui, et, à mots précipités, coupés d'exclamations, de : « Ah ! Notre Seigneur ! », « Ah ! Sainte Vierge ! », lui apprit ce qui se passait au moulin de Terral : la meunière très malade…, le médecin mandé en toute hâte…, le père Garric parti aux nouvelles…

Jean fut très douloureusement surpris. Outre que la mère Terral avait toujours été excellente pour lui, il sentait qu'elle serait, à l'occasion, et avec son beau-frère Joseph, son meilleur appui auprès de Linou, et leur alliée, à tous deux quand il faudrait, un jour, vaincre l'entêtement de Terral… Ah ! s'il allait perdre une telle médiatrice !…

Le père Garric rentra en clopinant… Les nouvelles n'étaient point bonnes : le médecin avait dit que c'était très grave ; il fallait tout craindre… Et ce fut encore une bien triste nuit pour le malheureux Jean. Aussi, dès l'aube, il sortit, espérant rencontrer quelqu'un qui aurait été au moulin et lui en donnerait d'autres nouvelles. Mais personne encore dans les chemins changés en cloaques de boue ou en ruisseaux de neige fondue. Alors, à tout hasard, il alla errer lui-même aux alentours du moulin, dans le triste jour qui montait avec peine, éclairant les coteaux à moitié dépouillés de leur neige et couronnés de châtaigniers et de chênes gris de fer, les prés submergés par la crue

des eaux, un ciel boueux où passaient à grande allure de lourds nuages emportés par l'autan.

Un homme parut enfin sur la chaussée, comme le matin du jour précédent : c'était Joseph Terral, qui ne manquait jamais, à son lever, d'aller inspecter l'étang et la vallée, observer le ciel, humer le vent, et en tirer des pronostics pour la journée.

Le jeune homme courut à lui.

– Ah ! mon pauvre Jean ! Quel changement depuis hier ! Nous serions-nous attendus à cela en partant pour la chasse ?

– Comment va la malade ?

– Mal. Elle a passé une nuit terrible… Je crains un grand malheur.

– Ah ! Dieu nous en préserve tous !

Ils marchèrent côte à côte, également tristes, jusqu'au déversoir qui lançait en bas de la chaussée sa cascade d'eau trouble et d'écume, avec un grondement monotone dans lequel se perdait celui du vent.

Inutile, mon garçon, fil l'oncle Joseph, de te dire que je n'ai pu parler à ma nièce de ce qui te tient au cœur. La pauvre petite est si affectée et si occupée ! Il faut attendre…

– Oui, oui, j'attendrai… J'ai confiance en vous, rien qu'en vous… et en sa mère, si elle guérit, ce qu'à Dieu plaise !

Joseph promit à Garric de lui porter d'autres nouvelles au Vignal, dans la soirée ; et ils se séparèrent.

La journée fut moins mauvaise que la nuit. Dans l'après-midi, le docteur Bernad revint et dit à l'oncle Joseph que, contrairement à ce qui se produit dans la marche ordinaire de la pneumonie, la malade allait mieux, et qu'on pouvait espérer ; et l'oncle Joseph, à son tour, se hâta de porter un peu d'espérance à Garric. Et même, avec la mobilité des natures ardentes et optimistes, promptes à s'affliger, mais plus promptes à rebondir, il voulut entrer chez Flambart et força Jean à l'y suivre. On servit la traditionnelle « pauque » de vin rouge, et Flambart apporta son verre pour trinquer avec ces fripons de meuniers, comme il avait coutume de dire en ricanant.

Apprenant que la meunière allait un peu mieux :

– J'en suis ravi, s'écria le cabaretier… En voilà une, par exemple, que je n'accuserai pas de « mouturer » deux fois, comme vous, le blé des pratiques. Elle doit même rendre aux pauvres bien au-delà de ce que vous prélevez de trop sur les paysans.

Et il s'esclaffa.

Joseph Terral se contenta de hausser les épaules et de répondre dédaigneusement :

– Dis donc, Flambart, ne parle pas de corde, hé ! Gargotier, cafetier, épicier et voiturier, si tu voles un peu dans chacun de tes métiers, tu dois avoir du foin dans tes bottes, et une bonne place de retenue en enfer… À ta santé tout de même…

Flambart se le tint pour dit. D'ailleurs, on l'appelait déjà à un autre bout de la salle.

Mais il revint vider son verre, et, cette fois, crut devoir s'attaquer à Garric :

– Il me semble que le dégel se fait sentir, Jeantou, et que les Anguilles ne doivent pas manquer de bouillon… La belle rousse te remplacerait-elle à la scierie, par hasard ? En tout cas, ce ne serait pas pour longtemps, puisqu'elle repart après-demain pour la ville, et que je dois aller la porter jusqu'à Saint-Jean… Il paraît qu'on ne trouve pas de voiturier dans cette capitale qu'est La Garde-du-Loup…

Mais on l'appela encore à une autre table, ce qui évita à Jean de répondre à ses plaisanteries.

D'autre part, l'oncle Joseph était à tout instant salué, interpellé par les nouveaux arrivants, car il était populaire dans tout le pays pour son amabilité, son esprit, sa verve intarissable et sans méchanceté. Si l'on n'avait su sa belle-sœur gravement malade, on l'aurait forcé de chanter son répertoire de chansons sentimentales ou gaillardes, ou même, juché sur une table, de faire fonction d'orchestre et de scander de la voix, des doigts et du talon quelque « branlou » furieux ou quelque enlevante bourrée… Mais ce n'était pas le moment. La « pauque » vidée, les deux meuniers quittèrent l'auberge ; avant de se séparer au bout de la côte de la Griffoule, Joseph dit à son jeune compagnon :

– Tu vas donc retourner chez Pierril, demain ou après-demain ; plus tard, on verra de te trouver une meilleure place, dans un des nombreux moulins que j'ai montés… Quant à ma filleule, il ne faut pas songer, je te le répète, à lui parler en ce moment de quoi que ce soit en dehors de la santé de sa mère. Tu reviendras dans quelques jours, un dimanche après vêpres, de préférence ; si j'ai une réponse, je te la communiquerai. Sois patient et courageux… Adieu ; fais mes amitiés à monsieur le curé de La Garde, et dis-lui que j'irai le voir dès… que les truites commenceront à mordre à la mouche ou au grillon…

Et Garric, un peu rassuré, après avoir employé sa journée du lendemain à tirer quelques grives et quelques tourdres pour l'abbé Reynès et ses invités, repartit pour le moulin des Anguilles. Mais, arrivé à mi-côte, près de cette bergerie de Fonfrège où, pour son malheur, huit jours auparavant, il avait rencontré Mion, il aperçut, à mi-côte aussi, mais sur le versant opposé que l'étroitesse du ravin rendait tout proche, l'attelage de Flambart gravissant au pas la montée. Sur la voiture, – une rustique et grinçante jardinière, – était une silhouette féminine enveloppée d'un châle rouge ; Flambart suivait, fumant sa pipe, et, de temps à autre, faisait claquer son fouet : la fille de Pierril n'avait pas attendu le retour de son galant d'un soir ; elle repartait pour Montpellier.

Jeantou s'arrêta, le cœur battant, content de penser que, Mion partie, il éviterait, en arrivant, reproches ou moqueries, et aussi peut-être de nouvelles œillades et de nouvelles occasions de chute. Pourtant, quelque chose en lui se levait, qui troublait un peu sa quiétude : une voix confuse lui disait qu'un garçon de vingt ans – à moins qu'il ne soit un saint – doit une certaine gratitude émue à la femme qui s'est donnée spontanément à lui.

Mion reconnut, sans doute, son fugace amoureux, car elle se dressa et se retourna, agitant son mouchoir. Le jeune homme, de son côté, leva son chapeau et fit de la main un geste d'adieu. Et la voix, la petite voix secrète et encore timide lui murmurait, tout au fond, que ce départ n'était pas, pour sa conscience, une conclusion ni une libération…

Arrivé aux Anguilles, il se mit aussitôt au travail, sans vouloir écouter les doléances des Pierril, tout en larmes, sur le départ si prompt de leur fille, qu'il n'aurait tenu qu'à lui, Jeantou, disaient-ils, de retenir à jamais auprès d'eux.

Il entra d'abord dans le moulin, où des paysannes attendaient déjà pour bluter leur farine à la main, emplit les trémies,

mit les meules en branle, s'assura que la farine était douce à souhait et que, durant des heures, la simple surveillance de la meunière suffirait.

Alors, il courut à la scierie, devant laquelle les troncs de chêne, de hêtre et de châtaignier s'étaient amoncelés dans un désordre pittoresque. À coups de hache, il équarrit grossièrement une première bille, un « roul » énorme, le hissa sur le chariot, leva la vanne. Un grand bruit de cascade emplit le « bouge » ; la scie à double lame se dressa, après une demi seconde d'hésitation, et, comme avec l'effort d'étirement qui suit un long sommeil, redescendit en grinçant, remonta pour redescendre encore et hardiment s'enfoncer dans le tronc que le rustique mécanisme poussait à petits coups devant l'acier clair de ses dents affamées…

QUATRIÈME PARTIE

I

Au moulin de La Capelle les choses avaient peu à peu repris leur train accoutumé. Rose Terral était entrée en convalescence. Pourtant, malgré les soins intelligents de la bonne Sœur Saint-Cyprien et la sollicitude si tendre d'Aline, la santé ne lui revenait que lentement : les préoccupations de toute sorte retardaient sa complète guérison. À voir l'air de plus en plus soucieux de son mari, elle devinait que ses affaires ne s'amélioraient pas ; et, si Cadet amenait un mauvais numéro, faudrait-il le voir partir pour des années, ou s'endetter encore pour lui payer un remplaçant ?

Enfin, et par-dessus tout, la chère femme s'apercevait que sa Linette, malgré les efforts qu'elle faisait pour paraître vive et gaie comme autrefois, retombait, dès qu'elle ne se croyait pas observée, dans une langueur et une tristesse affreuses, et que des pâleurs ou des rougeurs subites envahissaient son visage allongé et aminci.

Certes, la douleur causée par la révélation brutale de Pataud, le soir de Noël, suffisait à expliquer l'état de la jeune fille ; pourtant, n'avait-il pas d'autres causes ?... Et la convalescente, au fur et à mesure que son intelligence reprenait de la force et sa mémoire de la netteté, se demandait si elle avait rêvé d'un vœu prononcé par Linou, une nuit, au pied de son lit de malade, ou si la pauvre enfant, sous le coup d'une trahison d'amour et du danger que courait alors sa mère, avait bien réellement pris l'engagement sacré dont les termes même lui remontaient à l'esprit... Bah ! Un effet du cauchemar, sans doute... Sa fille la chérissait bien trop pour avoir songé à la quitter... Et d'ailleurs, pourquoi ne pas l'interroger sur ce point ? Linou n'avait jamais menti... Oui, mais lui parler d'un serment pareil sans être sûre

qu'il eût été prononcé, n'était-ce pas s'exposer à troubler davantage ce cœur désemparé et cette âme meurtrie, déjà trop portée à chercher sa consolation en haut ? En lui demandant si elle s'était engagée, n'était-ce pas lui suggérer l'idée de prendre l'engagement redouté ?… Et la pauvre mère hésitait, ajournait, essayait de se persuader qu'un tel danger ne la menaçait point, et qu'il n'était pas possible que Dieu lui rendît la santé au prix de son enfant…

De son côté, Linou tremblait à la pensée d'être obligée bientôt de tout révéler et de briser tant de cœurs : celui de sa mère, celui de son père qui, au fond, l'aimait profondément, malgré ses brusqueries et ses colères, celui de son parrain, celui de son cadet, celui de Jean, enfin, à qui elle pardonnait sa trahison, et qui lui était encore infiniment cher. Précipiter l'aveu de sa détermination serait peut-être provoquer chez la convalescente une rechute mortelle. Remettre à plus tard, n'était-ce pas déjà manquer à ses engagements ? N'était-ce pas paraître regretter son sacrifice ? Quelles luttes en perspective et quels déchirements !

Terral, lui, était à mille lieues de penser que sa fille voulait se faire religieuse. Il avait bien, d'ailleurs, d'autres préoccupations ! Le temps qu'il ne passait pas à la forêt pour abattre ou charger hêtres et chênes, au moulin pour dresser la servante encore novice, à la scierie où Cadet le remplaçait assez bien par son adresse innée, mais avec une assiduité insuffisante, il l'employait à des voyages à Rodez ou dans l'Albigeois, pour placer sa planche, ou à des courses chez les terriens aisés de La Capelle, de Peyrebrune ou de Saint-Jean, solliciter des délais de ceux à qui il devait de l'argent, ou en emprunter encore pour le dernier payement des coupes achetées à l'État. Très orgueilleux, il souffrait cruellement de toute la diplomatie qu'il était obligé de déployer, surtout quand il essuyait quelque refus plus ou moins déguisé. Son caractère s'aigrissait de jour en jour ; il rabrouait ses clients peu pressés de payer leurs frais de mouture

ou de sciage, sa servante, son valet, – et même ses enfants, pour la moindre négligence ou la moindre observation.

L'oncle Joseph, quoique son aîné, n'était pas à l'abri de ses rebuffades : il lui fallait toute la bonté d'âme dont la nature l'avait doté ; il lui fallait surtout toute sa tendresse pour sa belle-sœur et pour sa filleule, et tout son attachement à ce moulin où il était né et dont le renom lui était cher, pour ne pas abandonner à jamais ce frère cadet qui se montrait parfois si cassant et si ingrat. Les jours grandissant et la température devenant plus douce, il eût pu déjà retourner à ses entreprises ; en dix endroits on l'attendait pour restaurer un moulin et monter une scierie ; mais il ajournait son départ, d'abord pour être tout à fait rassuré sur la santé de Rose ; ensuite pour connaître le résultat du tirage au sort de son neveu ; enfin et surtout, pour tâcher de raccommoder Aline avec son amoureux.

Dix fois, il essaya d'arracher à sa nièce la promesse d'oublier les torts de Jean et de devenir sa femme dès que le garçon meunier trouverait à affermer un moulin, c'est-à-dire vraisemblablement dans un an ou deux, et que Terral, ayant marié son cadet, consentirait plus aisément à voir Aline quitter la maison. Linou répondait toujours de la même manière : elle ne pouvait quitter sa mère ; elle pardonnait à Jean mais elle ne se marierait jamais ! Le bon parrain s'inquiéta bientôt de cette obstination de sa filleule, et se douta bien qu'elle ne lui donnait pas le vrai motif ; et il finit par se dire qu'un prêtre seul, – et pas le premier venu, pas le curé de La Capelle, rude et maladroit, – mais l'abbé Reynès, l'ancien confesseur de Linou, resté l'ami de toute la famille, était capable, à force d'autorité et de douceur, de réussir dans une mission où lui, Joseph, malgré son intelligence et son cœur, avait si complètement échoué.

Alors, un dimanche de la fin du mois de février, par un précoce et tiède soleil, – sous prétexte d'aller voir si les truites mordaient déjà, il prit sa ligne, et descendit le cours de la Du-

renque. Pêcheur incomparable, il capturait ce poisson si vivace et si défiant dans les ruisseaux et les ruisselets même les plus obstrués de pierres, de racines et de broussailles ; là où les autres pêcheurs perdaient ou cassaient les hameçons, les crins, parfois le roseau, lui, d'un œil juste et d'un mouvement précis du poignet, faisait tomber son appât à l'endroit voulu, reconnaissait à la moindre résistance la présence de la truite, la ferrait vivement et, sans accrocher aux branches des aulnes ou des ronces, l'arrachait frétillante à son abri et, lui faisant décrire une courbe savante, la jetait sur l'herbe du pré, où elle agonisait en cabrioles désordonnées.

Quand il atteignit le barrage du moulin des Anguilles, ne voulant rencontrer ni Pierril ni sa femme, qu'il n'aimait guère, il siffla d'une certaine façon, à deux reprises ; et il ne tarda pas à voir accourir, le long du bief, Garric, endimanché, et prêt, évidemment, à partir pour La Garde, où les cloches sonnaient la seconde messe.

Joseph Terral lui expliqua brièvement son projet d'aller trouver le curé Reynès, et de le prier de tenter une démarche auprès d'Aline.

– Lui seul, dit-il, peut obtenir de ma nièce qu'elle parle clair ; moi, qui passe cependant pour n'être pas trop sot, j'y ai perdu ce que je pouvais avoir de ruse et d'esprit.

Jean hésita, quoiqu'il eût dans le curé de La Garde une confiance entière ; mais son grand ami insista, le persuada, l'entraîna.

Après la messe, ils allèrent ensemble frapper à la porte du presbytère. Naturellement, l'abbé Reynès leur fit le plus cordial, le plus chaleureux accueil. On mangea les truites, frites par Victorine dans de la graisse d'oie et saupoudrées de farine de froment et de persil, et on les arrosa copieusement, l'oncle Joseph

n'ayant pas manqué de répéter que le poisson doit nager trois fois : dans l'eau, dans la poêle et dans l'estomac des convives.

Après quoi, le curé promit de se rendre au moulin de La Capelle dès qu'il en trouverait le temps et le prétexte. Et il termina l'entretien en disant à Jean :

– Je verrai Linette et, quoique je ne sois plus son confesseur, je crois pouvoir espérer qu'elle m'ouvrira son âme. Je plaiderai ta cause de mon mieux, avec le grand désir de la gagner… Mais il est bien entendu que, en fin de compte, je respecterai le sentiment de cette petite, quel qu'il soit, et que je n'essayerai pas de peser sur sa détermination. Je m'efforcerai de savoir ; je dirai ce que j'aurai appris ; et c'est là tout ce que je peux pour toi, mon garçon.

Et il fut ainsi convenu…

Le lendemain, c'était le jour du tirage au sort pour le canton de Saint-Jean.

Le matin, le farinel des Anguilles venait de lever la vanne de la scierie, quand, malgré le bruit de l'eau sur la roue et de la lame dans le bois, il entendit des cris et des chants sur le chemin qui descend de La Capelle par la Croix-des-Perdus. Ayant arrêté le mécanisme un instant, il perçut des roulements de tambour. Pas de doute : les conscrits de La Capelle-des-Bois, au lieu de suivre la grand'route pour se rendre à Saint-Jean, avaient préféré prendre par les raccourcis ; ils allaient donc franchir le ruisseau sur la passerelle des Anguilles.

Effectivement, il les vit déboucher, à quelques cent pas, sur le flanc du coteau. Drapeau en tête, le tambour de la commune à la hanche du garde champêtre Ramond, – un ancien soldat de Crimée et d'Italie, – ils dévalaient dans un tumulte de chants, d'appels et de rires, leurs chapeaux enrubannés et le « pal » de

houx noueux à la main. Ils étaient bien une douzaine, cette année-là, et certains se laissaient accompagner qui d'un père, qui d'un frère, ce qui faisait une petite troupe assez nombreuse et extrêmement bruyante. Ils chantaient, cela va sans dire :

Partons, partons, chers compagnons, Partons, la fleur de la jeunesse…

Ils franchirent la passerelle d'où Pierril avait fait son plongeon quelques mois auparavant. Plusieurs firent irruption dans la scierie, que Jean avait remise en branle ; et c'était à qui décocherait une plaisanterie au garçon meunier, à qui lui allongerait une tape sur l'épaule, une bourrade dans les côtes, – en bonne camaraderie, toujours. Il retrouvait là ses amis, ses anciens compagnons d'école ou de catéchisme : deux Lacan, deux Costes, un Lacroze, un Grimal, un Labit, un Vernhes, le cadet Terral, enfin…

– Bonjour, farinel…, bonjour, Pierrillou ! lui criait-on sous le nez… Arrête donc ta « ressègue » et viens remettre ta main dans la toupine nationale !… Qui est-ce qui t'a permis de « tirer au sort » une année avant nous, espèce de Mathusalem !…

Et l'un fermait la vanne, et l'autre, ramassant de la sciure à poignées, la lançait à la figure d'un compagnon, aveugle et suffoqué à moitié… Enfin, la bande folle, après avoir exaspéré le chien du meunier en imitant ses abois, et son chat en miaulant à la chatière, se mit à escalader le versant de la rive gauche. Plusieurs de ces braves garçons, si rieurs ce matin, pleureraient avant le soir, eux ou ceux qui les accompagnaient.

Garric remarqua que le jeune Terral n'était pas entré dans la scierie pour lui serrer la main, et n'avait pas fait mine de l'apercevoir ; il épousait donc les rancunes de son père ; et ce fut pour Jean une tristesse de plus.

Il regarda un moment la troupe joyeuse gravir le chemin qui mène au plateau d'Estrieysses et de Griac et, à travers les châtaigneraies, les bosquets de chênes, après d'autres pentes et d'autres montées, à la plaine où le gros bourg de Saint-Jean s'étale à l'aise, avec ses rues droites et presque géométriquement disposées, mais bordées de maisons inégales, pauvres, sans caractère et sans passé, et que domine une église neuve de proportions prétentieuses, d'ailleurs inachevée et sans clocher.

Tout le jour, en s'occupant de la scierie ou du moulin, Garric, conscrit de l'an passé, se représentait les ébats et les émotions de ses amis de la classe nouvelle, par les rues, à la mairie et dans les auberges et les cafés du chef-lieu de canton. Il les voyait s'approcher un par un, de l'estrade où M. le Préfet dans son bel habit brodé, entouré des maires du canton et flanqué de gendarmes à tricorne, présidait distraitement au tirage. À l'appel de leurs noms, ils s'avançaient, le cœur battant, la gorge serrée, la main tremblante en dépit de leur crânerie affectée, vers l'urne mystérieuse où dormait leur avenir ; ils y plongeaient le bras, en retiraient un petit papier roulé qu'ils tendaient à un des personnages officiels, lequel lisait tout haut le chiffre : « N° 10 », – « n° 100 », – « n° 1 ! » devant le petit conscrit atterré ou ravi et faisant de vains efforts pour cacher son désespoir ou son allégresse, tandis que, dans la foule des curieux contenue le long des murs, se faisait entendre, tantôt une exclamation joyeuse, tantôt une plainte, quelquefois un sanglot…

Le soir, Garric guetta vainement le retour de ceux de La Capelle ; ils avaient préféré prendre par le grand chemin, afin de suivre ou de précéder – en tout cas, d'éclipser – les conscrits de La Garde ; et aussi pour faire à La Capelle une entrée plus triomphale.

Ils y arrivèrent à la tombée de la nuit, tambourinant toujours et toujours chantant. Depuis plus d'une heure, des femmes, des enfants, quelques vieux, s'attroupaient sur le foirail,

près des maisons entre lesquelles débouche la route de Saint-Jean. Déjà, on entendait au loin le sempiternel refrain : Partons, partons, chers compagnons, monter ou descendre avec les montées et les descentes du chemin. Et les écoliers s'efforçaient d'y répondre de leurs voix aigrelettes de cochets. Puis, les hommes ayant fini leur journée aux champs, dans les étables ou à la boutique, arrivaient aussi aux nouvelles. Que d'impatiences, que de craintes et d'espoirs au cœur des mères, des pères, des sœurs, des amoureuses !

Les chants se rapprochaient :

Ce que je regrette en partant,
C'est le tendre cœur de ma maîtresse.

Quelques adolescents couraient en éclaireurs au-devant de la troupe joyeuse... Enfin, on les aperçut, le grand Lacroze en tête, portant le drapeau, à côté du garde tapant avec rage sur sa peau d'âne détendue.

– Les voilà !... les voilà !...

On se précipitait vers eux.

Mais ils poursuivaient leur marche et leur chanson :

Quand nous serons en pleine mer,
En pleine mer de l'Angleterre...,

enflant et poussant leurs voix enrouées de fatigue ou de boisson, auxquelles se joignaient graduellement celles de quelques conscrits des années précédentes, celles des adolescents, celles des enfants, des femmes et des filles, en un formidable unisson, – un peu discordant et sauvage, certes, mais si impressionnant.

On leur barra la route. On voulait voir les numéros épinglés au chapeau, dans les nœuds de rubans multicolores. Et ce furent de nouveaux cris de joie ou de douleur, des embrassades, des larmes, des gémissements de mères désolées. Mais quoi ! des soldats s'amollir comme des filles ? Non ; en route pour l'auberge Flambart, où l'on a préparé le souper… Et, de nouveau, éclatait, dans la principale rue du village :

Partons, partons, chers compagnons…

La foule suivait, chantant aussi, ou commentant les résultats :

– Ce pauvre Labit, quel malheur : il n'a tiré que 12. Que deviendront ses deux vieux ?

– Que deviendra sa petite Sylvie ?

– Et les Lacan ?

– Oh toujours chanceux, ceux-là… L'un a tiré 75 et son cousin, 90.

– Et le Cadet du moulin ?

– 55… Ni bon, ni mauvais, ça dépendra…

– Et le grand Lacroze ?

– 4… Il est bon pour la marine.

– Mais il a un frère soldat et qui « l'en tirera »…

– Alors, tant pis pour nos poulaillers, pour les truites et pour les lièvres !

– Mais non pas tant pis pour les cabaretiers !

Des têtes paraissaient aux croisées. Les vitres des auberges flamboyaient. Le curé même, qui, le matin, avait dit la messe pour les conscrits, les attendait sur la place pour les féliciter ou les consoler.

Au moment où la bande allait entrer chez Flambart, le jeune Terral s'esquiva, courut d'une haleine au moulin embrasser les siens, dont un seul, l'oncle Joseph, – qui, dans des occasions pareilles, ne tenait pas en place, et, à soixante ans, s'en croyait vingt, – était monté à La Capelle, et s'était attablé à l'auberge en attendant les conscrits.

La meunière, toute dolente encore, avait passé la journée au coin du feu à dire son chapelet ; Linou, après avoir assisté à la messe, avait allumé un beau cierge à l'autel de Notre-Dame ; le père Terral, tout en vaquant à sa besogne, avait vécu des heures d'angoisse ; il était assis, maintenant, en face de sa femme, sous la cheminée, tambourinant distraitement sur le dossier de sa chaise… Tous se taisaient. La porte s'ouvre :

– Le voilà ! C'est Linou qui se précipite au cou de son frère.

– Combien ?

– 55 ! Tout ce que j'ai pu !…

– Est-ce bon ? interroge la mère en larmes.

– Excellent, maman, fait le jeune homme avec assurance. L'an passé, on s'est arrêté à cinquante, et on ira moins loin, cette fois, car la classe est superbe ! Je suis des plus petits ; et si, par cas, on atteignait mon numéro, en me tassant un brin, je perdrais sous la toise les deux lignes que j'ai en trop.

– Dieu t'entende ! conclut la pauvre mère.

Terral, sans être complètement rassuré, se déridait un peu, et se mettait à table, en disant :

– Tu ne soupes pas avec nous, sans doute, Cadet ?

– Impossible, père ; que diraient les camarades ?

– Tiens, alors…

Et ayant mis la main au gousset, il tendit au jeune homme un écu de cinq francs :

– Voilà pour le café… Amuse-toi, mais ne passe pas la nuit… Et ramène ton oncle en rentrant.

II

On est au milieu de mars ; ce n'est point le printemps encore, mais on sent qu'il est en route et qu'il arrivera bientôt. Les nuages, poussés par un léger souffle du sud-est, passent hauts et légers, découvrant, par intervalles, de larges pans d'azur.

Le curé Reynès va de La Garde au moulin de La Capelle, sa grosse canne à la main, son bréviaire sous le bras, sa soutane troussée au-dessus du jarret, à cause des flaques que les pluies ont laissées, ici et là, dans le creux des chemins bordés d'aubépines et de houx. De temps en temps, quand la route est sèche, il ouvre son gros livre et lit un bout d'office. Il le referme pour enjamber un ruisselet, contourner une mare, ou pour dire bonjour à quelque laboureur qui laisse souffler ses bœufs derrière la haie. Puis, il le rouvre encore et continue sa prière.

Le soleil est déjà vif et caresse doucement les seigles reverdis, l'herbe renaissante des prés et des « devèzes » et les plumes des alouettes, qui n'osent encore s'élancer dans l'air, mais qui gazouillent à mi-voix sur les sillons. Une bergère, adossée au tronc d'un châtaignier, chantonne aussi en filant de l'étoupe sur sa quenouille de noisetier ; et là-bas, sur la droite, dans les bois et les bosquets où les cimes des hêtres rosissent déjà, la grosse grive s'égosille à saluer – un peu étourdiment peut-être, mais d'un tel cœur – les prémices du renouveau.

Le bon curé a fini de lire. Il rêve maintenant ; il se laisse gagner à cette tiédeur, à ce calme heureux succédant aux tempêtes et aux averses. Fils de terriens, vivant parmi des terriens, il s'intéresse à tout ce qui les intéresse, se réjouit de voir si drus les blés de Vayssous, si bien en point les moutons de Mignonac,

si profondément et si adroitement tracés les labours de La Salvetat ; de trouver ses paroissiens si vaillants à la besogne, et si gais les oiseaux du Bon Dieu.

Il aperçoit loin, très loin, les cimes bleutées des Cévennes, qui encerclent un quart de l'horizon ; en deçà, un large ruban de vapeurs blanches qui dessinent les méandres du Tarn, d'où elles s'élèvent ; puis, sur une ligne de hauteurs que la transparence de l'air fait paraître toutes proches, les clochers de plusieurs paroisses qu'il reconnaît et qu'il se nomme tout bas, entre autres, celle de La Coste, sur laquelle il naquit, et sa maison paternelle, et le pré clos en contrebas du jardin où la lessive met une ligne de neige sur la haie, au-dessus des ruches. Chère maison ! comme il y a longtemps qu'il n'a pu en aller revoir le seuil où jouent ses neveux, et le petit cimetière où dorment ses anciens !

Mais, déjà, il quitte les terres de La Garde pour celles de La Capelle-des-Bois, son ancienne et toujours si chère paroisse, où il a laissé tant d'amis. Au bout du plateau où zigzague la route, se détachant en blanc et bleu sur le Lagast dont les pentes sont encore sombres, et sombre le hêtre plusieurs fois centenaire qui en couronne le sommet, apparaît le clocher de La Capelle, que lui, l'abbé Reynès, a fait ériger, et au bas duquel s'éparpillent où se serrent, au petit bonheur, les maisons grises du village. À droite et à gauche, des hameaux qu'il connaît bien pour y être allé bénir les bestiaux et les ruches, consoler des âmes en peine, porter de discrètes aumônes, assister des malades ou chercher la dépouille des morts.

Mais la poésie de la nature et du souvenir doit céder aux obligations de son ministère : il faut que M. le curé soit de retour à La Garde assez tôt pour un baptême, et il n'a que le temps de remplir, au moulin de La Capelle, la mission délicate dont il s'est chargé, à la demande de l'oncle Joseph et de Garric.

Déjà il aperçoit la fumée qui monte, droite et bleue, de la maison encore invisible. Les cimes des peupliers bordant l'étang se montrent ensuite, légèrement poudrées de vert pâle, et, dans l'une d'elles, un ménage de pies charpente sa nouvelle demeure. Puis, derrière un dos de pré reverdi, les toitures surgissent dans les noyers et les vieux poiriers qui les protègent. Enfin, l'étang lui-même, calme, luisant, tout ensoleillé, avec le clocher de La Capelle renversé dans sa claire profondeur. Oh ! le doux vallon, le coin béni, le printanier petit Éden !

Et l'abbé Reynès sait que nulle part il n'est plus aimé que là, – non seulement par Rose, qu'il a mariée, et par Aline, qu'il a baptisée et suivie jusqu'à sa seizième année, – mais par le père Terral, par son fils cadet et l'oncle Joseph. Pas très dévots, certes, ceux-là, pas très assidus aux offices, surtout au temps de la pêche ou de la chasse ; en outre, aimant un peu trop la gauloiserie, les récits salés et les jurons dont tout bon conteur doit les ponctuer ; mais d'excellents cœurs, au fond, qu'on ramènerait vite si l'on savait s'y prendre, et à qui Dieu pardonnerait sûrement en considération des vertus et des prières de la meunière et de Linou.

III

Le curé de La Garde pénétra dans la basse-cour, où, soudain, un vieux canard « musqué » s'élança vers lui en sifflant, tandis qu'une truie, qui allaitait ses gorets, se dressa, hargneuse, faisant mine de saisir par sa soutane l'indiscret visiteur. Mais, sur le petit perron de l'escalier extérieur, une jeune silhouette apparut : c'était Aline. Toute surprise, toute rougissante, elle descendit vivement les marches, donna quelques coups de gaule à la truie et au canard acharné après les mollets de l'abbé. Puis, elle introduisit celui-ci, avec mille excuses…

– Ma foi, s'écria-t-il en riant, ta basse-cour n'est guère accueillante, ma petite Line… Est-ce que mes anciens paroissiens ressembleraient à tes bêtes, par hasard ?

– Oh ! monsieur le curé, pas ceux du moulin, en tout cas… Que je suis confuse de vous recevoir ainsi ! j'étais loin de vous attendre…, à pareille heure !… Pourquoi n'être pas venu avant le dîner ?… Je vais chercher maman, qui, par ce beau soleil, a voulu descendre au jardin.

– Attends, Linette, attends un peu… Nous irons vers ta mère ensemble… Tu es seule, ici ?

– À peu près ; la servante est au Moulin-Bas ; mon père et mon frère au bois du Lagast ; et parrain « visite » des ruches, je ne sais trop où.

Elle faisait asseoir l'abbé Reynès qui, sitôt assis, posait son chapeau sur ses genoux, par vieille habitude humait une prise

de tabac et, remontant ses lunettes sur son front, dévisageait malicieusement et affectueusement son ex-petite paroissienne.

– Comment se porte-t-on, au moulin ? Maman est tout à fait guérie, n'est-ce pas ?

– Tout à fait, non, monsieur le curé ; ses forces ne reviennent pas vite…

– Et toi, Linette, tu vas bien ?… Voyons, regarde-moi… Un peu pâlotte et maigrie, il me semble… Et ce n'est pas étonnant, après tout le chagrin et toute la fatigue de ces trois mois… Mais tes couleurs reviendront avec les fleurs du printemps. Tu es tout à fait rassurée sur la santé de ta mère ; et Cadet a tiré au sort un numéro qui permet d'espérer qu'il ne sera pas soldat.

– Le numéro 55 ; ce n'est pas merveilleux, monsieur le curé ; mais il y a, paraît-il, grand espoir que ce sera suffisant… Oui, grâce à Dieu, les choses s'arrangent un peu chez nous, quoique je devine que mon père a encore bien des tracas…

– Qui n'en a point ?… Mais toi, petite, dis-moi, pendant que nous sommes seuls, si tu n'as pas d'autres peines que celles de tes parents.

– N'est-ce pas assez, monsieur le curé, que notre part dans les soucis de ceux que nous aimons ?…

– Linou, sois franche… Tu vois bien que je sais quelque chose… Et, quoique n'étant plus ton confesseur, je suis assez ton ami et celui des tiens pour que tu puisses te confier à moi…

Très rouge, la jeune fille baissait la tête, et, les mains dans les poches de son tablier, elle se taisait.

– Quoi ! tu ne veux pas me dire ton secret ?… Car tu en as un ; celui que ce secret intéresse le plus, après toi, me l'a révélé. Encore une fois, je sais tout.

– Oh ! non, pas tout…, pas le plus important…

Et des pleurs lui vinrent aux yeux. L'abbé lui prit les mains, l'obligea de s'asseoir près de lui.

– Le plus important ?… Et tu ne peux pas me le confier, à moi, le vieux pasteur qui t'a baptisée, qui t'a fait faire ta première communion ?…

– Si, si, monsieur le curé, je vous dirai tout… J'ai eu cent fois l'idée d'aller vous voir tout exprès… La maladie de ma mère et le soin de la maison m'en ont empêchée. Mais, bientôt, la semaine prochaine peut-être, je pourrai m'absenter quelques heures…, et j'irai vous conter le secret que vous me demandez.

– Pourquoi pas tout de suite, mon enfant ?

– Parce que…, parce que… Ah ! si vous saviez !… Et elle éclata en sanglots.

L'abbé Reynès, stupéfait, essaya de la calmer, de la bercer de ces consolations, à la fois paternelles et mystiques, dont les bons prêtres excellent à endormir les souffrances. Linou s'essuya les yeux, fit effort pour parler, puis se cacha la figure dans les mains, et garda encore le silence.

– Eh bien ! ma petite fille, je vais t'aider… Voyons… Tu aimes Jean Garric, n'est-ce pas ? C'est une affection honnête, profonde, qui vient de loin, de votre enfance ?

Elle ne répondit que par un signe d'assentiment.

– Il n’y a pas de mal ni de honte à aimer ainsi, continua le prêtre… Certes, le sentiment que vous éprouvez l’un pour l’autre, Jean et toi, peut n’être pas au gré de tes parents, de ton père, tout au moins, et je ne voudrais rien faire ni rien dire qui pût le désobliger. Pourtant, il me semble que Garric, quoique pauvre en ce moment, ne serait peut-être pas un si mauvais parti. Vaillant, adroit, soigneux, je serais fort surpris qu’il ne devînt pas un fin mécanicien comme ton parrain, ou un meunier entreprenant comme ton père…

– Monsieur le curé, permettez que je vous arrête…

– Oui, mon enfant, je sais ce que tu vas me dire : Jeantou m’a tout avoué ; il s’est mal conduit envers toi.

– Envers moi… et aussi envers la fille de Pierril, puisqu’elle s’en est retournée… Jean, l’ayant compromise, devait l’épouser ; n’est-ce pas votre avis, monsieur le curé ?

L’abbé Reynès était interloqué…

– Mon enfant, reprit-il, un peu embarrassé, ton cœur est si bon qu’il te fait plaider la cause d’une personne que la charité chrétienne m’interdit d’accabler, mais qui, au dire de ceux qui la connaissent, est tout au moins une délurée… Elle s’est jetée à la tête d’un pauvre garçon timide, perdu dans une solitude, désolé de ne plus te voir, désespéré d’avoir été chassé par ton père… Il faut se mettre à sa place ; de plus forts que lui auraient, sans doute, succombé.

– Aussi, je vous répéterai ce que j’ai dit à mon parrain : « Je pardonne…, j’ai pardonné à Jean depuis longtemps… Mais je ne veux plus, je ne peux plus me marier. »

– Tu ne peux plus… Qu’est-ce à dire, Linette ?

La jeune fille s'était levée et, debout devant le prêtre, très résolue, elle répéta :

– Non, je ne me marierai jamais... J'appartiens à Dieu ; j'entrerai au couvent... Voilà mon secret, monsieur le curé.

– Que dis-tu ? Tu veux te faire religieuse ?

– Oui, monsieur le curé.

– Tu y as bien réfléchi ?

– Oui, monsieur le curé, beaucoup, longtemps.

– Et tu as consulté tes parents ?

– Hélas ! non ; et c'est bien la peine que je vais leur causer qui m'épouvante...

– Voyons, voyons, Aline, tu n'as pas cédé à la colère, à la rancune, au découragement ?

– Non, monsieur le curé..., du moins, je ne le crois pas.

– Et tu ne penses pas revenir sur ta détermination ?

– C'est impossible : j'ai fait un vœu.

– Un vœu ! Tu as prononcé un vœu, Aline ? s'écria l'abbé en saisissant de nouveau les mains de la jeune fille et en la regardant bien dans les yeux.

– Oui, monsieur le curé, j'ai fait un vœu.

– Mais, voyons, quand ? dans quelles circonstances ? dans quel état d'esprit ? Parle !

L'enfant se rassit et, d'une voix presque basse, un peu haletante, interrompue de temps à autre par un sanglot, elle raconta la terrible nuit pendant laquelle, devant le lit de sa mère en proie aux affres du mal, désespérée, elle avait tendu ses bras vers le Crucifié et avait prononcé les paroles irrévocables.

– Ma chère fille, ma pauvre enfant ! fit l'abbé avec un accent de tendresse et d'admiration à la fois… C'était pour sauver la vie de ta mère ?

– Sans doute, monsieur le curé.

– Uniquement pour cela ! Aucun autre motif ne te poussait ? Tu savais, à ce moment-là, que Jean avait failli ?

– Je le savais.

– Et, si tu l'avais ignoré, aurais-tu prononcé ton vœu quand même ?

– Comment vous répondre ? Comment savoir ?… Je crois bien que j'aurais quand même agi comme j'ai agi.

– Mais tu n'en es pas sûre ?… Un grand chagrin venait de t'atteindre. Ton âme était bouleversée, ta volonté affaiblie ; la crainte de perdre ta mère a fait le reste… Chère imprudente !

Le silence s'établit encore. L'abbé Reynès réfléchissait profondément.

– Vous me désapprouvez, alors, monsieur le curé ? interrogea la jeune fille, en levant sur lui un regard inquiet.

– Je ne saurais approuver une résolution aussi grave, prise dans un tel moment… La vraie vocation religieuse, mon enfant,

doit venir de loin, croître et s'affermir peu à peu ; c'est une fleur lente à germer et lente à s'ouvrir…

– Oh ! j'avais songé au couvent bien des fois, déjà ; et vous devez même vous souvenir de m'en avoir entendu parler.

– Oui, mais c'était avant d'aimer Jean ; pas depuis ?

– Même depuis ; j'y avais pensé, surtout quand mon père lui eut défendu de reparaître dans la maison…

– Et, dis-moi, tu n'as jamais eu de regret de l'engagement que tu as pris ?

– Jamais ! Songez donc, monsieur le curé, que Dieu m'a exaucée aussitôt, puisque maman a été mieux dès le lendemain, au grand étonnement du docteur Bernad… Comment pourrais-je avoir du regret ?

Ah ! mon enfant, c'est beau, ce que tu dis là… Mais je n'en persiste pas moins à dire qu'il ne faut rien brusquer, qu'il faut réfléchir encore, consulter…

– Mais, moi, je sens que je ne dois pas différer, que ce serait lâche… Qu'est-ce qu'une fiancée qui marche avec regret vers l'époux qu'elle a choisi ?

– Soit, qu'il t'entende et qu'il t'approuve, s'il le juge à propos !… Mais il faut tout confier à tes parents, à maman d'abord. Où est-elle, maman ?

La jeune fille se leva, alla ouvrir la croisée donnant sur le jardin.

– Elle est là-bas, assise au bout du rucher.

– Viens avec moi : nous allons lui parler de ton projet. Mais l'enfant tressaillit, recula, effrayée.

– Ah ! monsieur le curé, quel moment ! quelle épreuve !

– Quoi ! tu trembles devant la première ?

– Je vous en prie, pas moi… Vous !… Parlez-lui, monsieur le curé ; cela lui sera moins pénible ; elle se résignera plus aisément… Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! ayez pitié d'elle et de moi !

– Tu le veux ? J'y vais.

Et il mit son chapeau, reprit sa canne, redescendit l'escalier et s'achemina, à travers la cour, vers la porte du jardin. Mais, avant qu'il l'eût ouverte, Linou s'était précipitée, l'avait rattrapé :

– Ménagez-la, monsieur le curé, je vous en supplie !… Elle est encore si faible !…

L'abbé la regardait, ému jusqu'aux larmes :

– Pauvre petite ! C'est la première défaillance au bas de ton calvaire… Va, je ne dirai que ce qu'il faudra dire, et me tairai, si je le crois bon.

Et il pénétra seul dans le jardin.

IV

Ce jardin, à la fois potager et verger, était pour Rose Terral un domaine, un petit royaume, bien à elle, et dont elle était fière et jalouse. Sauf les gros travaux de défonçage, elle y faisait à peu près tout : semis, plantations, binages, sarclages, cueillettes. Un petit coin seulement était confié à Linou pour la culture de ses fleurs. Et nul jardin de La Capelle n'était aussi bien tenu, aussi productif, aussi plaisant à l'œil. Dès que les soins du ménage lui laissaient quelque répit, la meunière courait s'y enfermer ; et si aucun travail n'y était pressant, elle s'y promenait, rêvant, contemplant fleurs ou fruits, arbres et ruches, s'intéressant aux nids dans les haies, aux abeilles qui la connaissaient bien et qui ne la piquaient jamais, même lorsque, comme ce jour-là, elles étaient irritées du récent enlèvement de leur miel.

Elle s'était assise, emmantelée et encapuchonnée, – parce qu'elle sortait pour la première fois depuis sa maladie, – à sa place préférée, la même où souvent, le dimanche après vêpres, elle allait réciter son chapelet, à l'extrémité du rucher, dans l'angle abrité formé par la haute et épaisse chaussée de l'étang et le mur protégeant le jardin contre la cascade du déversoir au temps des grandes eaux. Là, sous la retombée d'un sureau et d'un noisetier sauvage, encore dépourvus de feuilles, mais déjà couverts de bourgeons vert et or, l'œil sollicité par un couple de bergeronnettes lavandières qui commençaient leur nid, la chère femme jouissait de son retour à la santé, toute pénétrée de bien-être physique, dans la lumière et la tiédeur de ce jour annonciateur de renouveau.

Elle le revoyait donc, ce jardin bien-aimé ; elle retrouvait donc la petite thébaïde chère à ses rêves, aux effusions de son

âme mystique et à ses nostalgies imprécises d'un Eden dans l'au-delà.

Au grincement de la porte rustique, Rose sortit de sa rêverie. Elle vit une robe noire traverser le jardin dans sa largeur, et elle crut à une visite du curé de La Capelle, qui venait souvent la voir et la fatiguait même un peu de sa fruste loquacité. Elle voulut lui crier de prendre garde aux abeilles, et de longer les ruches avec une sage lenteur. Mais le conseil était superflu : l'abbé Reynès élevait aussi des abeilles, et il savait ménager ce peuple irritable et jaloux. Il allait à tout petits pas, s'arrêtant parfois un peu derrière le tronc d'un poirier, ne faisant aucun geste brusque pour écarter celles qui venaient bourdonner à ses oreilles ou même s'empêtrer dans ses cheveux gris. Que dis-je ! Il murmurait, lui aussi, comme les enfants qui surveillent les essaims et les invitent à descendre :

– Belles, belles, posez-vous ! Calmez-vous, douces avettes de Notre-Seigneur.

Décidément, ce n'était pas l'allure de l'abbé Laplanque ; en pareil cas, il aurait eu déjà vingt abeilles sur sa tonsure et reçu, sans doute, plusieurs coups d'aiguillon. Rose reconnut enfin le curé de La Garde, se leva pour le saluer de son bonjour fervent et de son sourire de douceur.

Il la fit rasseoir, s'assit lui-même sur une ruche vide renversée, et lui exprima toute sa joie de la voir revenue à la santé :

– Oh ! j'avais de vos nouvelles souvent, et je savais que vous alliez de mieux en mieux ; sans quoi, malgré la besogne, qui ne me manque pas, surtout en Carême, je serais venu vous voir plus tôt.

– Vous êtes si bon, monsieur le curé ! Vous n'avez pas oublié votre ancienne paroissienne… Je suis bien certaine même

que vous avez prié pour moi, et que vos prières ont fait plus pour me guérir que les remèdes du docteur Bernad.

– Il faut les unes et les autres, mon amie ; il faut le médecin et il faut Dieu...

Et, après un court silence :

– En fait de prières, je crois bien que celles de Linette auraient suffi.

– Linou ? Ah ! la chère petite ! Oui, elle a bien prié aussi, et elle m'a tant soignée !... L'avez-vous vue, en arrivant ?

– Sans doute ; nous avons même causé ensemble un bon moment.

– Et comment la trouvez-vous ? Bien changée, n'est-ce pas ?

– Un peu pâlie... La fatigue, l'inquiétude...

– N'y a-t-il pas autre chose ?... Elle est triste, toujours triste. Elle maigrit ; je suis sûre qu'elle pleure en cachette.

– Et vous connaissez les causes de ce chagrin ?

– Je crois en connaître une... Vous avez, sans doute, ouï dire que ma fille avait conçu un sentiment très tendre pour Jean Garric ?

– Oui, je sais cela ; elle-même vient de m'en parler...

– Vous a-t-elle dit également que Terral, les ayant rencontrés ensemble, avait chassé un jour le jeune homme, avec injures et menaces, et défense de remettre les pieds au moulin ?

– Je sais cela aussi ; et je sais encore que Jean s'est oublié avec la fille de Pierril, dans un moment de détresse et, pour tout dire, de lâcheté.

– Tout cela, reprit la meunière, peut, à première vue, expliquer le chagrin d'Aline… Eh bien ! monsieur le curé, je crois qu'il y a encore autre chose : si elle souffre, si elle pleure dans les coins, si elle dépérit, c'est qu'elle a un secret ; et ce secret, je crains de le deviner, je tremble de l'apprendre…

Rose s'arrêta, lasse d'avoir tant parlé, son regard plein de larmes, sa pauvre figure émaciée exprimant une tristesse sans bornes.

L'abbé Reynès n'osait lui dire que ce fameux secret, il le connaissait, lui, depuis un moment. Il redoutait, comme Linou, l'effet d'une telle révélation sur la mère, si affaiblie, et qu'une brusque secousse pourrait abattre sans recours.

Tous deux se taisaient ; un calme profond les entourait. Le déversoir n'épanchait qu'un mince filet d'eau au léger gazouillis.

La chère femme raconta la vision qui repassait sans cesse sous ses yeux, depuis la première nuit de sa maladie, et dont elle ne pouvait dire si c'était chimère ou réalité : Linou faisant le serment d'être religieuse.

L'abbé Reynès eut un mouvement, ouvrit la bouche, et faillit se trahir ; il se ressaisit pourtant.

– Si Aline avait fait ce vœu, ne vous l'aurait-elle pas avoué depuis ?

– Qui sait ? Elle veut attendre peut-être que je sois plus forte… Et moi, je suis lâche, je n'ose l'interroger…

– Si la chose était vraie, pourtant, il ne faudrait pas lui en vouloir à cette enfant, ni vous en désoler : elle ne saurait vous donner une plus grande preuve d'amour.

– Mais je n'accepterais pas un pareil sacrifice, monsieur le curé. Ma vie est à son déclin ; je ne voudrais pas conserver le peu qui m'en reste au prix de celle de ma fille… Que deviendrais-je, d'ailleurs, souffrante et faible comme je le suis, si Linou me quittait ?… Et son père ?

– Prenez garde, ma pauvre amie ; vous, si charitable et si généreuse, vous allez parler en égoïste… De tout temps il y a eu, surtout dans les bonnes maisons, des garçons pour se faire prêtres, des filles pour entrer au couvent. Vous avez une sœur religieuse, un cousin curé comme moi…

– Il est vrai… Mais ce n'est pas la même chose. Chez moi, nous étions quatre filles : une pouvait se donner à Dieu. Moi, je n'ai que Line, mon aînée s'étant établie loin de nous.

– Vous prendrez une bru, qui la remplacera… Et puis, elle n'est pas encore partie… et…

– Elle doit donc partir ? Vous voyez bien que mes craintes étaient fondées… Vous savez quelque chose, monsieur le curé !… Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu !…

Et la pauvre mère éclata en sanglots et se renversa contre le mur, défaillante.

L'abbé Reynès sentit qu'il serait dangereux de pousser plus loin sa révélation. Il s'efforça, au contraire, de la reprendre.

– Voyons, Rose, voyons… Nous ne faisons là, vous et moi, que des suppositions… Je voulais simplement vous rappeler que

la vocation religieuse n'est pas un malheur, mais plutôt une bénédiction ; que Dieu, d'ailleurs, a le droit, plus encore que l'empereur, de vous demander vos enfants, que la Vierge elle-même a donné son fils ; et que vous, croyante et pieuse comme vous l'êtes, si jamais Jésus appelait à lui votre cadette, vous sauriez la lui offrir... Mais puisse-t-il ne jamais vous la demander !

La douce femme, revenue un peu à elle, ses mains tremblantes dans celles du prêtre, ne protestait plus. Mais de grosses larmes descendaient sur ces joues pâles et flétries, et ses yeux, fatigués et déteints, se levaient au ciel dans une angoisse adoucie de résignation.

– Monsieur le curé, reprit-elle, tout ce que vous venez de me dire, je l'ai souvent pensé. Avant ma dernière maladie, j'aurais eu, je crois, assez de courage pour supporter l'épreuve dont nous parlons, si Linou m'eût manifesté le désir de se faire religieuse... Aujourd'hui, même consentante de cœur, mes forces me trahiraient... Parlez encore à ma fille ; tâchez de savoir au juste ses desseins. Si c'est le délire seul qui a causé mes pressentiments, qu'elle se hâte de me rassurer... Sinon, qu'elle ajourne un peu : je sens que je ne vivrai pas vieille ; et, quand je serai morte, oh ! oui, oui, qu'elle prenne alors le voile, si elle ne veut ou ne peut épouser le brave garçon sur lequel je comptais pour la protéger.

– Il sera fait comme vous souhaitez, ma chère amie. Mais chassez ces idées de mort. Quand la mort se présente, il faut l'accepter ; il ne faut pas la désirer, ni la provoquer. Rentrons. Aline m'accompagnera quelques pas pour que je puisse lui parler encore un peu. Et, quoi qu'il arrive, souvenez-vous que nous devons nous courber docilement sous la volonté de Celui qui mesure nos peines à nos forces, comme il mesure le vent à la brebis tondue.

Tous deux traversèrent lentement le jardin que l'ombre commençait à saisir. Ils trouvèrent Linou dans la basse-cour.

Dès qu'elle vit sa mère, plus pâle et plus affaissée encore que de coutume, la jeune fille courut à elle pour l'aider à remonter l'escalier.

L'abbé Reynès prenait congé, malgré les instances des deux femmes pour le garder à souper.

– À bientôt, Rose, à bientôt !... Et toi, Linette, accompagne-moi un peu, veux-tu ?

– Volontiers, monsieur le curé ; le temps d'installer maman au coin du feu, et je vous rejoins sur l'aire-sol.

Et les deux femmes remontèrent dans la maison, tandis que l'abbé sortait par le portail de la basse-cour.

Dès qu'elle l'eut rejoint, Linou, anxieuse, l'interrogea :

– Maman sait tout, n'est-ce pas ?

– Non, mais elle a le pressentiment de tout.

Et il lui rapporta leur conversation ; puis, il ajouta :

– Maintenant, ma petite, je te le répète, il te reste à réfléchir encore. Songe qu'il y va du repos de ta vie, de ton salut. Pense à Jean, qui t'aime toujours. Demande-toi si tu ne l'aimes pas encore plus que tout au monde ; si tu n'as pas cédé au dépit, à la rancune, en renonçant à lui... Ensuite, si tu éprouvais quelque regret de ton vœu, sache qu'à ma demande l'Église t'en relèverait... Pèse bien tout ; ne brusque rien... Si ta résolution persiste, tu le diras à ta mère, – quand elle sera un peu plus forte, toutefois, – et aussi à ton père et à ton parrain... Moi, je me

chargerai d'en informer Jean, et je tâcherai de le consoler... Voici le temps pascal, prie : Jésus ressuscité se chargera de te faire connaître ce qu'il attend de toi.

La jeune fille baissait la tête sous la parole pénétrante de son conseiller. Quand il s'arrêta pour lui dire adieu, elle leva sur lui ses beaux yeux éclairés d'une lueur d'au-delà, lui tendit les deux mains, et répondit simplement :

– Merci, monsieur le curé, je ferai ce que vous m'ordonnez ; et, ensuite, ce que Dieu m'ordonnera...

Juste à ce moment, un coup tinta à la grosse cloche de La Capelle, puis un autre, puis un troisième.

– Oh ! une « finie » ! monsieur le curé, s'écria Linou. Quelqu'un est mort...

Tous deux se signèrent.

– Qui donc était malade ? interrogea l'abbé.

– Mais personne gravement, à ma connaissance...

Une jeune femme descendait la côte, allant laver à l'étang. Linou l'interpella :

– Martine, pour qui sonne-t-on ?

– C'est pour ce pauvre Garric, du Vignal, notre voisin... Oui, Garric le menuisier... Il s'est tué en ébranchant les peupliers du maire.

– Garric ? Oh ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille, toute pâle.

– Le malheureux ! ajouta l'abbé Reynès en se découvrant et murmurant une oraison.

– Malheureux, en effet, ajouta la paysanne. On l'a rapporté vivant encore et même ayant toute sa connaissance. Monsieur le curé de La Capelle était allé voir la mère Puech, au Vitarel ; et, quand il est revenu, le pauvre Garric avait passé… Ah ! monsieur Reynès, si nous vous avions su ici !…

– C'était un brave homme, reprit le prêtre : Dieu lui aura fait bon accueil… Je vais serrer la main de sa veuve, en passant. Son fils doit être déjà prévenu… Pauvre garçon !

– J'irai demain les voir, monsieur le curé ; ce soir, je suis absolument nécessaire à la maison.

– Bonsoir, mes enfants, fit le curé de La Garde en saluant les deux femmes pour gravir la côte aussi vivement que le lui permettait sa verte soixantaine, alourdie d'un peu d'obésité.

La cloche, qui avait annoncé la mort de l'humble terrien par quelques tintements espacés et comme haletants, alternait, maintenant, ses durs coups de battant, deux par deux, avec ceux de la petite cloche, et ce glas, dans l'air calme et limpide d'une soirée vraiment printanière, paraissait plus lugubre encore par le contraste de la mort et de la vie, de cette tombe ouverte à côté des sillons reverdis. Pauvre Garric ! Il s'est cassé les reins en émondant les peupliers ; et les peupliers, gonflés de sève, bourgeonnent jusqu'à leurs plus hautes ramures, et vont chanter dans la brise en berçant les nids de la saison nouvelle.

Le lendemain, dans l'après-midi, Linou ayant prié l'oncle Joseph de remplacer au moulin la servante, afin que celle-ci pût s'occuper de la convalescente et donner ses soins à la basse-cour, monta au Vignal porter ses consolations à la veuve Garric.

Tout était silencieux dans la courette qui précède la misérable demeure. Deux poules y grattaient le fumier, et la chienne, allongée devant le seuil, ouvrit à peine ses yeux tristes, sans aboyer.

La jeune fille pressa le loquet et, doucement, poussa la porte… Qui n'a pas vu un de ces pauvres logis de village où la mort vient d'entrer ne saurait s'en représenter le navrant aspect. En face de la porte, à droite du foyer, le vieux lit à alcôve, fait de planches disjointes et enfumées, garni de maigres rideaux d'indienne déteinte, à la frange supérieure desquels un petit bénitier de porcelaine est fixé sous un crucifix et une branche de buis sec. Sur le retroussis d'un rude drap de chanvre, le mort, dont un des rideaux masque la figure, étend ses bras maigres et rigides et ses mains jointes sur un chapelet. Le pétrin, qui sert aussi de table, a été poussé contre le pied du lit et porte une assiette avec un rameau de buis vert plongeant dans de l'eau bénite. Attaché au dos d'une chaise dépaillée, un cierge jaune se consume lentement.

La veuve est assise sur une chaise basse devant le foyer, et se tient la tête enfoncée entre les bras, au niveau des genoux. La Sœur Saint-Cyprien, assistée d'une belle-sœur du mort, fixe sur un drap de lit destiné à recouvrir la bière quelques branches de buis et de houx, la seule verdure du pays en cette saison.

Et le soleil pénètre par l'interstice des volets entrecroisés ; et une première mouche, éveillée par la tiédeur du renouveau et par l'odeur de la mort, voltige dans un rayon.

Linou va droit au lit, prend le rameau trempé d'eau bénite, écarte un peu le rideau qui cachait le pauvre visage tiré et figé, et fait les aspersions accoutumées. Puis elle s'agenouille et récite le De profundis. Enfin, elle s'approche de la veuve, qui ne l'a pas entendue entrer, lui touche le bras. Mariannou relève la tête,

pousse un cri, se dresse et se jette en sanglotant au cou de la jeune fille.

– Ah ! ma petite, ma chère petite !… Que je suis malheureuse ! Mon pauvre homme ! Mon pauvre Garric !

Et c'est l'inévitable, l'éternelle lamentation, la même partout, en son fond et même en sa forme, qu'elle monte de la cabane ou du palais.

Aline s'efforça de calmer et de réconforter la veuve ; elle pleura avec elle : on n'a encore rien trouvé de mieux pour atténuer l'amertume des larmes d'autrui que d'y mêler ses propres larmes. Puis, elle lui demanda où était son fils.

– Jeantou ? Ah ! le pauvre enfant, gémit la veuve ; il est à la mairie, ou à la cure, peut-être chez Josépou de Reine, à commander ou à fabriquer lui-même la caisse… Il rentrera sans doute bientôt… Ah ! il souffre bien aussi le brave garçon…

Linou, s'excusant sur l'état de faiblesse de sa mère et sur la nécessité de préparer le souper pour les meuniers et pour quatre ou cinq coupeurs d'arbres ou charroyeurs qui allaient revenir affamés de la forêt, abrégea sa funèbre visite, promettant de revenir le lendemain matin pour les obsèques. Elle fit encore une prière, au pied du lit, échangea quelques mots avec la Sœur Saint-Cyprien, et sortit doucement en refermant la porte.

Mais elle était à peine hors de la cour qu'elle se trouva en face de Jean, qui revenait, son chapeau à la main gauche, et de sa main droite maintenant en équilibre sur son épaule le frêle cercueil de hêtre destiné à ensevelir son père.

Aline s'arrêta, le cœur affreusement serré, et demeura comme pétrifiée au milieu du chemin ; Jean ne l'aperçut qu'au moment où il allait la dépasser.

– Linou !

– Jean !

Et ils restèrent là un instant, n'osant rien se dire, tous deux sanglotant ; ils ne s'étaient pas revus depuis la scène des aveux au Moulin-Bas…

Enfin, Garric s'approcha du mur en pierres sèches bordant le chemin, y déposa son sinistre fardeau et, debout, tête nue, les bras pendants, continua à regarder à travers ses pleurs la jeune fille, qui ne trouvait à dire que ces mots :

– Sois courageux, Jean, sois courageux… Je te plains de tout mon cœur.

Et elle lui avait tendu les deux mains dans un geste d'infinie tendresse.

Mais une vibration métallique fendit l'air, et le premier coup d'un nouveau glas tomba sur eux du haut du clocher. Un sanglot déchirant du jeune homme y répondit. Linou retira ses mains, répétant :

– Jean, du courage ! du courage ! Et elle s'en alla.

Le lendemain, dès l'aurore, les cloches appelèrent pour l'enterrement. Le rustique, surtout dans la belle saison, ne donne à ses morts que le temps strictement nécessaire, – soit l'heure matinale, pendant que ses bêtes mangent, soit, après journée faite, les approches du crépuscule.

Braves gens, serviables en tout ce qu'ils pouvaient, les Garric n'avaient que des amis, mais ils étaient pauvres : les funérailles furent modestes. Le curé et un chantre faisant aussi les fonc-

tions de clerc et de porte-croix vinrent chercher le mort, que quatre de ses plus proches voisins emportèrent sur leurs épaules. Un maigre cortège suivait, qui se grossit cependant de quelques traînards sortant du lit ou des étables, la blouse noire passée en hâte, les cheveux embroussaillés et emmêlés de paille ou de foin.

La bière placée sur deux tréteaux au milieu de l'église, entre six petits cierges, la messe commença et fut rondement dite. Quelques gens des hameaux éloignés arrivèrent encore. Dans les moments où le chantre et le curé se taisaient, on entendait les gémissements étouffés de la veuve, écroulée derrière le cercueil, à côté de son fils dont la douleur profonde restait pourtant muette.

Puis ce fut l'absoute, l'eau bénite, l'encensoir promené autour du rustique catafalque, et ce dialogue à la fois si triste et si consolant, ces répliques latines qui forment comme la berceuse suprême dont l'Église endort ses enfants…

Et l'on entra, tout à côté, dans le cimetière étroit, herbeux, sans cénotaphes de marbre ni de pierre, – modeste enclos où, dans la plus parfaite égalité, les morts de la paroisse reposent sous des croix de bois noires, les unes droites encore étant récentes, d'autres inclinées déjà par le vent, quelques-unes presque couchées, ou même disparues dans le gazon, comme leurs défunts dans l'oubli.

Autour de la fosse, les femmes emmantelées, leur capuchon rabattu sur la face, s'agenouillent dans l'herbe ; les hommes debout, tête nue, se signent et prient. Les porteurs, à l'aide d'une corde descendent la frêle bière dans la glaise rougeâtre ; les cloches haletantes précipitent leurs dernières plaintes ; le curé fait les suprêmes aspersions et jette une pelletée de terre sur le cercueil qui retentit… C'est fini… Et chacun retourne en hâte à sa maison, à son champ, au pâturage, à la forêt. Le temps est

beau : il faut semer les avoines de mars et les pommes de terre ; il faut planter les jardins, aller au lavoir, au moulin ou au four, pétrir et cuire le pain pour les vivants ; que les morts reposent en paix !

Seuls Jeantou et sa mère s'attardent, attendant que la fosse soit comblée et qu'on y ait planté la petite croix, semblable aux autres, avec l'inscription en lettres frustes :

Ici repose Jean-Antoine Garric (1817-1869).

Quand ils sortent enfin, Linou qui les attendait prend la veuve sous le bras pour la reconduire à sa demeure, lui tenant tous les propos capables d'alléger sa douleur. Jean marche derrière elles, infiniment triste, sans doute, mais sentant au fond de son cœur renaître l'espérance de reconquérir celui de son aimée.

VI

Le surlendemain, jour des Rameaux, – de Pâques fleuries – les événements se précipitèrent au-delà de toutes les prévisions. Aline, ayant assisté à la première messe, – messe chantée et qui dure longtemps à cause de la procession au porche, figurant l'entrée du Christ à Jérusalem, et de l'évangile de la Passion, fort long et psalmodié en trois rôles, – resta à la maison ensuite, seule avec sa mère, tandis que la servante, le père Terral et son fils se rendaient à la seconde messe.

Comme la journée était tiède et ensoleillée, Rose voulut sortir un peu, pour essayer ses forces ; elle se promena un moment sur la chaussée, puis s'assit sur un tronc d'arbre destiné à la scierie. Devant elle l'étang, plein jusqu'au bord, reflétait, comme un pur et profond miroir, sa bordure de peupliers, d'aulnes et de chênes, les petits prés en pente, les jardins en terrasse où les pruniers commençaient à fleurir, et enfin les premières maisons de La Capelle et son clocher coiffé d'ardoise bleue. Un peu à droite du village, la maisonnette de Garric, adossée au coteau du Vignal, derrière lequel s'étageaient d'autres collines boisées ou cultivées, quelques mas à maisons grises ou blanches abritées de « griffoules » sombres ; enfin, le hameau de Ginestous, où la meunière était née.

Avec quel battement de cœur Rose revoyait les toits lointains de sa maison paternelle, les bosquets de hêtres, le grand pré de la Vernière, où, enfant, elle avait gardé les bêtes, puis fané, porté à boire aux faucheurs, plus tard rêvé, les dimanches, au son des cloches de La Capelle et à la chanson de l'alouette et de la grive. Chère maison, un peu déchue, certes, après la mort du père Sermet, sous la main trop molle de ses enfants restés

garçons ou filles et travaillant sans direction précise, mais si paisible, si douce et de si bon renom !

Rose fut tirée de sa rêverie par la vue d'un homme jeune et ingambe qui descendait lestement à travers prés, longeait le ruisseau et s'en venait vers elle par le chemin du lavoir ; c'était Jean Garric. Il l'avait aperçue du seuil de sa maison, et, ayant remarqué qu'aucun des meuniers n'assistait à la première messe, en avait conclu qu'ils iraient tous à la seconde, et s'était risqué à aller saluer la mère de Linou.

La meunière poussa une exclamation de surprise attendrie :

– Ah ! c'est toi, mon pauvre Jean !…

Et elle l'embrassa comme un fils. Ils restèrent un moment côte à côte, sans parler. Puis, ce furent des condoléances réciproques : la maladie et la mort font si bien communier les cœurs ! Lui s'excusa d'être ainsi venu, comme en cachette, la féliciter de sa guérison. Elle lui exprima ses regrets de n'avoir pu aller aux obsèques de son père, ni apporter quelques consolations à sa mère.

– Que vas-tu faire, à présent, Jeantou ? Ta mère n'a que toi ; tu seras bien loin d'elle, au moulin de Pierril…

– En effet, mais je suis loué jusqu'à la Saint-Jean ; je dois patienter au moins jusque-là. Je prierai ma tante de rester avec ma mère durant ces quelques mois. Ensuite, j'aviserai. Qui sait si Pierril, qui n'est pas très vaillant, ne consentirait pas à m'affermer son moulin ? J'emmènerais ma mère avec moi ; elle me ferait la soupe… en attendant…

– En attendant quoi, Jean ?

– Ah ! vous le savez bien ce que j'attends, mère Terral. Je n'ai jamais rien eu de caché pour vous… Vous savez que j'aime votre fille, et que si je ne l'obtiens pas, ce sera le malheur de toute ma vie… Oh ! je devine quelles résistances je rencontrerai : Terral me déteste, Cadet ne m'aime guère… Il faudra lutter longtemps, être patient et têtu… Je sais tout cela… Mais ce que j'attends aujourd'hui, comme le condamné à mort attend sa grâce, c'est un mot de Linou, un seul mot, qui m'apprenne si elle m'aime encore et si je peux compter sur elle, quoi qu'il arrive… Il y a deux mois, – deux siècles ! – elle me fit dire par son parrain qu'elle me pardonnait ma faute… mais qu'elle ne voulait pas se marier, jamais… Il faut que je sache si elle est toujours dans ces intentions-là. Je l'ai vue, avant-hier, au Vignal, et hier encore, en revenant du cimetière… Il m'a semblé qu'elle gardait un peu d'affection pour moi ; mais je ne peux plus vivre dans le doute où je suis, je ne peux plus… Je vous en prie, vous sa mère, vous toujours si bonne pour moi, depuis ma petite enfance, dites-moi la vérité si vous la savez. Dites-moi tout, tout…

– Mais, mon pauvre Jean, je n'en sais pas plus long que toi sur les idées de cette petite…

Puis, au bout d'un assez long silence :

– Écoute, Jean ; faisons mieux : allons l'interroger tous deux, à l'instant ; elle est seule à la maison…

– Oui, mais Terral m'a défendu d'y entrer.

– Soit, je vais chercher Aline ; il faudra bien qu'elle s'explique…

Et Rose, de son pas languissant, traversa la chaussée ; mais, en descendant le chemin en talus qui conduit au seuil, à travers les troncs d'arbres et les tas de planches, elle se heurta

presque à Linou, qui montait vers elle pour lui demander si elle n'avait pas froid au bord de l'eau.

– Ah ! te voilà ! fit la mère ; viens vite : Jeantou est là qui veut te parler.

– Jeantou ? Oh ! maman, j'aime mieux ne pas le revoir. Et elle fit un mouvement pour retourner vers la maison.

– Pourquoi ?

– Mais parce que… je n'ai rien de nouveau à lui dire… Je l'ai rencontré deux fois, ces jours-ci…

– Ce n'est pas dans la maison des morts ni à leur enterrement qu'on peut causer… Jean s'en retourne à La Garde ; tu ne vas pas refuser de lui serrer la main.

Elle prit le bras de sa fille comme pour s'y appuyer, et cela la décida… Jean accourut vers elles. Tous trois s'assirent sur une poutre, la mère entre les deux jeunes gens. Ils se turent un moment, n'osant commencer à traduire par des mots les sentiments qui les agitaient. Jean, penché en avant pour apercevoir la jeune fille à la dérobée, écorçait une baguette de saule coupée dans les prés. Linou, jadis si vive, si prompte à engager la conversation et à mettre à l'aise la timidité du jeune homme, restait muette, le regard perdu à l'horizon. Ce fut la mère qui parla.

– Linou, dit-elle en prenant la main de son enfant, Jean va retrouver son maître, qui doit déjà « le languir ». Mais, au premier jour, il sera peut-être obligé, afin de pouvoir emmener sa mère avec lui, de prendre un moulin à son compte… Il est donc tout naturel qu'il veuille savoir si, plus tard, dans un an, dans deux ans, cela dépendra, il pourra nous demander ta main sans craindre que tu la lui refuses… Oh ! ne crois pas que j'oublie la

défense de ton père ! Il ne consentira pas facilement, lui ; il y aura des colères, des résistances furieuses, hélas ! Et nous en souffrirons tous, moi plus que vous… Pourtant, Aline, si tu aimes Jean, comme je veux ton bonheur avant tout, je serai de votre côté dans la lutte ; et peut-être l'emporterons-nous à force de patience et de douceur.

– Oh ! mère Terral, que je vous remercie d'avoir parlé comme ça !… Oui, c'est là ce que je voulais dire ; mais je n'aurais jamais pu le dire aussi bien… Merci !

Linou se taisait toujours, le regard reporté sur sa mère, très émue, très consciente aussi de la gravité de ce qu'elle allait répondre.

– Voyons, ma petite, insistait la mère, réponds-nous franchement, à Jean et à moi…

– Linou, ajouta Garric, pardonne-moi de te presser ainsi… Tu te dis, sans doute, qu'il n'est guère délicat de ma part de parler d'avenir et de mariage au lendemain de la mort de mon père… Mais, à dater de ce jour, ma vie change ; il faut que je lui donne une direction plus ferme et plus pratique… J'ai besoin de force, et de savoir que quelqu'un s'intéressera à mon travail, me suivra des yeux et du cœur et me récompensera au bout du chemin… Comme te l'a dit ta mère, notre mariage, si tu me promets ta main, n'aura pas lieu de sitôt, ni sans peine. Mais dis-moi seulement que tu oublieras ma faute, que tu m'aimeras comme tu m'as aimé, et que, quoi qu'il arrive, tu m'attendras… Cela suffira pour me donner courage ; et je réussirai, tu verras !…

Tandis qu'il parlait ainsi, chaleureux, pressant, éloquent presque, la jeune fille se sentait reprise de tendresse pour ce brave garçon dont elle était le rêve, l'espérance unique. L'atmosphère tiède qui l'enveloppait, le flot de vie qui baignait

toutes choses, la vue de ces coteaux, de ces prés où, enfants, ils s'étaient connus et avaient commencé de s'aimer, le désir de sa mère dont elle sentait battre le cœur contre son bras, le regard de Jean qui, se penchant davantage, la couvait de la caresse de ses yeux tristes et suppliants, tout s'unissait pour raviver en elle son ancien amour, et pour reléguer peu à peu dans l'ombre des mauvais rêves le souvenir de la nuit tragique et des irrévocables engagements.

– Réponds-moi, Linou, implorait l'amoureux.

– Linette, ma petite !... insistait de nouveau la mère, qui avait rapproché les mains des jeunes gens et qui venait de les joindre entre les siennes.

Et Linou, fermant ses yeux comme devant un abîme, toute vibrante, tout en pleurs, balbutia enfin :

– Oui, Jean, je sens..., je crois que je t'aime toujours.

Et tous trois, serrés l'un contre l'autre, restaient là, muets et extasiés, lorsque des pas brusques sonnèrent au fond de la côte de la Griffoule : Terral et son fils revenaient de la messe, dont ni Jean, ni les deux femmes n'avaient entendu sonner la sortie.

Garric se dressa, d'instinct, comme pour s'éloigner, se ravisa, n'étant ni un malfaiteur ni un lâche.

– Mon Dieu ! fit la mère en pâlissant, mais sans se lever, non plus que sa fille.

Les deux meuniers n'étaient plus qu'à dix pas. Cadet poussa un ricanement. Terral, l'œil mauvais, les dents serrées, eut la tentation de courir sur le groupe, et de jeter à Garric, une seconde fois, ce qu'il lui avait crié au moulin, six mois auparavant.

Pourtant, il se contint, et, après avoir foudroyé de ses regards le pauvre farinel, et fait retentir quelques-uns de ses plus énergiques jurons, il descendit derrière Cadet et entra dans la maison, dont il battit violemment la lourde porte.

Jean dit un adieu rapide aux deux femmes, très malheureux en songeant à ce qu'elles allaient encore souffrir à cause de lui, et se reprochant le mouvement de joie qui lui était venu de se sentir toujours aimé… Elles, tristement, s'acheminèrent vers le seuil, courbant la tête d'avance sous l'orage qui les y attendait.

VII

Il commença, sous le futile prétexte que la table n'était point mise pour le repas de midi.

– Pas étonnant, siffla Cadet, que la cuisine soit froide, quand le cœur est si chaud, n'est-ce pas Linou ?

Linou ne répondit pas, mais étendit la nappe et disposa les couverts, tandis que sa mère attisait le feu devant la cloche de fonte où cuisait le goûter.

Terral, qui s'était déjà débarrassé de son chapeau pour reprendre son éternel bonnet de laine, se tenait debout sur la porte ouverte donnant sur la cour. Il se retourna brusquement, vint s'asseoir à table, à sa place accoutumée, ouvrit le tiroir au pain, se coupa un coin du chanteau et se mit à le grignoter.

– En attendant le fricot, fit-il ironiquement.

Son fils s'assit en face de lui, fendit en quatre un oignon cru qui traînait au bout de la table, en piqua un quartier avec la pointe de son couteau, et le plongea dans le mortier au sel.

– Mangeons un oignon pour prendre patience, dit-il en écho à la raillerie de son père ; l'oignon cru, à jeun, préserve du choléra.

Rose, tremblante, s'était assise près du feu, selon son habitude, et ne disait mot.

Aline servit les pommes de terre au lard, alla tirer du vin, mais ne prit point place à table.

– On ne goûte donc pas aujourd'hui ? fit Terral, amer, en regardant tour à tour sa femme et sa fille.

– J'ai pris du bouillon, tantôt, répondit la mère.

– Moi, je n'ai pas faim, fit Linou, les larmes aux yeux.

– Oh ! toi, le sentiment te nourrit, ricana Cadet. Terral braqua les yeux sur elle et, de sa parole âpre et coupante :

– Il devait te tarder de le retrouver, ce berger de la Gineste monté au grade de farinel des Anguilles…

– Terral ! supplia la meunière, ne querelle pas cette enfant ; c'est moi qui l'ai appelée hors de la maison, parce que Jean voulait la remercier d'avoir assisté sa mère à l'occasion de la mort du père Garric.

– Oui, oui, nous savons ce qui en est. Vous vous entendez fort bien tous les trois, toi la mère-poule, et eux deux, tes jolis poussins… Ah ! le digne galant que tu lui as choisi là, à ta benjamine, et comme il nous fait honneur !… N'as-tu pas honte, dis-moi ?…

– Papa ! papa ! s'écria Linou, éclatant en sanglots, et s'élançant dans les bras de sa mère, comme pour la couvrir de son corps.

Terral allait continuer ses invectives ; mais il s'arrêta parce que quelqu'un montait l'escalier extérieur. La porte à claire-voie s'ouvrit et l'oncle Joseph parut. Il avait passé la semaine à réparer la scierie de Gifou, et il venait pour changer de linge, comme il avait coutume quand il ne travaillait pas trop loin, – et aussi

dans l'intention d'installer au Moulin-Bas les meules achetées par son frère depuis peu. À la froideur avec laquelle Terral l'accueillit, il s'arrêta, surpris, quelques secondes. Puis, apercevant le groupe éploré de deux femmes, il s'avança vers elles.

– Eh quoi, Rose, toujours « dolente », alors ?

Rapidement, Linou s'était relevée, essayant de cacher ses larmes, tandis que sa mère tendait la main, disant :

– Oh ! ce n'est plus qu'un peu de faiblesse, mon bon Joseph.

Mais celui-ci de son clair regard avait déjà scruté les figures ; il eut vite deviné qu'on s'était querellé.

– Allons, je tombe mal, il paraît, fit-il en allant accrocher son havresac plein d'outils.

Et il revint s'asseoir auprès de sa belle-sœur, tandis que Linou s'empressait de mettre un couvert pour lui, au bout de la table.

– Tu ne tombes peut-être pas si mal que tu crois, dit Terral, toujours sarcastique. Celui dont nous parlions est aussi de tes amis ; tu en fais grand cas, tu vantes partout ses talents ; après toi, il n'y aura que lui qui sache monter une scierie ou un moulin.

Vivement l'oncle Joseph s'était retourné vers son frère.

– Tu dis ?... Qu'est-ce que cela signifie ?... C'est encore au jeune Garric que tu en as ?

– Tu vois ! tu es sorcier ; tu as tout de suite deviné.

– Comme c'était malin ! Oui, j'aime ce garçon, je l'estime, et je soutiens qu'il n'y en a pas beaucoup qui l'apparient dans le canton.

– C'est entendu : il est le suprême, le merle blanc… Seulement comme je te l'ai déjà dit, je ne veux pas que ce merle vienne siffler dans mon poirier.

– Il est revenu ? Rose prit la parole et raconta ce qui s'était passé.

– Quoi ! fit l'oncle, le père Garric est mort ?… Ah ! le pauvre diable !

Et, au bout d'un instant :

– Encore un que tu avais dans le nez, Terral, et qui pourtant était un brave homme… Mais il était besogneux, pas entreprenant pour deux sous, très doux et très modeste… Et toi, tu es devenu si grand seigneur, depuis quelque temps…

Piqué au vif, le meunier haussa le ton.

– Il n'est pas question de grand seigneur ; mais je me tiens à mon rang, et ne veux pas pour mon gendre ce pâtre de brebis.

– Pâtre de brebis, pâtre de moutons, cela se vaut, riposta Joseph, et j'ai entendu dire que tu l'avais été, quelques années.

– Oui, j'ai été berger aussi ; mais pourquoi ? Parce que j'étais ton cadet et qu'il fallait te laisser ta place d'aîné, choyé et dorloté, à la maison… Puis, quand notre père est mort, qui le remplace ? Personne ! Tu t'es dérobé, et Pataud aussi… Et il eût fallu vendre le moulin paternel pour payer les dettes, si le petit pâtre de moutons que j'étais n'avait accepté la lourde charge de continuer la famille, de racheter la maison mangée par les hypo-

thèques, de nourrir la vieille mère, de vous héberger souvent, toi, Pataud et nos sœurs… Ah ! parlons-en du petit berger que j'ai été !… Sans lui, vous auriez tous pris la besace et seriez morts à l'hôpital.

La voix du petit homme s'était élevée peu à peu, avait grossi ; elle éclatait, maintenant, en tempête. Et les gestes étaient appropriés au ton, et le bonnet de laine s'agitait comme la cime d'un tremble dans l'orage.

Cadet, si prévenu qu'il fût aussi contre Garric, commençait à trouver que son père allait un peu loin, et risquait de blesser à jamais l'oncle Joseph. Il se leva de table et alla fermer la porte massive doublant la porte à claire-voie ; puis, revenant s'asseoir :

– Père ! dit-il, vous voulez donc attrouper les gens de Boussac et du Verdier qui vont à vêpres ?

C'était de l'huile sur le feu.

– Je me moque des gens qui écoutent… Et puis, toi, Cadet, tu es comme les autres. Les bons morceaux ni les divertissements ne te font peur ; et s'il n'y avait que toi pour faire marcher la maison et mettre du pain dans la huche…

Le jeune homme se rebiffa.

– Ah ! mon père, ne recommençons pas la querelle de l'an passé, je vous en prie… Je travaille de mon mieux, et j'ai souvent le gousset vide quand je veux en boire une bouteille avec mes amis, le dimanche.

– À ton âge, je n'allais pas au cabaret, et je portais des sabots plus souvent que des souliers… Et le pain de mes maîtres était du tourteau en regard de celui que vous mangez ici.

Impatienté, l'oncle Joseph s'était levé et faisait mine de sortir ; Linou et Cadet se jetèrent au-devant de lui et parvinrent à le faire rasseoir. Mais il tendit le bras droit vers son frère, et, les dents serrées, lui qui, d'habitude, ne s'emportait guère, il lui dit :

– Tu feras en sorte, Terral, que cette scène soit la dernière ; je n'en supporterais pas une autre… Si tu as servi des maîtres, jadis, tu prends bien ta revanche ; et je plains ces deux pauvres femmes d'avoir affaire à toi… Mais, si tu t'imaginais me faire plier aussi, moi, tu te tromperais grandement. Quand je viens ici, c'est souvent parce que la scierie ou les moulins ont besoin de moi, et que, moi, j'ai besoin de revoir ceux qui y habitent et qui m'aiment. Ce n'est point pour y être en butte à tes fureurs de roitelet devenu enragé.

– Enragé ! clama Terral ; on le deviendrait à moins… Il est facile d'avoir le caractère aimable, le rire aux lèvres et des propos plaisants, lorsqu'on n'a aucune charge, aucune responsabilité. Si tu étais à ma place, si tu t'étais saigné, d'abord pour faire étudier un fils aîné.

– Tu n'avais qu'à le garder, ton aîné, et à en faire un bon meunier, ou un mécanicien, comme je te le conseillais… Mais non ; la vanité, l'orgueil… Un avocat dans la famille, quelle gloire !… Oui, tu as fait des dettes, et il faut les payer.

– Parlons-en ! Des dettes ! N'es-tu pas cause aussi que j'ai achevé de m'enfoncer ?

– Moi ?

– Oui, toi, et Cadet, et tous !… Qui a conseillé d'acheter des meules de La Ferté, deux fois plus chères que les bordelaises ?

Et un blutoir perfectionné ?... Et de remonter la scierie selon des modes nouvelles, avec double et triple lame ?...

– Tais-toi, Terral ; tu n'es qu'un sot et un ingrat. Qu'as-tu dépensé, dis-moi, pour tous ces changements ? Tu as payé la pierre, le fer et le bois. J'ai tout mis en place gratis. Et tes moulins font plus de belle farine qu'aucun de ceux du pays ; ta scierie deux fois plus de planche, et, toi, trois fois plus de revenus... Alors ?

– Tais-toi, à ton tour, blagueur !... Va conter ça à tes amis de cabaret... Tu parles d'orgueil ? Mais c'est toi l'orgueilleux, toi qui te vantes partout d'avoir tout fait ici, d'être l'inventeur sans égal, le constructeur des sept merveilles...

Cadet intervenait de nouveau :

– Père, cette dispute a assez duré. Je vous respecte, mais j'aime aussi mon oncle, et je sais tout ce que nous lui devons... C'est lui qui m'a ramené, le soir de Noël, lorsque, à la suite d'une querelle pareille, j'étais parti pour Montpellier. Si vous le laissiez s'en aller, lui, vous ne m'auriez pas longtemps non plus.

Ces mots n'étaient pas de nature à calmer le meunier.

– C'est bien à toi parler ainsi, morveux !... Peut-être que, dans huit jours, tu seras soldat, et que tu t'en iras plus loin que tu ne voudrais... Ah ! tu menaces de lever de nouveau le pied !... Et moi qui comptais partir, ce soir même, pour Rodez, afin de prier notre député d'intervenir pour toi, la semaine prochaine, devant le Conseil de révision... Que dis-je ! Je cherchais à emprunter encore, si besoin était, de quoi t'acheter un remplaçant...

– Ne faites pas ça, riposta Cadet ; je ne veux rien devoir à ce triste sire de Roucassier, à ce buveur de piquette qui, les jours

de foire, mange seul des œufs durs et des châtaignes derrière une haie, afin de n'avoir pas à payer à l'auberge le dîner de ses gros électeurs… N'empruntez pas non plus : si je suis soldat, eh bien ! je ferai mon temps, comme les autres ; on n'en vaut pas moins, au contraire !

– C'est ça, tu feras ton temps comme les autres, répéta le meunier en singeant son fils ; et, moi, qu'est-ce que je ferai ici, tout seul ?

– Hé, mon père, on vous l'a dit : vous prendrez gendre ; ma sœur est en âge d'être mariée…

– Un gendre ? Pas le farinel des Anguilles, en tout cas.

– Tu pourrais plus mal tomber, fit l'oncle Joseph, entre ses dents… Et puis, cette petite n'aura pas toujours besoin de ton consentement…

Terral se dressa dans un redoublement de fureur.

– Quoi ? Ma fille se marierait sans mon consentement ? Ah ! il faudrait voir ça !

– On en a vu d'autres.

– Eh bien ! je vous conseille à tous de ne pas nourrir cette idée… Sans mon consentement ? Je suis le maître, ici, le seul maître, entendez-vous ? Et, moi vivant, non, moi vivant, je le jure, ma fille ne sera pas la femme de Jean Garric.

Et, fermant son couteau dont la lame claqua, raffermissant son haut bonnet dérangé par la dispute, il sortit par la porte de la chaussée, sacrant et agitant ses bras comme un possédé.

Cadet, sans rien dire, s'éclipsa par la porte de la basse-cour. Rose pleurait silencieusement, et Linou, entre sa mère et son parrain, s'efforçait de réconforter l'une et d'apaiser l'autre. Et Rose, dans ses pleurs, ajoutait :

– Mon pauvre Joseph, il faut lui pardonner ; il n'a plus sa tête à lui. Le souci des affaires le rendra fou… Restez quand même, restez pour nous qui, sans votre affection, serions trop malheureuses.

– C'est entendu, Rose, je resterai. S'il ne s'agissait que de cet emporté, je m'en irais sans retour ; mais on doit avoir du bon sens pour ceux qui l'ont perdu… Il a des meules neuves à placer, je les placerai… Puisqu'il veut aller à la ville voir son député, qu'il y aille ; le voyage le calmera, et nous aurons la paix deux jours… Quant à toi, Linou, si tu aimes toujours Garric, ne te laisse pas intimider ; il te mérite, et il t'obtiendra à la fin. L'eau polit le caillou et l'use peu à peu ; la volonté de ton père n'est pas plus dure que le roc de la Taillade, et le ruisseau l'a criblé de trous… Laisse couler l'eau et le temps.

La pendule sonna deux heures, et les cloches de La Capelle annoncèrent vêpres. La jeune fille se leva.

– Voulez-vous tenir compagnie à maman pendant une heure, parrain ? J'irais à vêpres…

– Va, ma petite, va. Avec Rose, nous irons voir le jardin et les ruches.

VIII

Ce sont des vêpres modestes, des vêpres de Carême, dites devant un autel déjà à demi endeuillé par la Passion. Les antiennes et les psaumes se déroulent avec une monotonie berceuse et mélancolique.

Du fond de l'église et de la tribune, les hommes répondent au curé et au lutrin ; les femmes suivent dans leur paroissien, ou égrènent leur chapelet ; quelques-unes, nourrices aux nuits agitées, somnolent doucement.

Dans le chœur, malgré les regards foudroyants du curé Laplanque et de l'instituteur Cabrit, les écoliers lèvent leurs yeux distraits vers les vitres par où entre à flot le soleil, et derrière lesquelles piaillent et se querellent les pierrots amoureux. Comme il ferait bon d'aller chercher les premiers nids des merles dans les houx de Roupeyrac, sous les feuilles naissantes des hêtres !

Aline, au banc de famille, suit le chant des psaumes dans un livre que lui donna sa tante, la religieuse de Villefranche, lors de sa dernière visite, déjà lointaine : L'Imitation de Jésus-Christ, qu'elle a lu, relu, dont elle sait des chapitres par cœur.

Sans comprendre le latin, la jeune fille aime à chanter les psaumes de sa petite voix claire et timide, qui se perd dans la masse de celle des hommes, comme le susurrement d'une source dans le tonnerre d'un torrent. Mais, aujourd'hui, elle est si angoissée que sa gorge ne saurait laisser passer un seul son, et qu'elle a besoin de faire effort pour se retenir de sangloter.

Peu à peu cependant la pieuse mélopée agit sur ses nerfs, adoucit l'amertume de son cœur, berce la désolation de son âme. Elle referme le livre sur son pouce replié, elle écoute et elle rêve. Et de la scène cruelle de tout à l'heure, elle remonte à la scène de tendresse de la matinée ; puis, peu à peu, à travers les soucis, les hésitations, les luttes morales de ces derniers mois, jusqu'à la nuit terrible où elle s'était promise à Dieu. Ah ! cette promesse qu'elle n'a pas tenue, ce serment que, ce matin encore, elle a presque résolu de trahir… C'est comme si un rideau se tirait et si un gouffre s'ouvrait soudain devant elle. Malheureuse !… Une angoisse profonde l'envahit. Les versets des prophètes semblent des paroles de menace à son adresse. Ses yeux se portent avec terreur sur le tableau qui, au-dessus de l'autel, représente la Vierge douloureuse au pied de la Croix où vient d'expirer son fils. Une voix lui crie :

– Menteuse, parjure !

Elle se sent défaillir, et, durant le chant du Magnificat, hier encore son psaume préféré, elle peut à peine se tenir debout, en s'appuyant au dossier de son banc.

Heureusement, on s'agenouille pour le Parce, Domine. Et Linou, se cachant la figure des deux mains, s'unit de tout son cœur à l'émouvante supplication : « Pardon, mon Dieu, pardon ! », clamée par le curé et par les fidèles.

L'ostensoir brille et s'élève ; tous les fronts s'inclinent ; l'encens monte en nuée blonde… C'est fini : les têtes se redressent ; on sort de vêpres…

IX

Cependant Jean descendait le chemin qui mène au moulin des Anguilles. Certes, bien des choses avaient changé pour lui, depuis trois jours : sa blouse et sa cravate noires et le crêpe de son chapeau en disaient long. Mais il aimait et il était encore aimé. De quel cœur il allait reprendre sa hache, sa lime ou son marteau et ses poinçons de rhabilleur !…

Arrivé au coude du chemin où s'abrite la bergerie de Fonfrège, il tressaillit et se sentit un petit peu froid à la poitrine, quoiqu'on fût loin de la nuit de Noël… Cette Mion, pourtant, qui l'avait si vite grisé et conquis !… Qui sait ce qu'elle était devenue, depuis quatre mois ?… On pouvait le deviner facilement, n'est-ce pas ?… Pas méchante fille, cependant, puisqu'elle était repartie sans un reproche pour lui… C'est lui qui avait été vraiment dur pour elle ; car, après tout, elle n'avait obéi à aucun calcul, et elle s'était exposée à tous les risques en s'abandonnant.

Et en songeant de la sorte, Jean avait involontairement ralenti le pas. Il allait tête baissée, mécontent de lui, tout au fond, et sans pouvoir chasser le souvenir de celle qui lui avait révélé la volupté. Aussi n'aperçut-il son maître, assis sur le talus, dans une touffe de genêts et buvant béatement le soleil, que lorsqu'il s'entendit appeler :

– Jean ! hé, Jeantou !… c'est toi ?

– Oui, c'est moi, maître, fit le farinel surpris.

– Je pensais bien que tu ne tarderais plus à nous revenir, me sachant accablé d'ouvrage et pas bien solide encore, oh ! non, pas solide du tout… Ainsi, j'ai voulu retourner à la messe, ce matin ; mais comme j'ai peiné pour monter la côte, obligé de « me planter » dix fois pour souffler… Et si Panissat n'avait eu la bonne idée de payer une « pauque », – une pauvre petite « pauque », – je n'aurais jamais pu revenir de mes seules jambes.

Et il se redressait avec effort, soupirant et geignant, appuyé sur son bâton recourbé en crosse, et marchait à côté de Jean, qui s'aperçut que le bonhomme avait un peu bu… Au bout de trois pas, il s'arrêtait, prenait Garric par le bras.

– Alors, mon brave Jeantou, tu as eu beaucoup de chagrin aussi. Ton pauvre père, cependant ! Un si brave homme ! et mort si malheureusement ! Ce que c'est que de nous !… Ah ! si j'avais été plus fort, je n'aurais pas manqué d'aller lui rendre mes derniers devoirs. Mais tu vois comme je suis… Mes poumons ne sont plus que des soufflets crevés…, des soufflets crevés, pas plus…

Et il toussa, cracha, se moucha bruyamment. Jean, malgré l'agacement et le dégoût que lui causaient le ton papelard du meunier et l'odeur vineuse qu'il exhalait, sentit un attendrissement lui revenir à l'évocation de son père.

Pierril fit encore quelques pas, s'arrêta de nouveau.

– Et, dis-moi, Jeantou, tu ne me quitteras jamais plus, maintenant ? Je te tiens, et je ne te lâche plus…

Et il se pendait effectivement à son bras, se faisant porter un peu, – comme sa fille jadis, et au même endroit.

Et puis, voyons, Jeantou, reprenait-il après une pause et quelques hoquets, voyons… Tu ne te trouves pas bien, ici ? Que

te manque-t-il ? Ma bourgeoise ne te fait-elle pas de bonne soupe, de bon fricot ?

– Je ne me plains pas…

– Et moi, suis-je un mauvais maître, par hasard ? Dis si je suis un mauvais maître ?

– Mais non, mais non, je ne dis pas ça…

– Tu aurais tort, si tu le disais, petit ; car je crois que j'ai fait mon devoir à peu près envers toi… Oui, je le crois…

Et il se montait peu à peu, de couleur et de ton.

Un peu énervé, Jean s'efforçait de lui échapper en allongeant le pas ; mais l'autre s'accrochait plus fortement à lui, l'immobilisait à tout instant, et continuait son bavardage. Puis, tout à coup, se haussant et approchant, par un mouvement familier aux ivrognes, ses lèvres violettes et sans cesse pourléchées de l'oreille du farinel, qui essayait en vain de détourner la tête, il lui dit à voix presque basse, mais où sifflait un mauvais accent :

– Si je n'étais pas un aussi bon maître, Jeantou, il y a des choses qui ne se passeraient pas ainsi, oh ! non, certainement non… Tu me comprends, n'est-ce pas ?

– Pas du tout ! Expliquez-vous…

– Allons, allons, pas d'enfantillages… Tu sais très bien ce que je veux dire…

– Je vous assure…

– Tu es trop intelligent pour ne pas me comprendre…

– Intelligent ou non, je ne saisis point où vous voulez en venir. Pierril haussa la voix, et, le regard de travers :

– Alors, il faut que je m'explique mieux ?

– Si c'est de votre bonté…

– Tu t'imaginais donc que je ne connaîtrais jamais l'histoire de ta promenade, ici même, sur le chemin de Fonfrège, la nuit de Noël ?

Stupéfait, Jean recula d'un pas et pâlit.

– Ha ! ha ! tu vois que le père Pierril sait ce qu'il dit, qu'il ne radote pas encore, et qu'il valait autant lui répondre tout de suite comme à quelqu'un d'averti.

Garric restait muet.

– Tu pensais que, malade alors, – oh ! très malade et n'ayant plus qu'un souffle, – je n'apprendrais pas ce qui se passait dans ma maison ni aux alentours… J'étais déjà mort, et on ne craint rien des morts.

Il ricanait, hideux. Jean continuait à garder le silence, et se demandait anxieusement ce que Pierril savait au juste de son aventure avec Mion.

– Parleras-tu, enfin ? cria rageusement le meunier… Ne fais donc pas ton Nicodème !… Est-ce que tu ignorais, par hasard, ce que Pataud, le braconnier de La Capelle, raconte partout où il traîne ses guêtres et loups ?

Jean respira. S'il ne s'agissait que de la version de Pataud !

– Ainsi, maître, dit-il, vous ajoutez foi aux contes de cet extravagant de Pataud, qui a dormi à l'affût, et a rêvé, en attendant le loup…

– Pataud ne dort pas à l'affût, et il a de bons yeux.

– Soit… Alors, votre femme vous a dit que l'histoire était vraie.

– Ma femme, ma femme !… Il s'agit bien de ma femme !… C'est une honnête femme, entends-tu ?

– Eh bien ! alors ?

Pierril s'arrêta, se croisa les bras et se campa devant Garric ; la colère, chez lui, prenait peu à peu le pas sur l'ivresse.

– Non, mais, décidément, tu me crois imbécile, mon petit ? un enfant de deux ans comprendrait plus facilement que toi que je sais tout de a à z.

– Dites donc ce que vous savez, une fois pour toutes !

– Ce que je sais ? Ah ! il faut, pour te rafraîchir l'entendement, que je te raconte toute l'histoire ? que je te parle de ma fille, de ma jolie Mion que tu as trouvée à ton goût, et que tu as détournée de ses devoirs, libertin !

Garric sursauta, voulut répondre :

– Moi, j'ai détourné ?…

Mais l'autre lui coupa la parole.

– Toi… Une fille si bonne, si dévouée à son père, qui vient de Montpellier, de cinquante lieues, en plein hiver, pour

m’assister dans ma maladie, la pauvre petite ! Et toi, mon garçon meunier, toi qui mange mon pain et couche sous mon toit, tandis que je suis malade à mourir, que ma femme, la tête perdue, ne peut s’occuper que de moi, toi, tu débauches mon enfant, tu déshonores ma maison, tu me trahis comme Judas !… Est-ce vrai, oui ou non ?

Et, tout à fait dégrisé maintenant, Pierril, ce triste sire de tout à l’heure, cette loque geignarde et pleurarde, qui excitait le rire ou le dégoût est devenu presque terrible. Et il secoue durement Garric ; puis, repoussé par le jeune homme, lève sur lui son bâton avec des allures de justicier.

Alors, Garric, si patient qu’il fût de son naturel, eut un mouvement de colère. Il saisit le poignet droit de Pierril, lui arracha son bâton et le lança dans l’écluse du moulin… Mais il eut vite honte de son geste, et il se contenta de repousser un peu rudement son adversaire, qui trébucha et alla s’affaler sur le talus bordant le chemin.

Pierril poussa des cris et des gémissements.

Aïe ! aïe ! À moi !… C’est ainsi que tu maltraites le père après avoir abusé de la fille ! Mon Dieu ! mon Dieu ! ce qu’il faut voir, pourtant, quand on est âgé et malade !… Tu n’as pas honte ?… Un homme de vingt ans qui rudoie un pauvre père de famille, contre toute raison et toute justice !…

– Assez crié et pleurniché, n’est-ce pas, maître Pierril ; et expliquons-nous froidement et sagement. Qui vous a dit que j’avais détourné votre fille ? Elle ?

– Mais naturellement, c’est elle, la pauvre petite, qui a parlé, écrit, plutôt, pour confesser sa faute et demander pardon.

– Et elle m’accuse de l’avoir débauchée ?

– Elle ne te nomme même pas… Elle est bien trop bonne…

– Pourquoi donc m'accusez-vous ?

– Mais puisque tu es le seul qu'elle ait vu pendant son séjour ici !… Elle n'est pas sortie de la maison une fois, pas une, hormis le soir où elle t'a rejoint à la bergerie… Car il est bien évident que c'était elle, et pas ma femme, que Pataud a vue pendue à ton bras…

– Vous m'avouerez, en ce cas, que ce n'est guère l'habitude des honnêtes filles d'aller attendre ainsi, après minuit, les garçons par les chemins.

– C'est ça ! insulte-la, maintenant, méprise-la !… C'est toi qui l'avais enjôlée avec tes airs de petit saint…, d'agneau noir frisé… Elle s'ennuyait, ma douce Mion, enfermée ici depuis vingt jours par la neige, sans autre distraction que de sucrer mes tisanes et de m'entendre tousser… Alors, toi, tu as trouvé l'occasion bonne pour lui en conter… Oui, oui ; ne secoue pas la tête… De mon lit, je voyais bien que tu lui faisais des yeux de truite goulue guettant un papillon… Vous alliez à la grange dénicher des chatons dans le foin… Ce n'est pas vrai ce que je dis, peut-être ? Dis que ce n'est pas vrai…

Jeantou gardait le silence. Une envie furieuse le soulevait, certes, de dire à Pierril de quelle façon singulière il « avait séduit sa fille ». Mais une délicatesse innée, et que l'on rencontre chez les rustiques bien plus souvent qu'on ne croirait, lui disait qu'on ne doit jamais accuser une femme, et que, dans la faute amoureuse, c'est l'amoureux qui doit accepter les torts et les responsabilités.

Il se taisait donc. Pierril vit dans son silence un aveu.

– Eh bien ! tu te tais, à présent, et par force, cette fois. Tu m'as obligé de te pousser au pied du mur ; ose donc reculer encore !

– Je n'ai aucune envie de reculer, maître. Je conviens que j'ai été léger, faible, coupable même dans une certaine mesure…

L'autre ricana.

– Dans une certaine mesure ?… Tu as une drôle de manière de te juger et de te donner l'absolution !… Dans une certaine mesure…, la « mesure » de Brousse ou celle de Peyrebrune ?…[4]

Tu verras dans quelle mesure tu m'as trahi… Monsieur le curé de La Garde te le dira, si tu vas lui parler, comme je te le conseille fortement.

– Monsieur le curé de La Garde ? interrogea Garric, stupéfait. Que vient-il faire en cette histoire ?

– C'est lui qui a la lettre de ma fille ; c'est à lui qu'elle a écrit, la pauvre Mion, pour lui tout avouer et le prier d'intercéder auprès de moi et de ma femme… Et c'est à fendre le cœur… D'avoir entendu l'abbé Reynès me lire cette lettre, j'en ai été malade, j'en ai eu les jambes coupées…

Et il renifla, plus larmoyant que jamais.

Jeantou se sentait perdu. La Mion écrivant au curé de La Garde, elle qui n'alla même pas à la messe du jour de Noël !… Évidemment, la chose devenait grave… Eh bien ! oui, il irait le trouver, l'abbé Reynès, et tout de suite. Aussi bien devait-il aller lui demander quelques messes pour l'âme de son père…

---

4 Jeu de mots sur la mesure des céréales, qui, il y a cinquante ans, variait encore souvent d'un canton au canton voisin.

– Maître, fit-il brusquement, quand ils furent arrivés à l'endroit d'où monte en zigzaguant vers La Garde le sentier de chèvre que seuls les jeunes peuvent escalader, je grimpe à la cure de ce pas… Si je m'y attarde, soupez sans moi.

X

Jean Garric trouva l'abbé Reynès qui lisait son bréviaire au fond de son jardinet.

Jean avait couru ; rouge et suant, il se laissa tomber sur le banc de pierre où le prêtre s'assit près de lui.

– Mon pauvre enfant ! fit-il en lui passant un bras autour des épaules ; mon pauvre Jeantou ! Comme je compatis à ton deuil ! Quel excellent homme de père tu as perdu !

– Oui, monsieur le curé, répondit-il dans un sanglot… Et il paraît que ce ne sera pas mon seul chagrin.

– Ah ! tu as revu Pierril ; je devine ce que tu viens me demander…

– Sa fille vous a écrit, me dit-on ?

– En effet, la malheureuse !… Est-il vrai que c'est toi qui l'as séduite, comme son père le prétend ?

– Séduite ? C'est-à-dire… Enfin…

– Oh ! je me doute bien que c'est plutôt le contraire qu'il faudrait dire.

– Je n'en suis pas moins coupable, et honteux de m'être ainsi abandonné… C'est ma punition de ne pas avoir quitté les Anguilles dès qu'elle a commencé ses agaceries et ses grimaces…

Je devais, en tout cas, venir vous trouver alors, vous demander conseil et appui.

– C'est ce que m'écrit aussi ta complice.

– Ah !… Que voulez-vous ? Je me croyais assez fort, aimant ailleurs ; et j'ai été lâche, oh ! lâche au dernier point…

– Le diable est malin, Jean.

– Je méritais un châtiment ; et, tout d'abord, le récit de Pataud fait devant Aline, outre qu'il a cruellement torturé la pauvre enfant, a failli me brouiller pour toujours avec elle, elle que j'aimais uniquement, qui m'aimait et qui m'aime encore.

– Vraiment, Jeantou ? Elle t'aime toujours ?

– Oui, monsieur le curé, toujours ; elle me l'a avoué, ce matin même, devant sa mère.

– Et cela au moment où tu vas être obligé, peut-être, de renoncer à elle !

– Renoncer à Linou ? Ah ! que dites-vous ? L'abbé lui prit affectueusement les mains, et, gravement :

– Mon brave Jean, il faudra agir selon ta conscience… et tu ne peux pas savoir encore ce qu'elle te commandera. Voici, d'abord, la lettre de la pécheresse.

Il tira de la poche de sa soutane une enveloppe couverte d'une grosse écriture inexpérimentée et la tendit à Jean, qui s'excusa de ne savoir lire qu'à peine. Le curé lut tout haut, pour Garric, comme il avait fait, deux heures plus tôt, pour Pierril… Pauvre lettre, pauvres idées, pauvre français… Pourtant, un certain ton de sincérité, un accent de vrai repentir ; et aussi une

discrétion à l'égard de Jean qui, si elle n'était pas calculée, témoignait de beaucoup de délicatesse… Mion n'accusait personne qu'elle ; elle paraissait bien n'avoir écrit au curé de La Garde que pour le prier de lui obtenir le pardon de ses parents… Que croire ? Était-ce le fait d'une rouée escomptant la naïveté et la bonté de Garric, à qui Pierril ne manquerait pas d'imputer la séduction de sa fille ?

– Que croire et que faire ? répétait sans fin Garric, les coudes et la tête entre ses poings.

– Écoute, Jean, dit tout à coup le curé après un silence, la chose est évidemment délicate. Tu es trop honnête garçon pour ne pas être d'avis qu'il faut réparer tout préjudice causé… Mais il est bien permis de prendre quelques précautions pour n'être pas dupe d'une aventurière… Ne brusque rien… Tâchons d'abord de savoir ce qu'elle est, cette Mion, ce qu'a été son passé, comment elle se conduit en ville ; si elle est vraiment repentante de sa faute, ou si elle cherche un épouseur et si c'est à toi qu'elle en a.

– Mais, fit Garric, surpris, comment savoir cela, à cinquante lieues que nous sommes de Montpellier ?

– Essayons quand même… J'ai dans l'idée que l'aîné des fils Terral pourra nous être très utile.

– Le frère de Linou ?

– Lui-même. Avocat là-bas, tu comprends qu'il a des moyens d'information de toute sorte ; je vais lui demander de les mettre à notre service… Je vais lui écrire, – et aussi répondre à Mion… Bien entendu, je ne parlerai de toi ni à l'une ni à l'autre… Rentre aux Anguilles, remets-toi au travail, et tiens-toi sur la plus grande réserve vis-à-vis de tes maîtres. Ne prends aucun engagement, aucune détermination d'aucune sorte avant

de m'avoir revu… Ne va pas non plus revoir ta petite amie de La Capelle ; qui sait si la chère enfant n'a pas été mal inspirée, aujourd'hui, en t'avouant qu'elle t'aimait toujours !

– Je vous obéirai, monsieur le curé, aveuglément… Si vous ne me sauvez pas, je sens que je suis perdu !

– Aide-toi, le ciel t'aidera.

Pauvre garçon ! Il redescendit tristement vers les Anguilles, repassant dans son esprit ce qui lui était arrivé en ces trois derniers jours : son père mort, Linou reconquise, et Mion surgissant tout à coup comme une menace, comme, par un soir d'été, une nuée d'orage à l'horizon.

CINQUIÈME PARTIE

I

Ce dimanche des Rameaux, si radieux dans la matinée, s'acheva bien mélancoliquement aussi, au moulin de La Capelle.

Quand la jeune fille rentra des vêpres, Terral était parti pour le chef-lieu, non sans emporter une belle carpe, tuée à l'étang d'un coup de fusil, et qui, d'après lui, devait, en semaine sainte, faire un merveilleux effet sur l'esprit de Roucassier, le député…

Dans la nuit, la meunière, qu'avait bouleversée la scène de dispute de midi, fut reprise de toux, de frissons, de fièvre intense et même de délire. Aline craignit une rechute grave, s'affola, voulut de nouveau envoyer quérir le médecin. Son parrain et Cadet eurent toutes les peines du monde à lui persuader d'attendre au moins le jour. La pauvre petite revécut toutes les affres de la nuit de Noël ; elle veilla près de sa mère, elle pria, s'accusant d'être la cause de ce retour du mal. Elle allait enfin renouveler la formule de son vœu, lorsque la malade se calma, s'assoupit et goûta quelques heures de repos… Ce n'était donc qu'une fausse alerte ; mais Linou y vit clairement un rappel au devoir, un signe certain que Dieu et la Vierge lui savaient mauvais gré de son parjure et de son retour à l'amour d'un homme.

Terral revint de Rodez, enchanté de son voyage et convaincu que Roucassier ferait, le cas échéant, réformer son cadet. Il paraissait ne plus se souvenir de la querelle du dimanche ; et il permit à son fils et à son frère de le plaisanter sur sa visite au député, l'éternelle tête de Turc de tous ceux qui étaient ou se croyaient républicains.

– Eh bien ! criait gouailleusement l'oncle Joseph, en s'interrompant de varloper, de limer ou de rhabiller, tu l'as vu, le vieux singe de la Nogarède ? Il n'est pas devenu beau, n'est-ce pas ?

– Lui ? ajoutait Cadet ; quand il monte dans un de ses pruniers, les moineaux s'enfuient à tire-d'aile hors du domaine.

– Blaguez, blaguez, grommelait Terral à mi-voix. Roucassier est quelqu'un, quoi que vous en disiez ; et puis, il a l'oreille de l'empereur…

– Une seule ?… Alors, ça lui en fait trois, et de belle taille… T'a-t-il payé à boire, au moins ? Ta carpe valait bien un verre de son cognac de prunes, servi par la mâmânn (et il nasillait atrocement, avec l'intention de contrefaire le député, célèbre dans toute la région pour son déplorable accent).

– Elle est toujours solide, la vieille Juive ? Et elle le mène toujours par le bout du nez, n'est-ce pas ?

– Je crois bien ; elle lui fait radouber ses barriques avant la vendange et porter ses œufs au marché, un grand panier noir au bras…

– Je vous dis, protestait Terral, que Roucassier est un homme capable, et qu'il a les bras longs.

– Jusqu'à la cheville, parbleu, comme tous ceux de son espèce, achevait Joseph.

Et le vieil abbé Lacroze, un prêtre retraité, qui ne manquait jamais de venir passer deux heures au moulin quand il savait y rencontrer l'oncle Joseph, s'esclaffait en se tenant le ventre, aux plaisanteries de ces « fous de meuniers », comme il appelait indistinctement les Terral. Et Regimbai le maçon, et Pomarède

le menuisier, et Phélip, dit « Fén-dé-Fun » parce qu'il avait toujours la pipe au bec, Phélip l'homme à projets, qui chantait au lutrin, savait compter par épactes, parlait latin, et paraissait partout où l'on travaille sans travailler jamais, tous faisaient chorus avec les raillards et daubaient sur le député de l'empereur.

Seule, dans ce milieu redevenu gai, Aline était triste. Elle pensait au couvent, reprise par la lutte intérieure qui la minait peu à peu…

Elle fit ses Pâques le Jeudi-Saint, en ce jour qui, mieux que tout autre, commémore exactement la Cène de Jésus avec ses apôtres, la veille de sa mort. Elle pria ardemment le divin Crucifié de lui parler bien haut, bien clair, de lui dire si elle devait aller à Lui irrévocablement.

Le lendemain, elle recevait une lettre de sa tante, religieuse au couvent de la Sainte-Famille, à Villefranche, à qui elle avait écrit, quelques semaines plus tôt, pour l'inviter à venir passer les congés scolaires de Pâques au moulin de La Capelle. La sœur de Rose se disait trop souffrante pour se déplacer, et elle pressait, à son tour, Linou de faire le voyage, ayant le plus vif désir de la revoir, et priant la meunière, maintenant guérie, de lui confier pour quelques jours son enfant de prédilection.

Cette lettre parut à Linou une réponse d'en haut à ses pieuses instances : plus de doute, Dieu l'appelait, il fallait partir… Mais comment ? Au grand jour, après avoir déclaré sa résolution à toute sa famille, et à Jean par surcroît ? Certes, ce serait plus courageux, plus loyal. Seulement, que de cris, que de larmes, que de résistances et de supplications !… Ne pouvait-elle s'en aller doucement, sous couleur de visite à sa tante, quitter la maison en y laissant l'espérance d'un retour prochain ? Une fois au couvent, elle y prolongerait son séjour, trouverait des prétextes plausibles, s'essayerait à la vie religieuse, s'affermirait dans

ses résolutions. Sa mère comprendrait vite, pleurerait beaucoup, et se résignerait, étant pieuse et ayant regretté parfois, aux heures difficiles, de n'avoir pas abrité elle-même son cœur de sensitive derrière les murailles d'un cloître… Son père ? Son frère ? Son parrain ? Bah ! ils se mettraient en colère d'abord, blasphémeraient peut-être, crieraient qu'il est grand temps qu'un nouveau Quatre-vingt-treize vienne vider et fermer tous les couvents… Mais ils se consoleraient… Tous les jours, on voit des jeunes filles se faire religieuses, et les maisons d'où elles essaiment n'en vont pas plus mal.

Et Jean ? Ah ! Jeantou, le pauvre garçon ! Comme elle va le faire souffrir !… Elle lui a pardonné sa trahison, lui a avoué qu'elle l'aimait toujours, s'est repromise à lui… et maintenant… Mais c'est lâche, ce qu'elle fait là ; et ce qu'elle projette est criminel… Criminel ? Pourquoi ?… Même en restant, il est désormais peu probable qu'elle puisse épouser le farinel du moulin des Anguilles. Les fureurs et les menaces de son père, est-ce qu'elle se sentirait de taille à les braver ? Hélas ! non, la pauvre petite… Alors ? Puisqu'elle ne saurait surmonter les obstacles qui la séparent de son ami, autant ajouter à ces barrières humaines celles du mariage mystique et des grilles d'un couvent…

Au souper, devant les siens, Aline reparla de la lettre de sa tante, et demanda qu'on lui permît d'aller passer huit jours auprès d'elle.

Tout de suite, Terral fut sur ses ergots. Elle choisissait bien son moment pour s'absenter ! Le lendemain, Cadet allait à Saint-Jean pour le Conseil de révision. Joseph était attendu dans plusieurs moulins ou scieries. Il fallait porter de la planche à Albi, achever de retirer le bois des coupes du Lagast, semer les pommes de terre, planter le jardin…

La mère intervint, timidement, comme toujours.

– Si ma sœur est souffrante, cependant ! C'est quand les gens sont malades qu'il convient d'aller les voir… C'est l'affaire d'une semaine au plus… Cette pauvre petite s'est assez fatiguée à me soigner durant quatre mois, pour qu'on lui accorde le petit congé qu'elle demande.

– Et puis, reprenait Terral, est-il bien convenable qu'une fille comme Linou fasse seule un tel voyage ?

– On ne m'enlèvera pas, père, répondait-elle en s'efforçant de sourire.

Et l'oncle Joseph, à son tour, approuvait :

– Il ne s'agit que d'aller prendre à Saint-Amans la diligence de Saint-Jean à Rodez, laquelle correspond, à la Primaube, avec la voiture du Levezou à Villefranche. J'accompagnerai Linou à Saint-Amans, en allant travailler à la scierie de Castaniers ; et, à la Primaube, le conducteur Carrière, à qui je la recommanderai, l'embarquera dans le courrier qui la déposera à Villefranche même, à la porte de son couvent. Et le retour ne sera pas plus difficile que l'aller.

– Bien, fit aigrement Cadet, et moi ? Il paraît que je ne compte pas ? Tu veux partir sans même savoir si je suis ou non soldat pour sept ans ? Tu es encore gentille !…

Sensible à ce reproche, Linou courut à son frère et l'embrassa.

– Hé, mon bon Cadet, ton numéro, ne sera même pas appelé ; et, s'il l'était, je suis sûre que tu ne serais pas soldat : nous avons bien trop prié pour toi, avec maman.

Cadet haussa les épaules.

– Voilà bien des raisons de dévote ! fit-il en ricanant.

– D'ailleurs, frère, pour te faire plaisir, je ne partirai que mardi. Cela te va-t-il ainsi ?

Personne ne faisait plus d'objections ; et il sembla à Linou qu'elle avait dans la main la clé de la porte par où elle allait s'évader… S'évader !

Quel mot, quelle action surtout, pour une honnête fille !… Elle qui avait eu toujours horreur de la dissimulation et du mensonge, elle allait tromper sa famille, disposer de sa vie sans même consulter ceux de qui elle la tenait !…

Toute la nuit, dans une insomnie tenace, elle tourna et retourna ces idées dans sa tête fiévreuse. Tantôt, en songeant à la douleur de sa mère et de Jean, elle se promettait de revenir sur sa détermination ; et, tantôt, elle s'y affermissait davantage par l'évocation de son vœu et de la guérison de la chère malade qui, pour elle, en était la conséquence, et par le ressouvenir de ses lectures pieuses : « Tu quitteras ton père et ta mère… » Cette phrase revenait sans cesse dans son esprit ; et elle se l'appliquait comme un commandement d'en haut. « Tu quitteras ton père et ta mère… » Est-ce qu'on ne voyait pas souvent des jeunes filles, contrariées dans leur amour, s'échapper de la maison paternelle et suivre ceux à qui elles s'étaient promises ? On les excusait, on les mariait, et nul ne leur jetait le blâme. À combien plus forte raison devait-on être indulgent envers celles qui s'en allaient, même en cachette, vers le fiancé divin et des noces mystiques !… Cet argument finit par tout emporter.

Le lendemain tandis que Terral était à la forêt, Cadet au chef-lieu de canton, et l'oncle Joseph à la scierie, Linou, tout en aidant sa mère, comme de coutume, faisait ses préparatifs de départ.

Mais quels serrements de cœur à toutes les choses qu'elle quittait ! Quelle angoissante journée d'adieux, d'autant plus déchirants qu'il les fallait dissimuler : adieux aux bêtes, adieux au lavoir, au jardin, à sa chambrette de jeune fille, où, par la fenêtre ouverte, le vieux poirier semblait lui tendre ses rameaux en fleurs, dans lesquels deux chardonnerets commençaient leur nid… Au jardin, elle s'arrêta à regarder les ruches et les avettes qui en partaient, rapides et vibrantes comme des balles d'or, et y revenaient alourdies de butin ; plusieurs bourdonnaient autour de ses cheveux ; une, même, se posa sur sa manche, lasse, sans doute, sous la charge de ses minuscules corbeilles emplies de pollen.

En vaquant aux soins du ménage, elle s'interrompait parfois pour contempler longuement le visage chéri de sa mère, si maigre et si pâle encore, et ces yeux d'infinie tristesse, qui avaient tant pleuré déjà, et qu'elle allait tant faire pleurer encore.

– Qu'as-tu donc à me regarder ainsi ? dit tout à coup Rose. Qu'est-ce que j'ai de particulier aujourd'hui ?

– Rien, maman, sinon que tes couleurs reviennent, et que tu es un peu mieux portante chaque jour…

Mais, à la dérobée, elle continuait de l'observer avec ferveur : on eût dit qu'elle voulait s'enfoncer profondément dans la mémoire l'image auguste, pour l'emporter vivante et la conserver à jamais.

L'après-midi, sous un prétexte quelconque, elle s'enferma dans sa chambre et écrivit au curé de La Garde :

« Monsieur le curé,

J'ai fait ce que vous m'aviez recommandé : j'ai prié et j'ai supplié Jésus et la Vierge de m'inspirer. Et je pars demain matin pour Villefranche, censé pour aller voir ma tante la religieuse, qui nous écrit qu'elle est malade, mais avec l'intention de rester là-bas, et de me faire religieuse moi-même ; je sens que c'est ma vocation… Vous savez, d'ailleurs, que je l'ai juré, la nuit où maman a manqué mourir… Il est vrai qu'à la suite de votre visite, il m'était revenu des hésitations. Je plaignais Jean ; et même, le lendemain des obsèques de son père, je l'ai vu si malheureux que, devant ma mère qui m'implorait pour lui, oubliant un moment mon vœu, je lui ai dit que je l'aimais toujours ; et j'étais sincère… Mais mon père, survenant là-dessus, s'est mis dans une colère terrible, a querellé maman et parrain, et a juré, que, lui vivant, je n'épouserais jamais Garric… La nuit d'après, maman a été reprise de fièvre et de suffocation, tout comme au début de la maladie qui faillit l'emporter : preuve évidente que Dieu menaçait de me punir si je ne tenais pas mes engagements envers lui. Je ne veux pas être parjure, je ne veux pas que ma mère meure… Il m'est aussi venu à l'esprit que les scènes violentes entre mon père et elle ont presque toujours lieu à cause de moi ; je suis un sujet de disputes ; si je restais ici et que je m'entête à vouloir Jean, mon père querellerait tant ma pauvre maman, qu'elle mourrait de chagrin, si elle échappait à la maladie. En considération de mon sacrifice, Dieu, je l'espère, rétablira la paix entre mes chers parents… Consolez Jean de votre mieux… Tâchez d'obtenir qu'il m'oublie, et qu'il épouse celle qu'il a compromise, si elle n'est pas indigne de lui… Et consolez aussi ma mère… Pauvre maman ! Elle croit que je pars pour huit jours, et je n'ai pas le courage de la détromper… Allez la voir, monsieur le curé, le plus tôt que vous pourrez ; vous savez mieux que moi ce qu'il faut lui dire, ainsi qu'à mon père, à mon frère et à mon excellent parrain… Enfin, priez Dieu pour qu'après m'avoir attirée à lui, il me garde à tout jamais. Votre petite fille en Jésus.

Aline. »

Elle porta elle-même sa lettre à la boîte de La Capelle, et, en redescendant, elle rencontra, dans la côte, Marianne Garric, la mère de Jean, qui revenait de laver au ruisseau. En apercevant la jeune fille, la bonne femme s'accota au mur et y déposa un instant son fardeau ruisselant.

– C'est vous, mademoiselle Linette… Vous allez toujours bien ?… Votre maman aussi ?…

– Mais oui, Mariannou, maman va aussi bien que possible, quoiqu'un peu faible encore…

– Voici les beaux jours, qui achèveront de la remettre…

– Je l'espère… Vous êtes bien chargée, ma pauvre Mariannou !

– Pas au-delà, ma bonne petite ; seulement, la côte est un peu rude, et je suis toute seule, à présent, hélas !

– Il faudra aller habiter avec Jean, le plus tôt possible.

– Ah ! ce serait bien mon rêve ; mais quand pourra-t-il m'emmener ? Pas tant qu'il ne sera que domestique chez les autres… En attendant, je viens de laver pour lui, et j'espère le voir, ce soir… Je lui donnerai le bonjour de votre part, n'est-ce pas, ma mignonne ?

– Mais certainement, Marianne… Vous lui direz aussi que je m'absente pour quelques jours…

– Vraiment ? Vous allez, sans doute, voir votre sœur aînée ?

– Non, mais ma tante la religieuse, qui est souffrante.

– Bon Dieu ! mais c'est tout un voyage : j'ai entendu dire que Villefranche est très loin.

– Bah ! il n'y a qu'une journée de diligence.

– Une journée ! Sainte-Vierge ! C'est à fin de pays… On vous accompagne, naturellement ?

– Jusqu'à Saint-Amans, où je prendrai le courrier.

– Comme vous êtes courageuse !… Jeantou sera bien ennuyé de vous savoir partie.

– Mais nous avons passé, naguère, bien plus longtemps sans nous voir… Qu'est-ce que huit jours ?

– Il est vrai… N'avez-vous rien à lui faire dire, en vous en allant, mademoiselle Aline ?

Le cœur de la jeune fille se serra ; elle pâlit, baissa les yeux ; puis, héroïquement, mais d'une voix qui tremblait un peu :

– Vous lui direz d'être toujours bon, courageux et juste, et de faire ce que monsieur le curé de La Garde lui conseillera.

La bonne femme demeura interloquée… Que signifiait pareille recommandation ? Ne comprenant pas, elle ne s'en préoccupa pas autrement.

– Adieu, mère Garric, fit vivement la jeune fille en l'embrassant ; ménagez-vous, et priez pour moi…

Et elle se sauva, refoulant ses pleurs, et évitant de se retourner.

La soirée fut terrible pour elle, par le contraste de sa détresse morale et de la joie de tous les siens, qui venaient d'apprendre que Cadet ne serait pas soldat. Celui-ci affectait de ne montrer ni gaieté ni chagrin ; mais le père Terral ne se contenait plus. Songez donc ! il gardait son fils, son continuateur, le coq de la maison, comme il disait avec orgueil. Et il le gardait parce qu'il avait fait le nécessaire, et qu'il s'était assuré l'appui du député de l'empereur.

– Oui, oui, disait-il à son frère Joseph, qui hochait la tête de façon sceptique ; c'est bien lui qui a fait exempter Cadet.

– On a donc été jusqu'à son numéro ?

– Parfaitement. On prend plus d'hommes que l'an dernier ; on craint la guerre, paraît-il ; on est allé jusqu'au 65.

– Alors, répliqua l'oncle Joseph en se tournant vers son neveu, on t'a réformé ? Pour quel motif ? Faible de constitution ? Court de taille ?

– Il m'a manqué deux millimètres, se hâta de répondre le conscrit… Et encore on s'est disputé ferme là-dessus ; on m'a mesuré, remesuré, debout, couché… Que d'histoires !…

– Ah ! sans monsieur Roucassier !… fit Terral.

– Il était là, le grand singe ?

– Non, mais il avait dû agir, recommander mon affaire au préfet et au médecin du régiment.

– Enfin, tu n'en sais rien ; mais c'est la foi qui sauve, conclut l'éternel railleur.

On se mit à table. Pataud, que Terral avait invité, arriva en retard : comme toujours, il revenait de l'affût, et portait un lièvre, ce qui lui valut toute une bordée de choses désagréables de son frère aîné ; car, quoique braconnier dans l'âme aussi, l'oncle Joseph n'admettait pas que le braconnage devînt du brigandage ; et il n'aurait pas tiré une perdrix à l'époque de la ponte, ni un lièvre à la saison de la gestation ou de l'allaitement.

– Un lièvre de plus ou de moins !... disait Pataud. Si on n'en tuait pas, ils dévoreraient le pays... Et puis, si je n'avais pas tué celui-là, un autre l'aurait tué à ma place...

– Très fort aussi, ce raisonnement ! ricana Joseph.

Mais Terral intervint pour empêcher ses frères de se chamailler, selon leur habitude ; il voulait que tout fût à la joie autour de lui et de son héritier sauvé du régiment. Il versait rasade sur rasade, un peu échauffé déjà. Et il exigea que Linou et sa mère quittassent le coin du feu pour venir trinquer à la ronde. Elles s'assirent un instant au bout de la table, mais, bientôt, demandèrent à se retirer.

– Eh bien ! fit Terral, allez vous coucher ; nous, nous retournons à La Capelle ; c'est moi qui paye le café chez Flambart.

La proposition fut acceptée d'enthousiasme, et les quatre Terral s'en furent à l'auberge achever leur soirée.

II

Depuis le jour des Rameaux, – ce jour qui avait eu pour lui une si radieuse matinée et une si triste après-midi, le farinel des Anguilles ne tenait plus en place, mangeait à peine, ne dormait pas, faisait sa besogne sans goût. Trois fois dans une semaine, il avait grimpé, le soir, jusqu'à la cure pour savoir si la réponse de Montpellier n'était pas encore arrivée… il se désolait, il maigrissait.

Le lundi de Pâques, ainsi qu'elle l'avait dit à Linou, la veuve Garric vit entrer son garçon, à nuit close ; et elle fut surprise de lui trouver mauvaise mine, l'air chagrin et préoccupé. Il ne voulut pas laisser mettre la poêle au feu, prétextant qu'il avait mangé sa soupe avant de quitter les Anguilles ; et il répondit laconiquement aux questions de la pauvre femme, qui s'inquiétait de le voir si peu en train.

– Tu sais que j'ai rencontré Linou, aujourd'hui, fit-elle.

– Vraiment ?

– Oui, en revenant du lavoir… Et elle m'a même appris qu'elle allait s'absenter pour quelques jours.

Jean sursauta.

– Où va-t-elle ? demanda-t-il vivement.

– À Villefranche, voir la sœur de Rose, qui est malade, au couvent de la Sainte-Famille.

– Mais vous êtes sûre que c'est pour peu de temps qu'elle part ?

– Puisqu'elle me l'a dit !... Elle ne peut s'absenter longtemps ; sa mère n'est pas encore bien vaillante...

Et quand vous a-t-elle dit qu'elle partait ?

– Demain matin... On l'accompagne jusqu'au courrier de Saint–Amans... Mais voyons, Jeantou, qu'as-tu ? Tu t'agites comme si tu avais la fièvre... En quoi cette nouvelle peut-elle te tourmenter ?

– Je ne sais pas, mère, mais elle m'afflige tout de même ; il me semble qu'un danger est sur moi.

– Un danger ?

– Hé oui, un danger... Je ne peux m'expliquer plus clairement encore... Bientôt, peut-être... C'est comme quand un orage menace : on ne sait pas s'il tombera, ni où il tombera...

Il se dressa, ouvrit la porte, respira longuement.

– J'ai besoin de prendre l'air ; je reviendrai bientôt ; couchez-vous maman.

– Jean, où vas-tu ?

– Je vais revenir, vous dis-je, mère... N'ayez donc pas peur pour moi...

Il s'élança dehors, et, naturellement, après quelques hésitions il descendit vers le moulin. Qu'allait-il chercher ? Tout le monde y dormait sans doute... Il contourna la grange, s'arrêta un instant devant la façade de la maison, près de la fontaine qui

gazouillait dans l'ombre ; enfin derrière le four, il enjamba la haie et se trouva dans le jardin, sous la fenêtre de la chambre d'Aline, au pied du grand poirier dont le tronc n'est qu'à un pas de la muraille et dont la frondaison dépasse les toitures et frôle les volets.

Le chien se mit à aboyer furieusement à l'intérieur. La fenêtre s'ouvrit, et une vague silhouette s'y encadra ; mais, la nuit étant sans lune, l'amoureux ne put discerner les traits de sa petite amie ; son cœur disait que c'était elle. Peut-être, s'il avait su que les Terral étaient à l'auberge, se serait-il risqué à appeler la jeune fille, et à lui dire des paroles d'adieu ; il se contenta de tousser légèrement ; et, comme les aboiements redoublaient, la croisée se referma, et Jean s'éloigna, le cœur affreusement serré, tandis qu'un rossignol commençait, dans la haie du jardin, sa cantilène enamourée…

Linou, sa mère couchée, s'était mise à prier, demandant à Dieu, une fois encore, de la soutenir dans la dure épreuve qui l'attendait. Les aboiements du chien la tirèrent un instant de son oraison. Elle alla à la fenêtre, se pencha un peu. Un instinct l'avertissait que quelqu'un était là dans l'ombre, et y venait pour elle. Quand elle entendit tousser, elle ne douta pas que ce ne fût Jean ; mais, craignant de le voir se risquer à grimper sur l'arbre pour s'approcher d'elle, elle referma vivement la croisée, et se remit à prier, longtemps, longtemps…

Elle se coucha enfin, de peur qu'une veille trop prolongée ne lui ôtât ses forces pour le lendemain. Le sommeil la prit, un sommeil de cauchemar, traversé d'images et de figures déformées… Dédoublée, elle voyait une Linou marcher à grands pas sur une route longue et poudreuse, sans jamais se retourner ; elle l'appelait, voulait courir pour la rattraper ; mais ses jambes refusaient de se mouvoir, sa voix mourait dans son gosier…

Brusquement, le coq chanta, et la jeune fille se leva et s'habilla rondement ; elle était prête quand son père – toujours le premier debout dans la maison – vint l'appeler, la croyant encore endormie. Elle alla embrasser sa mère dans son lit, la suppliant de rester couchée. Mais Rose ne voulut rien entendre ; quand son fils aîné, jadis, partait pour le collège, à la Toussaint ou à Pâques, elle n'eût jamais permis qu'une autre lui préparât le déjeuner, lui adressât les dernières recommandations, et l'accompagnât soit jusqu'à la croix de La Grange, au sortir de La Capelle, soit, au moins, quand ses forces eurent diminué, jusqu'au milieu de la côte de la Griffoule.

L'oncle Joseph fut vite prêt aussi. Et dans le petit jour qui blanchissait les vitres, devant le feu flambant clair, tous les quatre, – Cadet seul dormait encore, – ils firent la prière en commun. Plusieurs fois, la voix de la jeune fille trembla un peu, mouillée de larmes refoulées ; mais personne, sauf, peut-être sa mère, pour qui tout départ d'un des siens était une torture, ne se douta des efforts inouïs qu'elle faisait pour ne pas éclater.

À table, par exemple, sauf un peu de bouillon et un doigt de vin, il lui fut impossible de rien avaler. Ah ! nous les avons tous connues, étant enfants, ces affres de l'adieu, cette étreinte d'une main invisible qui vous serre à la fois le cœur et la gorge ; cette envie furieuse qui vous prend, par instants, de crier, de se rouler par terre, de s'accrocher aux objets familiers, au pied de la table ou à la poignée de la porte… Et ces gros chagrins n'avaient, cependant, pour cause que la perspective de quelques mois à passer à la pension ; tandis que, pour Aline, c'était un départ qu'elle jugeait devoir être sans retour…

Elle remonta embrasser Cadet, qui dormait toujours. Il grogna qu'on ne l'eût pas réveillé plus tôt ; il voulait se lever et accompagner sa sœur jusqu'à Saint-Amans, plus loin même. Linou le retint, le cajola :

– Non, mon cher Cadet, non ; reste ici : notre père a besoin de toi, et mon parrain suffira bien pour me conduire jusqu'à la diligence… Adieu, frérot, sois bon pour maman ; si elle retombait malade, tu irais vite chercher la Sœur Saint-Cyprien et le docteur Bernad…, et tu m'écrirais…

– Mais tu reviendras dans une semaine, au moins ? Linou détourna la tête pour cacher une larme.

– Quand on va voir un malade, répondit-elle évasivement, on ne sait pas au juste quel jour il sera sur pied… J'espère que notre tante sera vite rétablie…

– Pas d'histoires ! fit rudement Cadet… Si tu n'es pas ici mardi prochain, c'est moi qui irai te chercher… Ta place est à la maison, près de ta mère, et pas chez les nonnes… Adieu, Linou, et reviens promptement…

Elle redescendit, chancelante, essuya ses yeux dans l'escalier. Il faisait grand jour ; au-dessus du « puech » de La Gravasse, quelques rougeurs annonçaient le lever du soleil.

– Es-tu prête, Aline ? fit l'oncle Joseph, qui avait passé à l'épaule son havresac plein d'outils : ciseaux, tarières, rabot, plus une scie tournante attachée par-dessus, en travers.

– Oui, parrain, répondit la pauvre petite, en saisissant d'une main fiévreuse le léger paquet de hardes qu'elle emportait.

– C'est tout ton bagage ? fit Terral, surpris.

– Cela suffira bien, papa ; je ne vais pas à une noce, ajouta-t-elle en essayant de sourire.

Elle embrassa la servante Rosalie, une brave fille qui pleurait à chaudes larmes, sans pourtant rien soupçonner du secret de sa jeune maîtresse. Terral ouvrit la porte donnant sur la scierie ; tous sortirent, – Linou la dernière, car elle avait voulu envelopper d'un suprême regard cette vieille salle enfumée qui gardait tant de sa vie, ce foyer où dansait la flamme joyeuse et devant lequel la chatte noire, assise, mais le dos aux tisons, semblait de ses yeux d'or grands ouverts, demander pourquoi cet exode matinal ; la lourde table où sa place resterait vide désormais ; certain petit lit, simple trou triangulaire sous un escalier, et dans lequel elle avait longtemps dormi à côté de sa sœur ; enfin, la pendule, la vieille pendule qui lui avait compté tant d'heures claires pour quelques heures sombres, et dont le balancier continuait son tic tac, comme si rien, après le départ de l'enfant, n'allait être changé dans l'ancestrale demeure.

Elle franchit enfin le seuil, en faisant un grand signe de croix sur la porte qu'elle n'ouvrirait sans doute plus.

Son père venait de mettre en branle la scie, qui dansait joyeuse, en mordant sur un tronc de hêtre. Oui, la vie allait continuer, et le travail, et c'était, à la fois, triste et consolant.

Aline rejoignit sa mère, son père et son parrain, au bout de la chaussée, sous le grand peuplier dont le pied baignait dans l'étang, et dont la cime, déjà parée de feuilles frissonnantes, se dorait de soleil levant.

C'était là l'endroit du suprême adieu et du suprême effort. Rose voulait monter la côte ; on l'en empêcha. Linou embrassa rapidement son père qui, lui, ne pleurait jamais… Sa mère fondait en larmes, lui adressait ses recommandations : ne pas marcher trop vite, ne pas prendre froid dans la voiture, dire mille choses affectueuses à sa tante, la ramener avec elle si c'était possible, écrire dès l'arrivée à Villefranche…

– Oui, maman ; oui, maman, répondait toujours Linou, qui, à son tour, lui recommandait… ce qu'on recommande à sa mère quand on la quitte : se bien soigner…, ne pas se chagriner…, ne pas retomber malade…, éternelles et sublimes banalités !

– Adieu, maman !

– Adieu, ma petite !… Reviens bientôt !…

Et l'étreinte fut si forte, si vibrante, et, malgré le vouloir de l'enfant, si prolongée, que la mère se sentit traversée d'un pressentiment affreux, et qu'une fois ses bras dénoués et retombés le long de son corps, elle resta là, un bon moment, à regarder s'en aller, sous les chênes et sous les houx de la Griffoule, l'enfant qu'un instinct secret lui disait qu'elle ne verrait plus.

Le chien Milord, qui croyait qu'on l'emmenait, s'était élancé en avant, la queue en panache, gambadant, frétillant, riant, – car les chiens rient, – et revenant sur ses pas pour se cabrer contre son maître ou contre Linou et leur lécher furtivement la figure. Il fallut lui enjoindre brutalement de regagner le logis ; alors, stupéfait, son bon regard braqué avec reproche sur ceux qui partaient sans lui, il demeurait, lui aussi, immobile et suppliant. Enfin, tout penaud, il rejoignit Rose, qui le caressa de la main ; et tous deux, dans une tristesse infinie, ils redescendirent, et rentrèrent dans la maison, pour tous deux à présent déserte.

En haut de la montée, Linou se retourna encore une fois : elle ne vit plus sa mère. L'étang, sous le soleil levant, exhalait une fine buée blanche sur laquelle tranchait la fumée bleue montant du toit paternel, haleine tiède et légère du foyer, dernier adieu de ce qui reste à ceux qui s'en vont.

III

L'oncle et la nièce, ne voulant pas traverser le village, le contournèrent par la droite, en s'engageant dans le chemin creux dit de la Garenne, qui passe à peine à cent pas du Vignal. Joseph marchait devant ; Linou suivait, pleurant doucement et essuyant ses yeux, qui s'emplissaient de nouveau. Au premier coude du chemin, elle entrevit le cimetière, sur sa gauche, à l'ombre de l'église. Elle se signa et donna une pensée aux morts. Au détour suivant, elle s'approcha du mur moussu à hauteur d'appui, par-dessus lequel elle savait qu'elle apercevait la maisonnette des Garric. Mais, au même instant, de l'autre côté du mur, dans le pré, arrivait courant Jeantou, qui, depuis avant l'aube, guettait le départ de son amie. Un double cri :

– Jean !

– Linou !

L'oncle se retourna, surpris.

– C'est toi, farinel ?... Que fais-tu par là ?

Jean, un peu confus, un peu essoufflé aussi, balbutiait... Il était venu chercher quelques effets, avait appris de sa mère le départ de Linou pour Villefranche, et avait voulu, avant de retourner aux Anguilles, lui souhaiter un bon voyage.

Linou n'avait certes point prévu pareille rencontre ; mais il était écrit qu'aucun déchirement ne lui serait épargné. Il lui fallait maintenant mentir à son ami, comme elle avait, en somme, menti à ses parents, et refouler encore les pleurs qu'elle avait

espéré pouvoir enfin laisser couler librement, son parrain n'y voyant que l'attendrissement naturel d'une enfant qui, pour la première fois, quitte sa mère.

– C'est bien aimable à toi, Jeantou, répondit avec effort la jeune fille de t'être levé si matin pour me dire adieu… Merci !

Il eût voulu répondre :

– Levé matin ? Je n'ai pas dormi ; j'ai été rôder sous ta fenêtre ; puis, j'ai écouté, depuis le chant du coq, les premiers pas qui sonneraient sur le chemin…

Mais la présence d'un tiers, quoique ce tiers fût son grand ami, l'intimidait ; il garda le silence.

– Et ton maître, fit Joseph, est-il redevenu assez matinal pour lever la vanne du moulin en ton absence ?

– Ma foi, répondit Jean, pour une fois, l'eau m'attendra dans l'écluse, ou, tout au moins, les clients devant la porte… Vous allez à Saint-Amans, sans doute ; je vais avec vous jusqu'à Saint-Amans.

– Oh ! voyons, Jean, observa gravement Linou, ce n'est pas raisonnable… Toi, si consciencieux d'habitude…

Le jeune homme hésitait ; mais l'oncle Joseph, qui, une fois au travail, faisait scrupuleusement sa tâche, estimait que, de temps à autre, pour chasser ou pêcher, ou même par amour de la camaraderie, une demi-journée perdue ne tirait pas à conséquence. Il fit donc bon accueil à l'offre de Garric, et se montra enchanté de faire route avec lui.

– D’ailleurs, ajouta-t-il, je t’indiquerai des raccourcis pour le retour qui te permettront d’être à La Garde à dix heures, au plus tard.

Ils cheminèrent donc ensemble, tantôt les deux hommes devant et la jeune fille à quelque pas, triste et pensive, et s’efforçant de ne plus pleurer : tantôt Jean revenant vers elle pour s’emparer de son paquet, ou lui tendre la main au passage d’un ruisseau, ou écarter les branches des noisetiers et des houx dans les sentiers trop étroits. Mais il n’osait pas lui parler d’amour ; et elle, le cœur serré, restait muette, tremblant toujours de laisser échapper son grand secret.

Ces pays du Ségala, à fin d’avril, sont une fête pour les yeux, pour l’oreille et pour le cœur. Sur les collines et sur les plateaux les seigles, tous semés à l’automne, sont déjà hauts et ondulent sous la brise, laissant s’essorer des milliers d’alouettes qui montent en trillant vers l’azur. Les bois et les bouquets de hêtres ouvrent leurs feuilles d’un vert tendre et léger ; les premières sont apparues dans quelque combe bien abritée, si menues d’abord qu’elles ne masquent pas les merisiers fleuris dont elles ne font qu’aviver la blancheur. Puis elles se déplient, s’étendent, escaladent les sommets, déferlent sur les pentes voisines. Les chênes, plus tardifs, saupoudrent à peine d’émeraudes leurs rameaux robustes, tandis qu’entre leurs troncs grisâtres on voit encore les taillis avec les feuilles rousses de l’hiver et les houx d’un vert cru et comme vernissé.

Au-dessous des bois, sur les ruisseaux clairs et chantants où fuient les truites, les aulnes et les saules dessinent des méandres, où l’or des châtons velus se marie au vert rougeâtre des premières feuilles.

Les prés, fauves encore sur les pentes élevées mais verdoyants déjà autour des sources, font briller comme un réseau d’argent leurs rigoles d’irrigation pleines jusqu’au bord, et leurs

petits déversoirs changés en éventails de pierreries. Les anémones, les primevères et les renoncules d'or y poussent par jonchées.

Autour des fermes et des mas, tranchant sur le vert sombre et immuable des « griffoules », les pruniers et les poiriers en fleur bruissent d'abeilles et d'oiseaux. Dans les petits chemins on enjambe des ruisselets qui bavardent sur le gravier, ou l'on marche sur des gazons semés de pâquerettes et bordés de pervenches.

Et, au-dessus de toutes ces merveilles de vie et de fraîcheur, un ciel tout neuf, récemment lavé, d'un bleu tendre et profond, traversé par moments de nuages ouatés qui s'en vont à la dérive, sans hâte et sans but. Quand on passe d'un vallon à l'autre, et qu'arrivé sur la colline qui divise les eaux on s'arrête pour souffler un peu, et pour admirer aussi, le regard plonge dans un horizon immense qui s'étend d'un côté jusqu'aux Cévennes sombres et aux monts de Lacaune qui les continuent ; de l'autre, jusqu'aux Pyrénées où le Canigou étincelle, tandis que, plus à l'ouest, s'étendent les riches plateaux et les châtaigneraies de Ceignac et du Calmontois, et qu'au nord se profile le clocher de Rodez, haut de trois cents pieds, ajouré comme une dentelle, et surmonté d'une vierge dorée qui flamboie comme un phare.

Ah ! l'admirable matinée pour un voyage d'amoureux, sous l'œil indulgent d'un parrain tendre et gai, si Aline et Jean avaient eu le cœur libre d'en goûter la fraîcheur et le charme ! Mais l'une avait le sien déchiré par cette prolongation inattendue d'une affreuse lutte, et l'autre était, nous l'avons vu, en proie à une inquiétude vague, à de confus pressentiments, depuis la scène avec Pierril, la lettre de Mion, et l'envoi de celle de M. le curé de La Garde au frère aîné de Linou. Il avait beau se rappeler dans quelles conditions il avait succombé aux avances provocantes d'une effrontée, essayer de se rassurer en pensant que celle-ci ne le nommait même pas dans sa lettre, quelque

chose comme un remords grandissait chaque jour en lui ; l'appréhension d'un châtiment le hantait et lui gâtait le bonheur de marcher à côté de celle qu'il aimait toujours, d'effleurer son épaule ou sa main dans les chemins étroits, ou même de l'arrêter pour détacher du bas de sa robe une griffe d'églantier ou de ronce qui l'avait happée au passage. Aussi, le renouveau avait beau verdir les bois, fleurir les haies et les gazons, faire chanter les alouettes, les pinsons et les merles, répandre sur la campagne enamourée toutes les joies de la résurrection, les deux jeunes gens allaient, quasi silencieux, et ne répondant que par condescendance aux phrases admiratives de l'oncle Joseph, le seul des trois qui jouît pleinement de cette féerie printanière. De temps à autre, il se retournait pour montrer une perspective, un coin de bois, un chêne ou un châtaignier vénérable tout surpris de trouver chez sa nièce et chez Jean un si faible écho à son enthousiasme de poète agreste et inédit.

– En voilà des amoureux ! bougonnait-il à mi-voix dans sa moustache grise ; même au mois de mai, ils ne dégèlent pas…

Et il reprenait sa marche en éclaireur, quittant même parfois le chemin pour sauter dans une friche ou dans un pré et prendre des raccourcis dont il détournait sa nièce, sous prétexte qu'elle y laisserait ses souliers, ou y tremperait ses jupes, en réalité pour donner aux jeunes gens toute liberté de parler de leurs sentiments et de leurs projets. Hélas ! il ignorait le secret de l'un et de l'autre, et la peine qui leur serrait le cœur et les lèvres ; et il ne voyait que gaucherie ou timidité dans une réserve qui le déroutait.

Cependant, on passait mas et hameaux, ruisseaux et bois, et de maigres plateaux sans arbres, privés encore de l'or des genêts et de la pourpre des bruyères, mais animés par les sonnailles des troupeaux, les chants des bergers, des laboureurs et de mille oiselets.

Avant de franchir la vallée étroite et profonde du Céor, ils s'arrêtèrent un instant pour permettre à la jeune fille de souffler, à un carrefour de chemins que domine une très ancienne croix de pierre, toute vêtue de mousses et de lichens. Linou s'assit sur le piédestal, un bloc de granit non taillé. L'oncle Joseph commençait une histoire, une légende plutôt, qui se rapportait à ce carrefour, lorsque le clocher de Saint-Amans, dressé en face, de l'autre côté du ravin, lança de gais appels pour un baptême sans doute, ou pour un mariage. Ces carillons ne différaient guère de ceux des cloches de La Capelle-des-Bois. Aussi, Linou porta-t-elle la main à son cœur et parut-elle près de défaillir. Jeantou s'empressa auprès d'elle ; mais elle se releva au prix d'un effort héroïque, répondit que le soleil l'avait seulement un peu étourdie, et demanda qu'on se remît en route : elle avait hâte d'en finir, d'obéir à l'appel des cloches et aussi, peut-être, d'une petite alouette qui montait de la friche, au-dessus de la croix, et dont le chant, de l'azur, semblait lui dire, comme autrefois dans le pré de l'étang :

– Arrive ! Arrive ! Arrive !

Ils descendirent donc encore une pente, gravirent encore une montée – la dernière – et s'arrêtèrent à deux cents pas du village, à la croisée de trois routes, devant une auberge de rouliers, près d'un vaste tilleul connu de tout le pays et sous lequel s'abritent de la pluie les processions des paroisses qui viennent demander à Saint-Amans du soleil, et du soleil celles qui viennent implorer de la pluie.

L'oncle Joseph essayait de cacher son émotion – car il était ému sans trop s'expliquer pourquoi – par d'intarissables plaisanteries sur les gens de Saint-Amans, sur les miracles qui s'y étaient accomplis, sur la diligence et l'attelage de rosses du père Carrière, – le conducteur, – dont on apercevait déjà, sur les lacets de la route qui monte du Céor, l'équipage antique, grinçant et cahotant, et dont on entendait le fouet et les jurons ; les bons

mots et le rire, un peu forcé, du cher parrain demeuraient sans écho. Il aurait voulu entrer à l'auberge, espérant que quelques verres de vin rendraient un peu de gaieté au moins à son jeune compagnon ; mais l'attelage débouchait sur le plateau où se dressent l'église, le clocher et le presbytère de Saint-Amans, et la voiture avait déjà du retard.

En voyant trois personnes plantées au bord de la route, le vieux Carrière ouvrit tout grands ses yeux embroussaillés sous la visière de la casquette en peau de loup qu'il portait en toute saison ; mais il fit la grimace quand il apprit de l'oncle Joseph qu'Aline seule montait dans sa carriole, – dans son « corbillard », avait dit, en d'autres circonstances, l'incorrigible railleur.

– Alors, vous êtes venus deux pour accompagner cette jeune perdrix ? interrogea-t-il de sa grosse voix enrouée par l'eau-de-vie, la fumée de la pipe et les brouillards du Viaur ; faut-il que vous soyez désœuvrés, dans votre contrée !... Ça ne fait rien ; on vous la soignera quand même, cette « menue »... Où faudra-t-il la descendre ? À Rodez ?

– À la Primaube, fit Joseph. Là, vous la recommanderez au courrier de Villefranche. Il vous la rendra, dans huit jours, et vous me la ramènerez ici.

– Entendu, farinel de mon cœur... Tu apporteras, en venant l'attendre, quelques belles truites, tu sais..., de celles qui ont le dos noir piqueté de rouge, et tu diras à la mère Angélique, là, à côté (il montrait l'auberge du manche de son fouet), de les bien faire nager dans sa poêle, avec du persil autour... Je payerai l'apprêt, et, si je n'offre pas la goutte aujourd'hui, c'est que nous sommes déjà en retard et que le receveur de la poste va bramer comme l'âne de Pomarède... Hardi, mademoiselle, ajouta-t-il en se tournant vers Linou et l'invitant à se hisser dans la guimbarde poudreuse et disloquée qu'il appelait sa diligence.

Linou, se raidissant pour ne pas pleurer, serra la main à Jean, qui n'osa pas l'embrasser devant le monde. Comme elle s'approchait de son parrain, celui-ci tira de son gousset deux écus de cinq francs et voulut les lui glisser dans la main, disant à mi-voix :

– Terral n'a pas été, sans doute, bien large avec toi… On ne voyage pas sans quelque argent de poche ; qui sait ce qui peut arriver en route ?…

Et, comme l'enfant refusait, assurant que sa bourse était suffisamment garnie.

– Eh bien ! fit-il plus bas, et de façon à n'être pas entendu de Carrière, tu les donneras à ta tante, afin qu'elle fasse un peu prier pour moi, si je mourais tout à coup…

Et, s'efforçant de rire pour corriger le sens de ces paroles :

– Je les boirais, dimanche, d'ailleurs, si tu ne les prenais pas… Elle accepta ; puis, lui jetant les bras au cou, éclata en sanglots.

– Oh ! mon parrain ! mon parrain !… fit-elle.

Et ce mot contenait un infini de tendresse et de déchirement. Il en fut tout interloqué, et il ouvrait la bouche pour réconforter sa nièce ; mais celle-ci s'était déjà arrachée de ses bras et avait grimpé dans la voiture. La portière se referma. Carrière escalada son siège, fit claquer son fouet, et lança deux ou trois jurons ; et ses pauvres rosses reprirent péniblement leur petit trot. Aline agita son mouchoir.

– Adieu, parrain ! Adieu, Jeantou !

– Au revoir, Linou !

– À bientôt ! répondirent Garric et l'oncle Joseph.

Et ils regardèrent la patache s'éloigner, décroître, n'offrant bientôt plus à l'œil, entre les deux haies fleuries et sous le ciel bleu, qu'une espèce d'écran jaunâtre, percé d'un trou carré où s'encadrait un jeune visage, et plus bas, entre les roues en fuite, une bizarre danse de pieds de chevaux boitillant et entrechoquant leurs fers dans la poussière de la route.

Un coude du chemin la leur déroba.

IV

Ils s'entre-regardèrent un moment sans rien dire, très émus tous deux, l'un pour des raisons déjà exposées, l'autre par le contrecoup de l'émotion inexplicable qu'il avait constatée chez sa filleule.

– Allons, dit enfin Joseph, nous n'avons plus rien à faire ici… Le soleil monte, et l'ouvrage nous attend tous deux. Retournons… Nous boirons un coup, au bas de la côte, chez le Teinturier, puis nous tirerons chacun de notre côté.

Et, tristement, ils revinrent sur leurs pas. Mais, à peine reprenaient-ils la descente vers le Céor, qu'ils virent venir vers eux, grimpant en hâte le chemin escarpé, suant et soufflant, son chapeau dans une main et sa canne dans l'autre, un prêtre que Garric reconnut, tout le premier.

– Monsieur le curé de La Garde ! s'écria-t-il.

– Que dis-tu ? fit Joseph… Pas possible !… Mais si, c'est bien lui… Où courez-vous donc si vite, monsieur le curé ?

L'abbé Reynès leva les yeux, reconnut ses deux amis, et s'arrêta net, le geste las et découragé. Il souffla un instant, puis, avec effort :

– Je courais après vous… Et j'arrive trop tard.

– Trop tard, en effet, fit Joseph, si c'était pour donner quelque commission à ma nièce, qui part pour Villefranche.

– Trop tard pour l'empêcher de partir, mon pauvre Joseph.

– L'empêcher de partir ?…

– Essayer, tout au moins.

– Ah çà ! que voulez-vous dire ? Ma filleule a reçu une lettre de sa tante la religieuse, qui lui dit qu'elle est souffrante et qu'elle désire l'avoir quelques jours auprès d'elle… Pourquoi l'auriez-vous empêchée ?…

– Voilà bien ce que je craignais, ajouta le prêtre en remettant son chapeau et en frappant de sa canne sur le chemin. La chère petite a eu jusqu'au bout le courage – ou la faiblesse – de cacher son secret, et de laisser croire qu'elle n'allait que visiter une malade…

L'oncle Joseph regarda Jean comme pour le prendre à témoin de ce que ces paroles avaient d'incompréhensible. Garric, stupéfait aussi, restait bras pendants et bouche bée.

– Voyons, voyons, monsieur le curé, reprit Joseph, il y en a un de nous qui a reçu un coup de soleil sur la nuque et qui bat un peu la campagne.

– Plût à Dieu, mon pauvre ami ! Mais nous sommes bien tous dans notre bon sens, et je ne parle que trop clair. Votre nièce s'en va avec l'intention de se faire religieuse.

Un double cri partit à la fois de la gorge de Joseph et de Jean :

– Linou ?

– Religieuse ?

– Oui, mes amis. Voici la lettre d'elle qui me l'apprend… Je l'ai reçue, il y deux heures ; j'ai couru tant que j'ai pu… Il m'aurait fallu des ailes.

Il avait entraîné ses deux interlocuteurs près de la haie, à l'ombre d'un pommier, et il commença à leur lire la lettre de la jeune fille.

Mais il n'était pas au milieu que Joseph l'interrompait violemment :

– C'est de la folie, de la folie pure ! Linou, elle, si attachée aux siens, et si franche, partie pour le couvent sans en rien dire à personne, hypocritement et lâchement !… Mais on me l'aurait donc ensorcelée ?

– Il n'y a là aucune sorcellerie, Joseph. La pauvre petite savait bien que si elle révélait son projet à ses parents…

– Elle le cache à ses parents, et elle vous le confie à vous ?… Mais c'est vous, alors, qui lui avez dicté cette lettre, monsieur le curé !… C'est vous qui avez endoctriné, enveloppé cette petite… C'est vous qui l'avez fanatisée… Ah ! les prêtres ! les prêtres !

– De grâce, mon ami, écoutez jusqu'au bout…

– J'en ai assez écouté ; j'y vois clair. Je vous dis que vous nous avez volé Aline, oui, volé ; il n'y pas d'autre mot…

Et, se retournant impétueusement vers Jean, qui s'était affalé sur une borne et restait là, atterré et gémissant :

– Es-tu sourd, ou imbécile ? As-tu mal entendu, ou si tu n'as pas compris ? On nous prend ma nièce, ta promise, pour l'enfermer dans un couvent, et tu restes là, tranquille comme un saint de bois ?…

– Hélas ! que faire ? que faire ? répondait le pauvre garçon.

Mais cours donc, nigaud, galope, prends les raccourcis, rejoins la voiture…, arrête les chevaux…, jette Carrière à bas, s'il résiste… Je te rejoindrai… Et nous verrons bien…

Garric s'était dressé et faisait mine de s'élancer à la poursuite de la diligence.

– Jean ! fit le prêtre avec autorité, je te défends de faire pareille folie… Songez-vous au scandale que vous provoqueriez ? D'ailleurs, mon pauvre Garric, j'ai autre chose à t'apprendre, qui t'affligera aussi, et qui te prouvera que, de toute façon, Linou eût, sans doute, été perdue pour toi.

Le jeune homme, que Joseph essayait d'entraîner, se dégagea, devint blême et fixa sur l'abbé Reynès un regard de désolation ; il avait deviné : ses craintes au sujet de Mion étaient devenues une certitude. Il se laissa retomber sur la borne et pleura silencieusement.

Mais l'oncle Joseph, qui n'avait rien compris aux dernières paroles du curé, continuait à secouer Garric, qu'il traitait d'idiot et de poltron… Puis, le voltairien inconscient et illettré qu'il y avait en lui et qui, pour s'être frotté jadis à quelques bourgeois terriens ayant fait leurs études dans les chansons de Béranger et chanté La Parisienne en 1830, en avait retenu le tour d'esprit et la phraséologie, se donna largement carrière aux dépens du pauvre curé, ahuri :

– Vous, curé de La Garde, je ne vous aime plus, je ne vous respecte plus, je ne vous estime plus… C'est vous qui êtes cause de tout… Vous ne valez pas mieux que vos confrères… Ah ! vous peuplez vos couvents de nos plus jolies filles, que vous arrachez à leurs parents et à leurs amoureux pour en faire de pauvres

recluses condamnées au désespoir ou à l'imbécillité. Attendez un peu ; laissez-nous refaire la République ; elle mettra bon ordre à ça, et saura vous régler votre compte aussi…

L'abbé laissa passer la giboulée, se contentant de répéter, de loin en loin :

– Joseph !… Voyons, Joseph, revenez à vous… Joseph n'écoutait rien… Il interpella une dernière fois Garric :

– Reste là si tu veux, et jusqu'à la fin du monde, lui jeta-t-il dédaigneusement ; tu n'es qu'un amoureux de carton ; tu n'as que du sang de rave dans les veines… Je me passerai de toi… Je retourne à La Capelle raconter à Terral l'enlèvement de sa fille, oui, l'enlèvement… Nous verrons s'il l'approuve, lui, et ce qu'en pense aussi Cadet… J'espère qu'à nous trois, et dussions-nous mettre le feu au couvent, nous en ramènerons cette pauvre innocente, que l'on a hypocritement détournée de son véritable devoir…

Mais, cette fois, l'abbé n'y tint plus ; il se campa devant le furieux, et, résolument, lui saisissant les poignets :

– Joseph, fit-il d'une voix forte, regardez-moi ! Regardez-moi donc !… Ai-je l'air d'un tartufe ? d'un homme déloyal ?… Avez-vous jamais ouï dire que j'aie porté la désunion dans les familles ?… Vous croyez que c'est moi qui ai conseillé à Linou d'entrer au couvent ? Quelle erreur !… Et pourquoi l'aurais-je fait ? Avez-vous oublié que j'étais d'accord avec vous pour lui faire épouser Jean, que voilà ?…

L'oncle Joseph se taisait. Le prêtre continua :

– J'ai quitté La Capelle depuis cinq ans ; votre nièce n'était encore qu'une enfant… Depuis, je l'ai revue, de loin en loin, deux fois l'an peut-être, et toujours dans sa famille, jamais au

confessionnal, ni au presbytère… Je ne suis plus son directeur de conscience ; quand aurais-je pu agir sur elle ?… La vérité, mon pauvre ami, – car je suis sûr que vous serez toujours mon ami, – la vérité, c'est qu'aussitôt que j'ai connu le projet de votre filleule, je l'ai combattu de mon mieux, et que, je le répète, j'accourais pour le combattre encore… Voyons, Joseph, vous qui êtes intelligent, répondez à cette question : pourquoi serais-je là, si j'avais conseillé à cette enfant d'entrer en religion ? Est-ce qu'aujourd'hui, en recevant sa lettre, je ne serais pas resté chez moi à me réjouir du succès de mes efforts ?… Je ne suis venu que pour tâcher d'obtenir que la chère petite ajournât son départ, réfléchît encore… Et je suis arrivé un quart d'heure trop tard. Voilà la vérité, toute la vérité, je vous l'affirme, Joseph… Et vous le sentez bien.

Il parlait avec un bel accent de franchise qui emportait la conviction. La figure de l'oncle Joseph s'était détendue, sa bouche avait perdu son pli sarcastique ; son œil noir s'était radouci et s'embuait un peu.

– Mais alors, fit-il, quand et comment avez-vous connu les intentions de ma filleule ?

– Le mois dernier, quand vous m'avez chargé, vous et Garric, d'aller lui demander si elle ne voulait pas pardonner à celui-ci, lui rendre son affection, et lui promettre de nouveau sa main… Elle m'a répondu qu'elle s'était promise à Dieu.

– Hé ! il fallait aussitôt avertir ses parents…

– Afin d'occasionner une rechute, peut-être la mort de Rose, qui relevait à peine de maladie, de soulever les colères de votre frère et de son fils… Et puis, j'espérais la faire revenir encore sur sa détermination…

– Vous a-t-elle dit à quel moment et pourquoi elle avait résolu de faire ce coup de tête ?

– Un coup de tête ? Vous traitez bien légèrement, mon bon Joseph, un serment, un vœu prononcé devant le crucifix, la nuit où votre belle-sœur faillit mourir !

– Quoi ! C'est alors ?...

– C'est alors, oui... La veille, le soir de Noël, la pauvre petite avait appris, par hasard que Jean l'avait trompée...

– Ah ! je devine ! s'écria Garric, se rapprochant subitement ; oui, oui, je suis la cause de tout...

– Le point de départ fut tel, en effet... Tu peux t'imaginer la douleur que la révélation de Pataud causa à une âme aussi délicate et aussi aimante !... Là-dessus, Rose tombe gravement malade... La pauvre enfant la croit perdue ; elle se jette aux pieds du Christ et lui offre sa vie pour sauver celle de sa mère.

Joseph l'interrompit vivement.

– Mais des vœux faits dans ces conditions ne comptent pas, vous le savez bien.

– Comment, ils ne comptent pas ? Mais si, mon vieil ami, ils comptent, et beaucoup même... Je ne dis pas que l'Église ne puisse pas en dégager...

– Hé ! c'est ce que je veux dire ; et c'est ce que vous deviez dire à Linou...

– Je lui ai dit tout ce que j'ai dû, j'ai fait tout ce que j'ai pu... À un moment, j'ai cru avoir réussi. Au fond, Linou aimait tou-

jours Jean, malgré sa faute ; elle eut des hésitations, puis un franc retour vers lui.

– C'est vrai, s'écria douloureusement le jeune homme ; le jour des Rameaux, devant sa mère, elle m'avoua qu'elle m'aimait toujours.

– Seulement, son père, qui vous avait surpris ensemble, intervint violemment pour lui signifier qu'il ne consentirait jamais à ce qu'elle t'épouse… Et, la nuit suivante, sa mère parut reprise de son mal ; nul doute, pour la pauvre enfant, que ce ne fût là une punition, tout au moins un avertissement suprême… Vous voyez comme tout s'est enchaîné…

– Oui, oui, fit douloureusement Jeantou ; par ma faute, monsieur le curé ; moi seul suis coupable, oncle Joseph ; seul, je devrais souffrir, et pas elle, ni vous.

– Oh ! tu souffres aussi, mon garçon, répliqua le prêtre ; et tu souffriras autrement encore ; il le faut bien : toute faute doit être expiée… Seulement, puisqu'elle se sacrifie, elle, la douce mignonne, elle qui n'a été qu'imprudente, en une heure d'affolement, et pour sauver sa mère, une part de ses mérites te reviendra, si tu sais t'en montrer digne… Elle fait ce qu'elle croit être son devoir ; es-tu bien résolu à faire le tien ?

– Montrez-moi où il est, monsieur le curé : pour n'être pas trop indigne de Linou, je m'efforcerai de le remplir.

– Je te l'indiquerai tout à l'heure, en retournant à La Garde…

– Oh ! vous pouvez parler tout de suite, et devant Joseph… Il m'aimait, lui aussi, il me croyait un honnête garçon ; qu'il sache à l'instant combien je valais peu !

– Soit, reprit le curé après une hésitation. Eh bien ! j'ai des nouvelles sérieuses de Mion. La malheureuse paraît bien être dans l'état que révélait sa lettre ; et elle sera bientôt sans place, peut-être, avec l'hôpital en perspective... Si tu m'en crois, Jean, tu partiras pour Montpellier, après entente avec Pierril, et avec les instructions que je te donnerai.

Le pauvre farinel demeura atterré. Il s'attendait pourtant, depuis quelques jours, à de semblables nouvelles ; mais, il essayait de se persuader qu'il rêvait, qu'il avait le cauchemar, que le réveil le délivrerait... Hélas !

Un moment, il resta campé au milieu du chemin, à se demander s'il n'allait pas courir à la poursuite de la voiture qui emportait Linou, quitte, l'ayant rattrapée, à se jeter sous les roues pour en finir... L'abbé Reynès lut cette tentation dans le regard et dans les poings crispés du malheureux. Il alla vers lui, lui prit le bras.

– Viens, Jeantou, fit-il avec douceur et autorité.

– Je vous obéis, répondit enfin le jeune homme, éclatant en sanglots.

– Et tu obéis à Aline, en m'obéissant, conclut le prêtre ; sa lettre, que j'achèverai de te lire, te le prouvera.

Durant toute cette scène, l'oncle Joseph était resté silencieux ; mais on sentait qu'une lutte sourde se livrait aussi en lui, avec des péripéties de révolte et de résignation.

L'abbé Reynès se retourna vers lui :

– Et vous, mon pauvre ami, vous allez, comme si de rien n'était, faire votre travail à Castaniers. Je monterai à La Capelle, demain ou après-demain je vous le promets ; et j'annoncerai

aux vôtres ce qu'il faut leur faire pressentir ; j'amortirai un peu le choc à la malheureuse mère. Elle est bonne chrétienne ; elle se résignera... Terral s'emportera bien un peu, Cadet aussi ; mais il n'en sera que cela. Votre neveu n'étant pas soldat, on le mariera, et on économisera la dot de Linou... C'est la vie, mon bon Joseph... Et le moulin de La Capelle continuera à faire ses joyeux tic tac, comme par le passé.

– Sans doute, sans doute, soupirait le pauvre parrain... Mais moi, monsieur le curé, que voulez-vous que je devienne sans ma filleule ?

– Si elle s'était mariée, mon ami, vous ne l'auriez pas eue beaucoup plus avec vous... Vous bercerez, un jour, les enfants de votre neveu. Vous resterez un peu plus souvent – car vous avez mon âge et nous ne sommes plus jeunes – dans la maison natale, auprès de votre excellente belle-sœur, que vous défendrez parfois contre l'humeur autoritaire et emportée de son mari... Et vous serez bien aise, – si Linou persiste à se faire religieuse, ce qui n'est pas encore absolument certain, car il y faut un apprentissage, un noviciat assez long ; et puis, il n'est pas dit non plus que Jean ramène de Montpellier la fille de Pierril, ni qu'il l'épouse, quoique ce soit son devoir... Mais, enfin, si les choses se passent ainsi, par la volonté de Dieu, vous serez bien aise, mon bon Joseph, de revoir, de loin en loin, la douce petite nonne, qui vous apportera un chapelet béni par le pape et qui priera, là-bas, pour que vous fassiez une bonne fin, et qu'elle puisse vous retrouver là-haut, un jour.

Et l'oncle Joseph, résigné, ému et docile comme un enfant, marchait à côté du prêtre, en balbutiant :

– Vous avez une façon d'arranger les choses, vous autres !...

FIN